

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE



VOL. I

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES, MONTRÉAL, CANADA
SEPTEMBRE, 1887

No 9

NOUS MARIONS VIRGINIE

Par EUGENE CHAVETTE



NOUS MARIONS VIRGINIE

BOUFFONNERIE PARISIENNE

I

Par une matinée de l'hiver dernier, un homme se tenait debout et immobile, au beau milieu de la place de l'Odéon. A terre, devant lui, il avait posé son chapeau à plat sur les bords.

Et il semblait attendre.

Profitions de son immobilité pour exquissier le portrait de cet individu, âgé d'une cinquantaine d'années. Ses cheveux gris se dressaient en un énorme toupet au-dessus d'une longue face jaune, ravagée par la misère et les privations. Cette tête aurait appelé aussitôt la pitié sans son petit œil vif, joyeux et dénotant cette philosophie qui fait gaiement supporter le malheur.

Il était complètement vêtu de noir, mais, hélas ! quel noir ! Le temps et l'usage avaient rendu à peu près gris le vieil habit taillé à la mode de 1840, qu'il portait soigneusement boutonné, sans doute pour dissimuler l'absence de linge.

En le voyant grave et raide sous ses haillons noirs, avec un mouchoir qui avait la prétention de jouer, autour de son cou, le rôle d'une cravate blanche, on aurait pu se croire en présence d'un notaire qui a eu des malheurs.

Done un curieux s'arrêta ; à côté de lui en vint un deuxième, puis un troisième et, en dix minutes, le chapeau et son maître furent entourés d'un cercle de commères, de badauds, de soldats qui tous, l'œil sur le couvercle leur montrant son dessus pelé, se disaient, fort intrigués :

—Que cache-t-il sous son chapeau ?

Deux jeunes gens, l'un brun, l'autre blond, tous deux jolis garçons, s'étaient glissés au premier rang des curieux.

Le chapeau produisit aussitôt son effet sur le spectateur brun.

—Pourquoi met-il son castor sur pavé ? demanda-t-il à son ami.

—C'est peut-être pour s'asseoir quand il est fatigué ? Car tu dois remarquer qu'on a oublié de meubler la place de l'Odéon, reparti l'autre.

Satisfait sans doute du nombre d'auditeurs, l'homme se moucha, releva ses manchettes, puis il salua à la ronde en commençant ainsi :

—Jeunes beautés, laborieux citadins, intrépides guerriers.—Curieux dès l'enfance, j'ai beaucoup voyagé. Un soir, dans l'Inde, que je me promenais sur les bords du Gange, je vis venir à moi, sans autre vêtement qu'un tambourin, à cause de la chaleur torride, une belle et jeune femme qui essayait un pas de valse. Soudain, le pied lui glisse et elle disparaît dans l'humide empire.

A ces mots de l'homme au chapeau, un frisson de terreur courut dans le groupe qui l'écoutait.

Insensible à ce succès oratoire, celui qui avait beaucoup voyagé continua :

—En la voyant rouler dans les flots, je n'écoutai que mon courage et, sans même quitter une livre de sucre que je venais d'acheter, je plonge dans le perfide élément et j'ai le bonheur de la ramener sur le gazon . . . moins frais que ses jeunes appas. Je cherchais ma pipe pour la lui faire respirer, quand soudain quatre cavaliers . . . et des plus beaux ! . . . à la poitrine chargée,

“ de diamants, accourent sur moi à fond de train.—
“ toi ! s'écrie celui qui en était le plus chargé, ô toi qui
“ as sauvé ma fille ! bel étranger, que veux-tu ? Je suis
“ le roi. Parle ; la moitié de mon royaume est à toi . . .
“ sans compter ma fille.—Non, Sire, dis-je à cet Hindou-
“ tan, un Français ne se met à l'eau que par propreté ou
“ par désintéressement.—Quoi ! tu ne veux rien ? s'écria-
“ t-il en s'arrachant les cheveux avec désespoir, laisse-
“ moi au moins te rembourser ton sucre qui a fondu ?—
“ Non, Sire, je ne veux rien, je n'ai besoin de rien.—
“ Ah ! ces Français sont tous les mêmes !!! bégaya-t-il
“ avec admiration . . . ”

—Dis donc, Paul, il aurait dû demander un habit neuf ? souffla le jeune homme blond de l'auditoire à son ami.

—Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'il y a sous ce chapeau, Ernest ; j'ai une idée que c'est un lapin, répondit celui qu'on appelait Paul.

—Un lapin ? oui, c'est possible . . . alors un lapin tout cuit, et il a mis son chapeau dessus pour le tenir au chaud.

Cependant le propriétaire de la dite coiffure poursuivait le récit de son aventure.

—Le roi se roulait à mes pieds en criant : de grâce ! noble Français, demande-moi quelque chose . . . un souvenir, une babiole . . . accepte seulement dix millions.—Sire, un mot de plus à propos d'argent, et je m'éloigne, dis-je avec un accent indigné.—Ah ! j'en mourrai ! soupira le roi plein de respect pour ma belle âme . . . ”

Après un instant d'hésitation, l'homme au chapeau baissa le ton et continua, comme s'il faisait une confidence à son auditoire :

—Je vous l'avouerai, messieurs les militaires, je fus vaincu dans cette lutte de générosité, car je me laissai attendre et je pris le monarque en pitié.—Eh bien, Sire, lui dis-je, puisque vous l'exigez, je vous demande une chose.—Laquelle ? beugla-t-il en se relevant d'un bon joyeux qui le remit à cheval : laquelle ?—SIRE, C'EST LA RECETTE DE LA POUDRE AVEC LAQUELLE VOUS NETTOYEZ VOS CHANDELIERS !!! ”

En même temps qu'il disait ces mots sans rire, le conteur s'inclina vers le chapeau qui intriguait tant l'assistance, le souleva et découvrit un chandelier dont la partie supérieure resplendissait d'éclat, tandis que le bas était noir de malpropreté. Il remit le chapeau sur sa tête, et plongeant la main dans la poche de son habit, en tira une poignée de petites boîtes et reprit :

—Cette poudre, la voici. Combien vaut ce secret de roi ? me demanderez-vous. En Allemagne et à Madagascar, j'ai refusé mille francs de mes boîtes ; mais à des compatriotes, je ne demande que cinq sous. Achetez, achetez, c'est un conseil de père que je vous donne et vous ne trouverez cette poudre que chez moi, Nicod Borax, seul propriétaire du secret, ainsi que l'atteste un parchemin du roi indien, que j'ai déposé à la Banque. Avec cette poudre, on nettoie indifféremment les chandeliers, l'argenterie et les dents. Cinq sous ! cinq sous ! ne vous étouffez pas ! chacun aura son tour.

Mais la recommandation de ne pas s'étouffer était complètement inutile, car la foule, aussitôt le mystère du chapeau connu, s'était éclipsée en riant.

—Saperlotte ! murmura Borax en voyant s'éloigner le public, voilà mon déjeuner qui s'envole ! Justement ce matin, j'ai une faim . . . quelle faim ! . . .

Parmi les rares fidèles restés sur la place se trouvaient

les deux jeunes gens qui s'étaient donné les noms d'Ernest et Paul. En répétant : "Cinq sous, cinq sous," Nicolas Borax était arrivé devant eux.

—Ah ! fit Paul, cinq sous la boîte . . . et quand on ne prend deux ?

—C'est huit sous.

—Et quand on n'en prend pas du tout ? demanda Ernest, le beau blond.

—Alors, c'est deux francs, reprit Borax, se redressant à cette plaisanterie.

—Bien. Je n'en prends pas du tout : enveloppez-le moi dans un papier, voici mes deux francs, dit tranquillement le jeune homme.

Et il mit quarante sous dans la main du bonhomme, qui dans sa joie étonnée, balbutia :

—Conservez-moi votre pratique.

—De plus, continua le blond, si une jolie pièce de cent sous peut vous être agréable, je vous offre une occasion de la gagner en me suivant à mon atelier, avec votre chandelier et votre chapeau. A cinq francs la séance, vous poserez pour un tableau dont vous venez de me donner l'idée.

Borax bondit de satisfaction en s'écriant :

—Accepté ! Aussitôt que j'aurai fait déjeuner Bourreau, je vous rejoins.

À ce nom de Bourreau, le jeune homme chercha, en croyant que le marchand de poudre avait un chien.

—Qui donc appelez-vous Bourreau ? demanda-t-il en ne voyant aucun animal.

—Bourreau, c'est mon estomac . . . Ah ! monsieur, il me tourmente bien !

—Alors, avec les cinq francs, j'offre une côtelette aux cornichons. Aimez-vous les cornichons ? monsieur Borax.

—Si j'ai jamais désiré un trône, c'est pour manger des cornichons sans compter, affirma le saltimbanque avec un enthousiasme sincère. Ah ! jeune homme, demandez-moi tout ! mes services ! mon bras ! ma poudre ! . . . non, pas ma poudre . . . entre nous, elle ne vaut rien . . . Mais tout le reste est à votre disposition, homme et chandelier ; disposez-en.

—Allons ! en route, conseilla Ernest en se dirigeant vers la rue de Vaugirard.

Au bout de cent pas, Borax qui, avec son chandelier, marchait à côté des jeunes gens, parut tout à coup faiblir.

—Qu'avez-vous donc, Borax ? demanda Paul.

—Oh ! fit-il, moi, je n'ai rien. C'est mon animal de Bourreau qui fait le diable sous le prétexte qu'il n'a pas vu un morceau de pain depuis quarante-huit heures.

—Comment, vous n'avez pas mangé depuis deux jours ! s'écrièrent les jeunes gens surpris.

—Que voulez-vous ? La poudre à chandelier n'a pas marché ferme cette semaine. J'ai eu beau dire qu'elle nettoyait aussi les dents, je n'en ai pas vendu une boîte de plus . . .

On était arrivé à la porte d'un petit restaurant dans lequel les jeunes gens firent entrer l'affamé.

On alla bien vite au plus pressé, en installant aussitôt le malheureux devant une copieuse soupe aux choux.

A chaque cuillerée qu'il avalait, le saltimbanque répétait :

—Hein ! Bourreau, es-tu content ? te voici à la fête, j'espère que tu vas me laisser un instant tranquille ?

—Là ! fit le peintre Ernest, maintenant que Bourreau peut patienter jusqu'à l'arrivée des côtelettes, causons un peu, ami Borax.

—Bien volontiers.

—Alors, expliquez-nous comment il se fait que vous soyez arrivé à ce point de . . .

—A ce point de mourir de faim. Oh ! ne craignez pas de finir, mon cher protecteur, dit le bonhomme en voyant l'artiste hésiter. Ma réponse est bien simple. Je suis de ceux qui n'ont pas de veine, de ceux qui, le jour où il ramassent dix sous à terre, tombent sur une pièce fausse. Rien ne leur réussit, quoi ! ils trouvent moyen de se casser une dent en mangeant du fromage à la crème.

—Et vous n'avez pas cherché à combattre ?

—J'ai usé de tout, tâté de tout, j'ai fait vingt métiers. Tenez, avant ma poudre, j'étais loueur de sangsues.

—Bah ! expliquez-moi donc ce métier.

—Dame ! les médecins vous arrivent chez les pauvres malades où, bien souvent, on n'a même pas une chaise à leur offrir, et il disent tranquillement : "Ça ne sera rien, mettez-vous seulement quatre-vingts sangsues au séant et après-demain vous pourrez aller vous promener . . . pas à cheval, par exemple !" Or, les sangsues ne sont pas comme des coups de bâton qu'on n'a qu'à demander au premier venu. Les pharmaciens ont la manie de vous réclamer sept ou huit sous pour une petite bête qu'on n'a même pas la ressource . . . après . . . de manger en se figurant que c'est un salsifis. Donc, quatre-vingt sangsues représentent une grosse somme sur laquelle on n'a pas toujours le moyen de . . . s'asseoir.

—Bien raisonné, approuva Paul.

—J'avais trouvé un riche capitaliste auquel j'inspirais de la confiance et qui, sans me demander les trois signatures pour négocier mon papier à la Banque, avait bien voulu m'avancer neuf francs. A ce moment, la sangsue était en baisse. Avec mes capitaux, j'en ai acheté soixante . . . dont vingt-deux polonaises, car je m'étais dit que si les sangsues de ce pays-là étaient comme les hommes leurs compatriotes, elles devaient aimer à pomper. Alors je me suis mis à courir la clientèle et je louais à bas prix ce qu'on aurait été obligé d'acheter si cher. Après la séance . . . séant, séance, c'est bien le mot . . . donc, après la séance, je reprenais mes pensionnaires, puis je les faisais dégorger et je criais : A qui le tour ?

—Le commerce n'a donc pas marché ?

—Si, dans le commencement, j'ai gagné un peu d'argent avec lequel j'ai augmenté mon pensionnat jusqu'à cinq cents élèves . . . toutes françaises ! car j'étais revenu de mes illusions sur les polonaises.

—Bah ! des paresseuses peut-être !

—Non ; mais je ne sais si c'est par haine nationale, les sangsues polonaises ne veulent mordre que des séants russes . . . Oh ! alors, il faut le dire, elles y vont d'un si grand cœur qu'elles en éclatent comme des pétards.

—Et combien preniez-vous à vos clients ?

—Un sou par tête. Je les passais à quatre centimes quand on en consommait trois cents à la fois. Seulement, tant par tête, cela m'occasionnait des contestations avec le client qui me disait : "Mais, toutes n'ont pas mordu !" —L'observation était juste.

—Qui, mais je ne pouvais pourtant pas me faire payer à la piqûre et dire à une dame : "Retournez-vous que je compte les piqûres," et ajouter : "Vous me devez tant."

—Et pourquoi avez-vous changé ses sangsues pour la poudre à chandelier ?

—Ah ! voilà : la sangsue est très-impressionnable. Le vent, l'orage, la neige, tout lui dérange la santé. On la voit tout à coup monter à la surface de l'eau du bocal. On la croit rêveuse. . . . pas du tout, elle est morte. En une semaine, une épidémie m'a enlevé les trois quarts de mon pensionnat. Alors, découragé, j'ai voulu me débarrasser du reste.

—Et vous avez cédé votre fonds ?

—Non, à revendre de cette manière, on perd trop. Comme c'était le moment du jour de l'an, j'ai fait passer dans ma clientèle le prospectus suivant :

"A tous les êtres qui nous sont chers, quel plus précieux cadeau d'étrennes peut-on offrir que la santé ? Comment offre-t-on la santé ? Par l'application de sangsues.—Adressez-vous donc à Nicolas Borax, qui tient à la disposition du public un assortiment complet de sangsues pour étrennes."

—Et vous les avez vendues ?

—Malheureusement, non. Elles m'adoraient, ces pauvres bêtes. Quand elles ont su qu'elles allaient changer de maître, elles ont préféré se laisser mourir. Alors, j'ai pulvérisé mes boeaux et j'en ai fait ma poudre à chandelier. . . . qui ne nourrit pas Bourreau.

—La déveine ne peut continuer quand on possède votre hardiesse industrielle.

—Ah ! fit Borax en secouant la tête, la hardiesse ne suffit pas, il faut aussi un habit. Que de gens n'auraient aucune valeur sans leur habit. Tenez, moi, je vendrais demain ma poudre cent francs la boîte si j'avais un elbeuf sur le dos. . . . Un habit propre, bien entendu, car en voilà un sur mes épaules avec lequel il me serait bien difficile de me faire passer, même à un aveugle, pour un brillant vicomte qui revient du Bois. Ah ! si j'avais un habit, j'arriverais à tout.

—Vous épouseriez peut-être une princesse ?

—Non, attendu que le mariage, c'est comme les chevaux de bois, il faut vraiment aimer ça pour s'y amuser.

—Ah ! vous reculez pour la princesse, ricana Paul, qui, par une raison que nous allons dire, s'était peu mêlé à l'entretien.

Le bonhomme parut se froisser de ce ton moqueur du jeune homme et repartit aussitôt :

—Si j'avais un habit, je n'épouserais pas une princesse. . . . parce que ça ne rentre pas dans mes objets de consommation. . . . mais je vous la ferais épouser.

A ces mots, le peintre se mit à rire en s'écriant :

—Ah ! Paul n'est pas ambitieux. Au lieu d'une princesse, il se contenterait seulement d'épouser l'ange de ses rêves. . . . n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, Paul poussa un soupir qui fit envoler les radis de la table.

—Oh ! oh ! fit Borax, il paraît, jeune homme, que Cupidon vous a quelque peu égratigné de sa flèche.

—Egratigné ? dites donc qu'il l'a embroché ! et avec une flèche grosse comme l'obélisque ! appuya l'artiste.

—Oui, dit le charlatan, je connais ces amours-là. On reste en contemplation devant un ange pendant des heures, faisant des yeux sur le plat, la main en pigeon vole, et la bouche tellement ouverte que ça donne aux hirondelles l'idée d'y venir faire leur nid. On a l'air d'un homme qui va éternuer.

Paul poussa un second soupir.

—Alors, continua Borax, pourquoi n'épousez-vous pas la demoiselle ?

—Pour la simple raison qu'elle est fort riche et que,

si je mettais toute ma fortune dans mes deux mains, cela ne m'empêcherait pas de jouer du piano.

Le bonhomme prit un air sérieux.

—Voyons, voyons, dit-il, on pourrait peut-être arranger cela. Précisons d'abord la situation. La jeune personne vous aime-t-elle ?

—Comment puis-je le savoir ?

—Quand elle vous voit, fait-elle un petit soubresaut comme si on la pinçait dans le dos ?

—Allons, Paul, fais des révélations à ton juge. Att-on l'air de la pincer dans le dos ? demanda le peintre, qui se tordait de rire.

—Il y a un peu de cela, avoua l'interrogé.

—Bon ! fit Borax, l'enfant vous aime. Quant à vous, du moment que vous faites envoler des radis en soupirant, je suis renseigné. Seulement, il faut maîtriser votre vent pour le quart d'heure, car je ne vois plus sur la table que du sel et du poivre à faire envoler. . . . et ça gêne quand on les reçoit dans les yeux.

—Tiens ! c'est vrai ! sel et poivre ne nous suffisent pas, et les côtelettes se font bien attendre, s'écria Ernest, qui comprit cet appel de leur convive.

—Oh ! si je vous dis cela, c'est parce qu'il s'agit de marier votre ami, et que les côtelettes aux cornichons me donnent généralement des idées.

—Alors, voici les idées aux cornichons qui arrivent, ajouta l'artiste en désignant un garçon qui s'avancait avec un énorme plat qu'il posa sur la table.

—Attention ! Bourreau ! commanda Borax tout joyeux et ouvrant les narines.

Il paraît que Bourreau ne se contentait pas de peu, car, en un clin d'œil, son maître lui expédia cinq côtelettes, qui disparurent par bouchées colossales. Un soupirail de cave dans lequel on enfila d'énormes bûches de Noël représenterait assez la bouche du pauvre hère pendant cet exercice.

—Diable ! on voit que vous aimez les côtelettes ! s'écria le peintre.

Borax fit une petite moue dédaigneuse.

—Non, c'est ce qui vous trompe, pas beaucoup. Je mange des côtelettes un peu pour dire que j'en mange, mais surtout parce qu'elles font digérer le cornichon qui est trop froid pour Bourreau. La côtelette de porc me remplace la Chartreuse qui précipite la digestion.

Après avoir ainsi expliqué sa façon d'employer la côtelette, le bonhomme s'accouda sur la table en disant :

—Maintenant, revenons à notre mariage.

—Ah ça ! vous êtes donc bien certain de me marier ? s'écria Paul étonné.

—Pourquoi pas, mon jeune ami. Vous avez le grand tort de vous faire un monstre de ce qui n'est que de la bien petite bière. Que demandons-nous pour arriver à ce mariage ? Qu'on nous aime. Or, on nous aime, puisque la jeune fille, en nous voyant, fait un petit saut de cabri. Donc, le reste n'est qu'un détail, un très-simple détail, dont il ne faut pas se préoccuper.

—Un détail ? Vous regardez comme un simple détail le père et la mère qui se réveillent la nuit pour penser à un gendre qui soit riche !

—Ah ! oui, à propos, parlons un peu du père de notre ange. Quel homme est-ce donc, ce cher papa Ange ?

—Un ancien vermicellier, qui s'est retiré du commerce avec deux millions et un rhume de cerveau perpétuel.

—Bravo ! passons à la mère Arge.

—Une brave femme, nulle comme un lorgnon sans verre et superstitieuse au point de prendre médecine quand on a renversé le sel sur la table.

—Bravissimo !

—Ajoutez à cela une institutrice, vieille et hargneuse, qui me déteste parce que, sans intention, j'ai coupé la queue de son chien en refermant la porte cochère.

—Quelle heureuse chance ! Tout est pour nous ! Quant à vous, je crois inutile de vous demander si vous avez une caisse.

Ce mot de caisse fit se tordre joyeusement le peintre qui s'écria :

—Mais si, demandez-le, car Paul a une énorme caisse . . . seulement, elle est vide . . . C'est même là son vrai mérite. Mon ami est grosse caisse à l'orchestre de l'Ambigu . . . soixante-dix francs par mois, sans compter un élève en ville qui, par ordonnance de médecin, prend des leçons de grosse caisse pour se guérir d'une surdité.

—Une grosse caisse ! instrument délicieux, le soir, dans les grands bois, quand tout se tait aux champs : cela vaut mieux que le son des cloches pour faire rêver une jeune fille . . . tout est pour nous.

Et, comptant sur ses doigts, le saltimbanque continua imperturbable :

—Rhume de cerveau, superstition, queue de chien coupée et grosse cuisse, voilà de bien jolis atouts dans notre jeu. Je vous regarde comme déjà marié, jeune homme. Vous êtes un vrai veinard ! Oui, en sachant utiliser toutes vos chances, vous deviendrez l'époux de votre . . . Ah ! à propos, comment s'appelle votre ange ?

—Virginie.

—Nom suave ! si j'ai jamais désiré un trône, c'est pour aimer une femme du nom de Virginie.

—Et quand me mariez-vous ? demanda Paul qui n'avait pas pris au sérieux un seul mot du bonhomme.

—Mais, comme le plus tôt possible sera le meilleur, nous ferions bien d'aller tout de suite étudier le terrain, répliqua le bateleur avec aplomb.

—Alors, en route ! firent les jeunes gens désireux de poursuivre la plaisanterie.

Borax suivit les deux amis, qui, cent pas plus loin, s'arrêtèrent devant une porte de la rue de Vaugirard.

—Voilà notre demeure, Virginie est la fille du propriétaire, annonça Paul.

—Tiens ! dit le maître de Bourreau, vous habitez-là ? Alors nous sommes porte à porte, car, moi, je perche dans une mansarde de la maison voisine.

II

Comme les deux artistes l'avaient dit au charlatan, la maison qu'ils habitaient appartenait au père de Virginie, M. Thomas Ribolard, ancien fabricant de vermicelle, macaroni et autres pâtes alimentaires.

Ribolard était bête comme un pot, et il avait deux millions.

Bien souvent on rencontre des individus dont on se dit ; " Comment cet imbécile a-t-il pu faire fortune ? " La réponse est bien simple. Par cela même qu'il est un crétin, il a inventé une grosse ineptie qu'il a lancée sérieusement. Et comme, si stupide que soit un homme, l'existe toujours des gens dix fois plus bêtes que lui, ils font aussitôt un succès à l'absurdité lancée par cet idiot.

Donc Thomas, au lieu de fabriquer ses vermicelles arrondis en boucles de cheveux, les avait offerts carrés. Premier succès !

Pour les potages, il avait inventé les *pâtes guerrières*, c'est-à-dire qu'en place des produits carrés, étoilés ou

losangés, il avait fait découper à l'emporte-pièce sa pâte en petits sapeurs, canonniers, généraux de brigade, etc., etc., et comme le public n'avait pu résister au plaisir de manger des généraux de brigade dans son bouillon, l'inventeur Thomas avait récolté de l'or.

Mais le grand triomphe de Ribolard avait été obtenu par son macaroni ! Au lieu de le faire à un trou, il l'avait confectionné à deux trous et l'avait lancé sous le nom de *macaroni hygiénique à double courant d'air*.

Voilà comment les deux millions étaient arrivés à Ribolard, que sa femme regardait comme un dieu.

Joignez à cela un rhume de cerveau qui ne l'avait pas quitté depuis l'âge de douze ans, une petite taille, une tête aussi chevelue qu'une pomme de rampe d'escalier, des yeux en boules de loto, et vous aurez le portrait de l'ancien vermicellier.

Madame Ribolard, — de son petit nom Cunégonde, — était bien la meilleure preuve qu'un imbécile trouve toujours plus crétin que lui, car elle était d'une bêtise à couper à la hache. On lui avait dernièrement escroqué dix francs pour une quête, en lui faisant croire que les ouvriers qui travaillaient aux mines de gruyère, s'étaient mis en grève contre les entrepreneurs avides qui voulaient leur décompter les trous du fromage.

Et pourtant de ces deux abrutis était née Virginie, charmante blonde de dix-huit ans, gracieuse et spirituelle jeune fille.

—Nous avons dépensé les yeux de la tête pour lui donner tous les arts d'agrément, répétaient à tout le monde les Ribolard en se rappelant les douze francs par mois qu'on leur avait demandés pour apprendre à Virginie à faire du bruit sur un piano en poussant des miaulements plaintifs. Car, il faut tout dire, si charmante qu'elle fût, l'aimable Virginie n'était pas taillée pour le chant. Elle vous avait une petite voix si aiguë que les globes de pendule se fêlaient quand elle chantait.

A sa sortie du pensionnat, les Ribolard avaient remué ciel et terre pour trouver à leur fille une institutrice qui lui donnât les belles manières du grand monde, et, sur les renseignements de leur charbonnier, ils avaient enfin trouvé mademoiselle de Veusalé.

Paméla de Veusalé prétendait avoir été élevée à la cour de Monaco. Aussi ses nobles et fières allures effarouchaient les Ribolard, qui s'extasiaient surtout au sujet de son altière vertu.

Car, à table, la pudibonde Paméla devenait rouge comme un radis et se cachait la figure sous sa serviette quand, par hasard, un domestique avait posé devant elle une volaille du côté du croupion.

Elle était si grande, si sèche et si maigre, qu'on aurait pu s'en servir pour déboucher un plomb ou nettoyer des verres de lampe. A l'entendre, vingt-deux hommes, dont trois nègres, s'étaient tués par désespoir de n'avoir pu attendre son cœur.

Elle passait le temps à tricoter des palecots pour son chien Raoul, un affreux roquet oubliant la propriété avec un cynisme qui étonnait les Ribolard.

—C'est bien drôle, se disaient-ils, mademoiselle de Veusalé nous affirme pourtant que Raoul était reçu dans les salons du prince Monaco.

Un épouvantable malheur était venu frapper cet objet de l'unique affection de Paméla, car l'infortuné Raoul avait eu la queue coupée dans la porte cochère, qu'on avait refermée à son passage. Aussi, la hargneuse fille avait-elle voué une haine bleue au meurtrier de la queue de son chien.

Quand, escortant son élève, elle rencontrait le musicien Paul dans l'escalier, elle lui faisait des yeux qui auraient effrayé le joueur de grosse caisse si, pour calmer sa peur, il n'avait vu en même temps les regards, beaucoup plus doux, que la gentille Virginie abaissait sur lui.

Paméla inspirait donc aux époux Ribolard un saint respect, mêlé d'espoir, qui leur faisait dire, en songeant à l'avenir :

— Quand Virginie sera en âge d'être mariée, mademoiselle de Veusalé, parmi toutes ses belles connaissances de la cour de Monaco, saura nous livrer quelque prince.

Tous les domestiques de la maison avaient reçu l'ordre d'obéir aux moindres caprices de Paméla, qui en abusait.

Cocher, soubrette, valet de chambre, groom, concierge, cuisinière exécutaient la vieille fille. N'osant l'affronter en face, ils lui faisaient une guerre sourde. Ils se vengeaient surtout sur le chien Raoul en le gavant des étranges pâtées qui amenaient le roquet à ces oublis que les Ribolards trouvaient étonnants de la part d'un quadrupède qui avait fréquenté la cour de Monaco et vécu sur les genoux de la plus haute société.

Tel était le milieu dans lequel avait végété Virginie, milieu si triste que la blonde jeune fille en bâillait à la journée.

Or, quand on bâille, on lève assez naturellement les yeux aux cieux.

Donc, un jour qu'elle se livrait à cet exercice devant sa fenêtre, ses yeux levés avaient aperçu à une mansarde du toit la tête d'un jeune homme qui la contemplait.

D'abord, on s'était regardé.

Puis, de la part de Paul, le télégraphie du geste avait marché, timide en commençant, pour se continuer, après, de plus en plus expressive.

Enfin, les deux jeunes gens en étaient arrivés à s'aimer sans s'être jamais parlé.

Donc Nicolas Borax s'était rudement avancé en se vantant de faire le mariage qui devait réunir le demi-million de dot de Virginie aux soixante-dix francs par mois que sa grosse caisse produisait à Paul. Car le musicien ne comptait que comme une ressource passagère les quinze francs payés par l'élève qui apprenait la grosse caisse pour se traiter de la surdité. . . . attendu qu'il s'en irait aussitôt guéri.

Or, au moment où les deux jeunes gens introduisaient Borax dans la maison, ils ne se doutaient guère que mademoiselle Pamela de Veusalé, en prenant ses grands airs, venait de dire aux Ribolard :

— Chers amis, j'ai une bien importante proposition à vous faire au sujet de Virginie, qui me semble être en âge de se marier.

— Auriez-vous trouvé un époux pour notre fille ? s'écrièrent aussitôt les époux.

La gouvernante inclina majestueusement la tête.

— Un de vos amis de la cour de Monaco ? demanda le vermicellier.

— Oui, dit la grave Paméla.

Elle attendit, pour continuer, que Ribolard eût fini de palpiter de joie, car il faut dire qu'à la moindre émotion éprouvée par le digne homme son continuel rhume de cerveau lui faisait aussitôt rage dans le nez.

Enfin les gloc, gloc, de Ribolard ému s'apaisèrent, et mademoiselle de Veusalé put continuer.

— Oui, reprit-elle, j'espère marier Virginie au comte Bonifacio de Aricoti, le neveu du fameux duc de Croustaffor.

— Des nobles ! s'écria le joyeux père dont le nez lâcha une seconde série de gloc, gloc.

— De la plus vieille noblesse. Tous leurs ancêtres sont morts aux croisades.

— Quel honneur pour notre famille !

— A ma vive sollicitation, le duc de Croustaffor a bien voulu consentir à n'accepter pour son neveu qu'un demi-million de dot.

— Vraiment !

— Pour lui, ce n'est qu'une goutte d'eau.

— Il est donc bien riche ?

— Si le duc est riche ! mais jugez-en par son seul train de maison. Cinquante chevaux, seize phoques apprivoisés, cent domestiques et trente pompiers.

— Pourquoi les pompiers ?

— Pour veiller sur ses propriétés et sur les diamants de famille, qui sont enfermés dans un pavillon à part.

— Et les phoques apprivoisés ?

— Pour se faire promener en mer.

Madame Ribolard avait écouté tout cela bouche béante et ouvrant des yeux surpris, comme si elle voyait passer un veau à deux têtes.

— Alors, cette fortune reviendrait un jour à Virginie ? demanda-t-elle.

— Naturellement, puisque le duc, qui est garçon, n'a que Bonifacio pour hériter de ses immenses propriétés d'Italie, d'Égypte, du Mexique, du Pérou. . . car M. de Croustaffor possède des propriétés dans tous les pays.

— Excepté en France, pourtant ?

— Ah ! je ne saurais vous le dire. Vous comprenez bien que je n'ai pas été assez indiscret pour exiger des détails quand le duc m'a annoncé qu'il daignait accepter votre demi-million. " Que la petite plaise à Bonifacio et je me contenterai de cette misère." Voilà ce qu'il m'a dit hier.

— Comment ! hier ! il n'est donc pas en ce moment à Monaco ? s'informa Ribolard aussi vite que le lui permettait son nez, dont les gloc, gloc, avaient repris leur train.

— Il est à Paris, où il est venu pour se faire couper les cheveux. Il prétend qu'on ne sait tailler les cheveux qu'à Paris. Aussi, avec son énorme fortune, il ne regarde pas à ce que peut lui coûter cette coquetterie.

— Ça lui reviendrait à meilleur marché de faire venir un coiffeur de Paris à Monaco.

— Alors, on ne lui taillerait pas les cheveux à Paris.

— Tiens ! c'est juste ! que je suis bête ! confessa modestement madame Ribolard, qui avait avancé cette idée économique.

— Et son neveu Bonifacio ?

— Le comte accompagne le duc.

— Est-ce qu'il vient aussi pour se faire couper les cheveux à Paris ?

Oh ! non, le comte Bonifacio de Aricoti ne pense qu'à une chose, lui. . . à épouser une Française blonde.

— Pourvu que Virginie lui plaise ! s'écria la maman tremblante.

— Pour cela, il suffit que le comte voie votre fille un seul instant, dit mademoiselle de Veusalé en souriant à la mère craintive.

— Oui, mais comment la verra-t-il ?

— J'ai un moyen tout trouvé. En causant hier avec M. de Croustaffor, il m'a appris que son neveu et lui devaient aller ce soir à l'Ambigu. Envoyez retenir des fauteuils. Ces messieurs seront à l'orchestre, et le jeune homme pourra ainsi s'enivrer des charmes de Virginie.

— C'est une idée !

— Dans la soirée, je préviendrai M. de Croustaffor que nous sommes là.

III

—Bon !

—Alors, je conviendrai que si Virginie a su captiver le comte de Aricoti, ces messieurs nous feront un signe quelconque.

—Oui, mais quel signe ?

—Si M. le duc, par exemple, pendant le dernier entr'acte, tenait à la main le petit banc de l'ouvreuse ? proposa madame Ribolard.

—Oh ! fit le mari, on ne peut solliciter une telle complaisance d'un homme si riche. J'aimerais plutôt qu'il se mit à brosser son chapeau à rebrousse-poil. Cela attire moins l'attention des voisins que le petit banc. Qu'en dites-vous, mademoiselle de Veusalé ?

—J'ai mieux à vous proposer. Ces messieurs se passeront les pouces dans l'entournure du gilet.

—Chacun dans son gilet à soi ? demanda la mère.

—Oui, oui, Cunégonde, ma bonne ; ne veux-tu pas que le duc aille fourrer son pouce dans le gilet de son neveu et réciproquement ?... Ce serait trop exiger.

—Mais, mon ami, je m'informe, moi. Il faut bien venir de tout pour qu'il n'y ait pas de malentendu.

Ce point arrêté, Paméla de Veusalé continua sa leçon aux époux.

—Quant à vous, dit-elle, si vous agréiez le jeune homme...

—Oh ! il est tout agréé d'avance. Vous comprenez bien que le neveu d'un homme qui possède des phoques et des pompiers est tout reçu... à moins qu'il ait deux nez... et encore !... cela pourrait passer pour un caprice d'homme riche.

—Soit ! Vous ferez donc aussi connaître votre consentement par un signal discret.

—Très-bien. Cherchons un signal discret.

—Si tu laissais tomber ton chapeau dans l'orchestre, gros chéri ? avança Cunégonde.

—Alors je prendrai mon plus vieux.

—Il faudrait quelque chose de plus simple.

—Si j'étais ma cravate en ayant l'air d'être incommodé par la chaleur.

—Non, je propose que vous vous mouchiez.

—Oui, c'est cela. Je me moucherais trois fois de suite en regardant ces messieurs. Et puis, après, que ferons-nous, mademoiselle ? Quand tout le monde aura dit oui, allons-nous boire ensemble une chope au café ?

—Les choses ne se traitent pas comme cela à la cour de Monaco, mon cher monsieur. Le grand monde a d'autres usages. Il ne faudrait pas abuser de la complaisance de M. le duc à accepter votre demi-million, dit Paméla d'un air pincé.

—Mon Dieu ! mademoiselle de Veusalé, il faut me pardonner. Je n'ai jamais été à la cour de Monaco. Ce que vous me direz, je le ferai.

—Eh bien ! je vous amènerai ces messieurs ici pour vous les présenter. Vous les inviterez à dîner.

—Justement, la cuisinière réussit des flanes délicieux. Nous dirons qu'ils ont été faits par Virginie ; il est bien permis à des parents de faire valoir leur fille.

—Maintenant que tout est convenu, il faut envoyer retenir des places à l'Ambigu, si nous ne voulons pas être dans un coin où ces messieurs ne pourraient nous découvrir.

On expédia aussitôt un domestique.

A tout moment, les époux Ribolard, embrassaient leur fille : mais comme ils ne lui soufflaient pas un mot du motif pour lequel ils la conduisaient au théâtre, la jeune fille, étonnée de ces caresses répétées, se disait :

—Comme l'Ambigu les rend tendres !

Pendant que Paméla offrait aux époux Ribolard cette brillante perspective d'avoir bientôt pour gendre le neveu d'un homme qui possédait des phoques, Nicolas Borax, à la suite de ses deux guides, avait pénétré dans l'atelier du peintre, situé au sixième étage de la maison et tout à côté de la mansarde de Paul, la grosse caisse.

—Là, maître Nicolas Borax, nous sommes arrivés, dit Ernest en introduisant le saltimbanque dans son atelier.

Nicolas courut d'abord ouvrir la fenêtre et s'écria :

—Parfait ! plus que parfait ! je n'aurai pas à monter et descendre six étages pour venir vous voir. Ma mansarde est juste à la hauteur de votre local. Je pose un pied sur votre gouttière, un pied sur la mienne, et crac ! en une seule enjambée je suis d'une maison dans l'autre...

—Comment, Borax, c'est vous qui habitez la mansarde de la maison voisine !!! s'écria le peintre.

—Précisément.

—Alors, c'est donc vous qui, tous les jours, de deux à quatre heures, m'écorchez les oreilles en faisant hurler un cornet à piston ?

—Oui, je cultive mon talent.

—Vous appelez cela un talent ! Mais, depuis six mois que vous l'exercez, je n'ai plus une seule punaise dans mon atelier ; elles se sont enfuies épouvantées.

—Oui, pour se réfugier chez moi ajouta douloureusement Paul.

Borax, au lieu de s'étonner du reproche, fit un bond de joie.

—Tiens ! tiens ! vous me révélez un des côtés utiles du cornet à piston. Je vais en faire une nouvelle corde à mon arc. Dès ce soir, j'adresserai un prospectus à ma clientèle, où j'annoncerai que j'entreprends la suppression des punaises par un moyen de moi seul connu. Il y a tout un avenir dans ce secret.

—Vous direz encore que vous l'avez appris du roi de l'Inde.

—Non, non, j'inventerai que j'ai retrouvé ce secret dans les papiers d'un grand musicien décédé... de Rossini, par exemple.

Et Nicolas, se frottant les mains, continua :

—Superbe ! superbe ! cette recette contre les punaises... Oui, superbe et pleine d'humanité, car elle débarrasse de l'animal sans le faire périr... La Société protectrice des animaux est capable de me donner un prix. Ah ! monsieur Ernest, si je gagne une fortune, c'est bien vous qui me l'aurez mise dans la main.

—Alors, par reconnaissance, vous devriez bien ne plus me briser la tête avec votre piston pendant deux heures.

A cette demande, Borax devint sérieux et répondit d'une voix grave :

—Impossible, cher monsieur, c'est vraiment impossible !

—Comment impossible ! Vous ne pouvez renoncer à votre infernale musique ?... Car je ne voudrais pas vous faire un mauvais compliment, mais vous jouez d'une telle épouvantable façon que vous devez faire souffrir même votre instrument.

—Oui, oui, je le sais si bien que je me mets du coton dans les oreilles pour ne pas m'entendre moi-même... mais il m'est impossible de ne pas jouer, dit Borax désespéré.

—Pourquoi ? demandèrent les jeunes gens étonnés de son refus.

—Parce que c'est ma seule manière de payer mon terme.

—Ah ! bah !

—Oui, voici la chose. Il faut vous dire que mon propriétaire est dentiste, et qu'il possède un fils que, d'abord, il avait établi serrurier. En voyant que le jeune homme ne mordait pas ferme à la serrurerie, le papa s'est dit : " J'ai une jolie clientèle, autant qu'elle reste à mon garçon : je vais lui apprendre mon état."

Alors, tous les jours, de deux à quatre heures, le jeune homme fait son apprentissage en s'exerçant sur les mâchoires des clients. Vous comprenez que l'ancien serrurier jouit d'une main un peu lourde, il se figure qu'il crochete une serrure. De sorte qu'il en résulte, de la part des clients, d'affreux beuglements qui discréditèrent le papa dentiste en effrayant le quartier. Pendant cette leçon, qui dure deux heures, je joue du cornet à pleins poumons, ça étouffe les cris... on prend les hurlements des victimes pour les accords de mon piston... et, en récompense de cette adroite mélodie, le propriétaire dentiste me fait cadeau de mon terme.

A ce moment, on frappa à la porte de l'atelier.

—Entrez ! fit Ernest.

Un joli petit minois de femme se montra aussitôt par l'entre-bâillement de la porte poussée.

—Mais avancez donc, mademoiselle Clémence, s'écria Paul en s'élançant à sa rencontre.

—Jolie créature, murmura Borax.

—C'est la femme de chambre de madame Ribolard, lui souffla le peintre.

—Si j'ai jamais désiré un trône, c'est pour avoir une pareille femme de chambre, soupira Nicolas.

L'amoureux Paul avait fait entrer Clémence et lui offrait une chaise.

—Il y a donc du neuf ? demanda-t-il.

—Oui ; j'étais montée dare dare à votre chambre pour vous le conter, et, ne vous y trouvant pas, j'ai eu l'idée de venir vous relancer dans l'atelier de M. Ernest, répondit la gracieuse soubrette en adressant à ce dernier une œillade langoureuse que vit Borax.

—Parlez.

—Sachez donc que monsieur et madame se sont d'abord enfermés pendant une heure avec la Veusalé. A la suite de quoi il y a eu un grand branle-bas dans la maison pour s'occuper des toilettes. Ils étaient comme fous ! Monsieur faisait des gloe, gloe, avec son nez, à tel point que nous avons cru qu'il allait lui éclater. Madame sautait comme une petite folle, si bien que, ne pouvant pas lui agraffer sa robe, tant elle bondissait, j'ai fini par lui demander si elle avait avalé les élastiques de son sommier. " Non, qu'elle m'a dit, mais apprendis que nous marions Virginie."

—Ah ! mon Dieu ! s'exclama la grosse caisse.

—Après ? dit Ernest.

Je ne sais pas autre chose si ce n'est que l'entrevue doit avoir lieu ce soir à l'Ambigu... votre théâtre, monsieur Paul. Ainsi, vous connaîtrez votre rival.

Et la soubrette courut à la porte en criant :

—Je me sauve bien vite, car on s'apercevrait de mon absence.

L'amoureux était resté atterré par cette nouvelle.

—Parfait ! plus que parfait ! tout va bien pour nous, déclara Borax avec aplomb.

Cette assurance de Nicolas rendit un peu de courage au musicien.

—Vous trouvez que tout va bien ? demanda-t-il.

—Parfait ! plus que parfait ! répéta Nicolas. Ce soir, nous étudierons l'ennemi à l'Ambigu. Mais, avant qu'il nous attaque, il faut que nous ayons compté nos forces.

—Comptons, fit le peintre.

—Nous disons donc que nous avons déjà pour nous Clémence, autant que j'ai pu en juger par la dose d'électricité qui lui chargeait l'œil en regardant M. Ernest.

—Ah ça ! Borax, qui diable a pu vous faire croire qu'elle songe à moi ? s'écria l'artiste.

—J'ai du flair. La brunette a de la tendresse à votre endroit.

—Mais non, c'est une fille qui se tient dans cette file escarpée et sans bords qu'on appelle la vertu.

—Possible ! mais elle descendrait volontiers dans votre nacelle pour faire un ou deux tours sur l'eau. Donc, nous regarderons Clémence comme acquise à notre cause si vous le voulez bien...

—Allons, soit ! je me dévouerai pour Paul, dit le peintre avec une petite pointe de fatuité.

—Bon ! une dans le sac, reprit le bonhomme. Passons au portier. Ce fonctionnaire est le plus important pour nous. Dans la bataille que nous allons livrer, le concierge représente notre artillerie rayée. Il me faut un peu l'étudier.

—Voulez-vous que je vous le fasse monter ? demanda Paul.

—Volontiers.

Le jeune homme ouvrit une fenêtre, lança un strident coup de sifflet, puis il ajouta :

—C'est notre façon d'appeler Calurin quand nous avons une commission à lui donner.

—Très bien. Je vais tout de suite me mettre au mieux dans ses papiers. Vous allez voir cela.

Le saltimbanque courut à la porte de l'atelier qu'il tint toute grande ouverte.

On entendait Calurin graver l'escalier.

Quand Borax le crut assez près pour que, par la porte béante, le portier pût entendre ce qui se disait dans l'atelier, il s'écria de sa voix la plus perçante :

—Oui, messieurs, oui, j'ai visité des palais somptueux, des demeures de rois... et nulle part, entendez-vous ? nulle part je n'ai trouvé une habitation aussi bien tenue que la vôtre ! Cour, vestibule, couloirs, tout resplendit de cette propreté bienfaisante qui est la moitié de la santé. Les escaliers y sont tellement propres que, si j'y laissais tomber une pièce de dix sous, je ne regarderais pas à la ramasser avec ma langue.

En arrivant à la porte de l'atelier, le concierge n'avait pas perdu un mot de la phrase, et sa figure exprimait une reconnaissante satisfaction.

—Ah. Calurin, dit Ernest, si tu étais arrivé dix secondes plus tôt, tu entendais monsieur faire l'éloge de la propreté de la maison.

Le pipelet salua Borax avec empressement.

—Oui, monsieur Calurin, je complimentais mes amis sur la bonne tenue de la maison qui vous a confié ses destinées.

L'air de contentement du portier disparut tout à coup sous une pensée triste qui venait sans doute de lui arriver, et il répondit en poussant un soupir douloureux :

—Oui, elle est bien tenue... car j'ai malheureusement trop de temps pour m'en occuper. Vous voyez devant vous, monsieur, un exilé... un malheureux exilé... chassé de son foyer domestique.

—Tiens, c'est vrai, s'écria Ernest, conte donc tes infortunes à monsieur, qui ne les connaît pas ; il a beaucoup

voyagé, et son ami le roi de l'Inde lui aura sans doute donné une poudre qui te serait utile.

—Quoi ! monsieur est ami du roi de l'Inde !

—Oui, les deux doigts de la main ne sont pas mieux liés l'un à l'autre. Il faudra même que je lui parle de vous pour son château de Calcutta dont le concierge vient de se retirer avec quinze mille livres de rente, gagnées en deux ans. Mais avant, monsieur Calurin, contez-moi d'abord votre malheur.

—Mon malheur résulte de mon trop de bonheur.

—Ah ! vraiment ?

—Parle, parle, pauvre ami, ouvre ton âme à monsieur, crièrent les deux jeunes gens qui, connaissant le genre d'infortune du concierge, prenaient plaisir à la lui faire raconter.

—Alors, monsieur veut bien m'écouter ?

—Je bois vos paroles, Calurin. Je les bois, déclara Borax avec empressement.

—Voici donc mon histoire : figurez-vous que tant que ma femme était demoiselle, elle était rongée par ce désir : " Être mère !" Moi, je lui répondais : " Tu peux t'en fier à moi, je suis du Midi : " et, aussitôt le mariage fait, je me suis si bien appliqué à lui tenir ma parole, que j'ai réalisé onze fois ce vœu de ma femme.

—Onze enfants ! c'est une heureuse réussite. car les familles nombreuses sont bénies du ciel, déclama le charlatan.

—Il paraît que le père n'est pas compris dans la bénédiction, car je n'ai jamais été plus malheureux. Bref, les onze petits, ma femme et moi, ça fait treize à table. TREIZE !!! Comme mon épouse est très superstitieuse, elle m'envoie, à l'heure des repas, balayer la maison pour éviter un malheur. Alors, je trompe ma faim en cirant mes escaliers et en me disant : " On me gardera ma portion." Pas du tout ! j'ai enfanté onze petits ogres, qui mangent même le vert des artichauts. De sorte que je périrais de faim sans mademoiselle Madelon, la cuisinière de M. Ribolard, qui veut bien me soulager quelquefois d'une côtelette égarée de la table de ses maîtres.

—Triste ! triste ! triste ! répéta Borax en affectant un air désolé : mais, mon cher monsieur Calurin, l'avenir vous réserve un moyen pour n'être plus treize à table.

—Lequel ? s'écria le concierge plein d'espoir.

—C'est d'être quatorze. Espérons que vous aurez un douzième enfant.

—Hélas ! non ! Ernestine dit que notre place ne rapporte pas assez et que nous sommes déjà beaucoup trop à l'étroit. Ah ! si nous avions cette loge du palais de Calcutta, chez votre ami le roi de l'Inde, dont vous parliez tout à l'heure, peut-être que mon Ernestine sourirait à un nouvel effort.

—Je penserai à vous, père intrépide. Messieurs, songez donc à me rafraîchir la mémoire au sujet de Calurin quand j'écrirai à mon ami le roi ? prononça Borax avec un aplomb superbe.

—En vous contant mes malheurs, j'ai oublié de vous demander quelle est la commission pour laquelle vous m'avez fait monter, s'informa le portier, redevenu gai après cette promesse d'une loge à Calcutta.

—Ah ! oui, reprit le peintre, c'était pour te dire que, si un monsieur avec un nez d'argent venait me demander, tu lui répondes toujours que je suis retourné en nourrice. N'y manque pas, Calurin, si étrange que te paraisse cette consigne, tout mon avenir en dépend.

—Soyez tranquille monsieur Ernest, promit le con-

cierge, qui s'en alla sans se douter qu'on ne l'avait appelé que pour le montrer à l'intime camarade du roi de l'Inde.

—Encore un qui sera dans notre sac. Nous le tiendrons par la cuisinière Madelon, qui lui fourre les côtelettes de Gibolard.

—Alors, il faudrait d'abord tenir Madelon, avança Paul.

Borax eut un sourire vainqueur en répliquant :

—Je m'en charge. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais les cuisinières me profitent assez... sans compter ma poudre, qui nettoie les casseroles à la perfection. Nous aurons donc le concierge ; il faut à présent nous occuper de sa femme, la féconde Ernestine.

—Oh ! c'est facile, dit le peintre en riant, si nous tenons le mari par la cuisinière, nous aurons la femme par le cocher Benoit.

—Ah ! vraiment ?

—Oui, les mauvaises langues prétendent qu'elle a un faible pour lui.

La délibération fut interrompue subitement par cette exclamation de Paul, le joueur de grosse caisse :

—Ah ! voici l'heure de me rendre à l'Ambigu !

IV

Il est sept heures. On a déjà joué la petite pièce et la foule, arrivée pour le drame à succès, emplit la salle de l'Ambigu.

Sur le premier rang des fauteuils de balcon, la famille Ribolard s'étale dans tout son plein. Virginie est prise entre mademoiselle de Veausalé et sa mère ; Ribolard est assis entre sa femme et un vieux monsieur, à tournure militaire, qui commence à s'effaroucher des étranges allures de son voisin.

La jeune et jolie blonde a déjà aperçu Paul, placé devant son instrument, dans un coin de l'orchestre. Elle lui lance de bien doux regards quand elle ne se sent pas surveillée par Paméla, qui se tient raide et immobile comme une girafe qui réfléchit.

Son maintien fait l'admiration de Ribolard, et il murmure à sa femme :

—Ne t'appuie pas à ton dossier, Cunégonde ; imite la prestance de mademoiselle de Veausalé. Copie donc ses manières de grand monde.

—C'est que je suis très mal assise. Il y a une grosse bosse dans mon fauteuil.

Quant à Ribolard, qui prêche les bonnes manières à son épouse, il se tient pour ainsi dire le ventre sur l'appui en velours du balcon, le corps en dehors et fouillant du regard le public de l'orchestre pour tâcher de découvrir le noble duc de Croustafior et son neveu.

En dessous de lui se trouvent les claqueurs du parterre qui, en voyant ce monsieur suspendu sur leurs têtes, commencent à manifester des inquiétudes d'autant plus sérieuses que le nez du vermicellier ému fait entendre un bruyant gloc gloc qu'ils prennent pour un hoquet.

—Est-ce que son dîner lui fait mal, murmurent-ils ; ça sera du propre quand il va être secoué par la grande scène entre Machanette et madame Laurent. Justement nous l'avons au-dessus de nous ! il faut aller reprendre nos parapluies au vestiaire pour le moment de l'averse.

—Eh ! là-haut ! rentrez donc votre pochard ! crie un de ces messieurs.

—Tapez-lui dans le dos, ça tue le hoquet, ajoute un autre,

Mais Ribolard ne remarque pas l'orage qui gronde à ses pieds. Il est dévoré par l'impatience de connaître les amis de Pamela, et bientôt il souffle à sa femme :

—Cunégonde, trouve donc une phrase ingénieuse pour demander à mademoiselle de Veusalé, sans donner de soupçons à Virginie, si ces messieurs sont arrivés.

Madame Ribolard se creuse la cervelle pour trouver la phrase ingénieuse, puis, elle murmure à sa fille :

—Ma bichette, prie donc de ma part mademoiselle de Veusalé de te dire si la viande est dans la marmite.

Virginie, surprise par cette question étrange, regarde un instant sa mère pour s'assurer si elle plaisante, mais elle la voit si sérieuse qu'elle suppose qu'au départ on a fait mettre le pot-au-feu pour prendre un bouillon en rentrant du théâtre, et elle transmet l'interrogation à son institutrice.

Mademoiselle de Veusalé accueille la question avec une moue de dédain. Elle en devine le sens caché, mais la façon vulgaire dont la demande lui est posée froisse ses grandes manières, et elle répond dans son beau langage de la cour de Monaco :

—Dites à votre maman que les narcisses ne sont pas encore en fleur.

Virginie est encore plus étonnée par cette réplique, qui ne rime pas du tout avec la question, mais elle la répète à sa mère, après s'être dit tout bas :

—Quel drôle d'effet leur produit l'Ambigu !

En recevant la réponse de Pamela, madame Ribolard reste un instant pensive. On voit qu'elle cherche à comprendre.

—Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ? demande l'impatient et curieux vermicellier,

—Elle dit que la réglisse ne fond pas dans le beurre, lui murmure Cunégonde.

Ce renseignement plonge le vermicellier dans un ahurissement qui se manifeste aussitôt par de si bruyants glocs glocs que son voisin, le vieux militaire, impatienté par ce fracas, s'écrie d'un ton hargneux :

—Ah ça ! mille escadrons ! Vous n'avez donc pas fini de faire craquer vos bottes neuves, vous ?

Une querelle est sur le point de s'engager, mais les trois coups se font entendre derrière la toile et l'ouverture commence.

Pendant que les Ribolard cherchaient à découvrir leurs illustres étrangers, ils ne se doutaient guère qu'ils étaient eux-mêmes le point de mire de deux spectateurs, placés tout près de la grosse caisse, au premier rang des fauteuils d'orchestre.

C'était le peintre Ernest, accompagné de Borax, qu'il avait revêtu d'un de ses habillements. Séparés de l'orchestre par la cloison basse, ils pouvaient causer avec Paul qui, pendant la pièce, n'avait pas autre chose à faire que d'appuyer de grands coups de grosse caisse les éclats de voix du traître quand il persécutait l'héroïne.

—Voici le papa Ribolard, dit Ernest à Borax.

—Pourquoi agite-t-il ainsi les bras, avec son ventre posé sur le balcon ? . . . Il apprend donc à nager ? Il va se jeter dans le parterre.

—La grande raide est l'institutrice.

—Elle est grasse comme un manche de fouet. Qu'a-t-elle doré sur les yeux . . . des soucoupes ?

—Non, des lunettes.

—Mazette ! elles sont de taille ! elle a de quoi voir deux actes à la fois . . . Allons, bon ! voilà le père Ribolard qui se remet sur le ventre !

—Il cherche son futur gendre.

—Ah ! on frappe les trois coups ; il paraît que nos rivaux ne viendront qu'à l'acte suivant.

Mais au moment où la toile se lève, la porte de l'orchestre s'ouvre avec fracas, puis deux messieurs entrent bruyamment et dérangent Borax et Ernest pour gagner leurs stalles, placées à l'extrémité de la banquette.

L'un est très grand et très mince. Son œil est hardi, son allure sans gêne, et sa figure fatiguée est ornée, sur chaque joue, d'un énorme favori brun teinté de fil blanc, qui lui retombe sur la poitrine.

L'autre est petit, blond, très gros, avec un nez retroussé en hameçon.

A leur apparition, Ernest s'est vivement retourné du côté de mademoiselle de Veusalé, qui, en entendant claquer la porte de l'orchestre, avait braqué son regard de ce côté pour examiner les arrivants. Le peintre surprend un imperceptible salut qu'elle adresse aux nouveaux venus.

—Je crois que voici nos gens, souffle-t-il à Borax, en reprenant sa place après le passage des retardataires.

—Alors, le futur serait donc le petit gros ? Autant voudrait épouser un saucisson à pattes. Ah ! nous allons leur procurer de l'agrément, à ces deux gilets en cœur.

A la fin de l'acte, le duc de Croustaffor et le comte Bonifacio sortent en adressant un petit signe à Pamela, qui, de son côté, se lève pour gagner le couloir et rejoindre ces messieurs.

Les Ribolard, en voyant disparaître mademoiselle de Veusalé, comprennent qu'elle va faire connaître à ses illustres amis les signaux qui ont été convenus.

—Cunégonde, voilà le moment décisif. Es-tu émue, ma bonne ? murmure le vermicellier tout pâle.

—Ah ! mon chéri, je suis trop mal assise pour être à la joie . . .

—Moi, ma louloute, je suis tellement impressionné que tu dois entendre mon cœur battre.

Ce que Ribolard prend pour le battement de son cœur est le gloc gloc de son rhume de cerveau qui crépite si fort que le vieux militaire voisin s'écrie, exaspéré :

—Mille escadrons ! vous voulez donc me rendre enragé, vous, en faisant craquer vos bottes neuves ! Décampez au plus vite à une autre place ou retirez vos bottes, je vous donne le choix !

Ribolard, tout abasourdi, n'a pas encore eu le temps de répondre que la tremblante Cunégonde lui presse le bras en soufflant :

—Mon chéri, ne cède pas à la fougue de ton caractère. Ne te compromets pas, cet homme est un fou !

—Je le vois bien ; il veut que je m'en aille à une autre place ou que je retire mes bottes.

—Montre-toi le plus sage, il faut céder aux insensés. Retire-les plutôt que d'avoir une dispute qui compromettrait le mariage de Virginie.

—Attendons un peu. Sa manie va peut-être lui passer, dit Robillard.

Mais le vieux militaire, furieux, a tiré sa montre et reprend d'un ton rageur :

—Je vous donne dix minutes pour vous décider . . . et pas un fichtre avec !

Virginie n'a rien vu ni entendu. Elle couvre du regard son Paul, mélancoliquement appuyé sur sa grosse caisse.

Avant que les dix minutes du délai soient écoulées, madame Ribolard obtint de son époux qu'il change de place avec elle, d'abord pour lui éviter une querelle avec le vieux militaire qui lui veut faire retirer ses bottes,

ensuite parce qu'elle n'est pas fâchée de quitter le fauteuil bossu qui la fait tant souffrir.

Le mari est à peine posé sur son nouveau siège qu'il se relève subitement.

—Qu'as-tu, mon loulou ? demande Cunégonde.

—Je crois que je viens de m'asseoir sur ta lorgnette oubliée dans la stalle.

—Mais non, c'est la bosse du fauteuil que tu sens... Ce siège manque un peu de confortable, n'est-ce pas ? Tu dois avoir un côté qui porte à faux ?

—Oui, mais je vais me caler, dit le vermicellier d'un air capable.

Il tire un magnifique foulard de sa poche, il le roule d'abord en long, puis il le tresse en rond et en fait une de ces couronnes dont se servent ceux qui portent des fardeaux sur la tête.

Il l'insinue alors sous la forte portion de son individu qui est à faux, puis il pousse un petit cri de triomphe.

—Es-tu mieux ? demande son épouse.

—J'attendrais ainsi la fin du monde.

A cet instant mademoiselle de Veausalé reparait. Les spectateurs, placés derrière les époux Ribolard, ayant quitté leurs stalles pour aller flâner dans les couloirs, l'institutrice peut donc se glisser entre les deux rangs de fauteuils et venir souffler bien bas au ménage :

—Tout est convenu avec ces messieurs. Ponce dans le gilet et réponse du mouchoir ; ils sont placés au premier rang des fauteuils d'orchestre, juste en face de la contre-basse. Votre futur gendre est blond, avec un nez à la Roxelante ; il est petit, et gras d'un dodu de bon goût.

—Est-ce que M. le duc de Croustafior est ce grand monsieur maigre, et si distingué de manières, que je vois là-bas, debout devant sa stalle et s'appêtant à prendre une prise dans un cornet en papier ? demande Cunégonde.

Paméla jette un regard sur l'orchestre.

—Non, dit-elle, le duc et son neveu ne sont pas encore rentrés. Celui que vous voyez est sans doute quelque spectateur voisin qui sera venu se mettre là pendant l'entr'acte pour examiner la salle.

—Il a aussi l'air bien comme il faut.

La personne que madame Ribolard trouve si distinguée n'est autre que Borax. En voyant sortir les deux étrangers, il les a suivis dans les couloirs, et, quand ils ont rejoint l'institutrice, il a écouté adroitement leur conversation.

—Bon ! se dit-il, je dois les empêcher d'atteindre le dernier entr'acte pour donner ou recevoir le signal.

Il prend aussitôt une contre-marque, sort du théâtre et s'en va chez un épiciier voisin acheter dix sous de poivre en poudre.

Au moment où madame Ribolard le trouve si distingué, Borax est en train de répandre son poivre devant les deux stalles des illustres seigneurs.

Enfin les trois coups sont encore frappés, le public regagne ses places et la musique se fait entendre. Comme la première fois MM. de Croustafior et Bonifacio ont attendu le lever du rideau pour faire leur entrée et déranger chacun sur leur trajet.

Quand ils passent devant Borax, celui-ci les examine bien et murmure :

—C'est drôle ! il me semble que j'ai déjà vu ces deux cocos quelques part... surtout celui qui a des favoris qui lui descendent sur le ventre.

L'arrivée tardive des deux nobles excite un mécontentement qui se traduit bientôt par ce cri :

—Assis ! assis ! Passez donc !

Mais ces messieurs ne peuvent ni s'asseoir ni passer. En gagnant leurs places, un des très-longs et flottants favoris de M. de Croustafior vient de se prendre dans la boucle d'oreille d'une dame, qui a poussé un hurlement de douleur en se sentant arracher l'oreille. Le duc, le comte, la dame et son mari cherchent à débarrasser le bijou des boucles frisées du favori, mais cela demande quelques minutes, pendant lesquelles le public beugle toujours :

—Assis ! assis !

Un spectateur fait enfin passer une paire de ciseaux à ongles pour trancher la difficulté.

Bientôt la dame attachée lance un second hurlement, car elle vient de sentir qu'on lui entamait la peau. C'est son époux qui, tellement troublé, est en train de trancher l'oreille de sa femme pour séparer les deux prisonniers, au lieu de songer à couper le favori. Le cri de sa femme le rappelle à des idées plus simples, et bientôt M. de Croustafior peut regagner sa place en abandonnant une forte touffe de son ornement qui reste pendue à l'oreille de la dame.

Les Ribolard ont vu de loin cette mutilation.

Le vermicellier en est tout pâle et murmure :

—Comme le noble duc doit souffrir ; lui, si coquet de sa personne qu'il vient de Monaco à Paris pour se faire tailler les cheveux.

Le calme s'est enfin rétabli, et le public écoute l'acte, qui est le plus important de la pièce. C'est là que se trouve la scène capitale entre l'héroïne et le traître, où dit-on, les acteurs chargés du rôle font crouler la salle entière sous les bravos des assistants.

Bientôt ce moment arrive. Les artistes jouent la scène avec une telle âme que le public enthousiasme se met à claquer des mains et à trépigner avec frénésie.

Comme tout le monde, MM. de Croustafior et Bonifacio ont frappé des pieds avec un acharnement qui soulève les nuages du poivre versé par Borax devant leurs places.

Aussi, après la sortie du traître, quand l'héroïne, restée seule, commence son monologue sentimental pour invoquer une tante qui, du haut des cieux, veille sur son innocence, elle est tout à coup interrompue par les épouvantables éternements de l'illustre duc de Croustafior, auquel le poivre ravage le nez. Il a beau vouloir se retenir, il éternue sans relâche et avec une telle force que c'est à croire que sa tête va se détacher de son corps.

L'actrice est obligée de s'arrêter pour attendre la fin des exercices de ce spectateur qui, à chaque fois, va frapper du crâne dans le dos du musicien placé devant lui.

—A moi, Bonifacio ! crie le duc, entre chaque court instant de répit que lui laissent les éternements.

Mais le comte de Aricotti a bien autre chose à faire que de s'occuper de son oncle. Au lieu du nez, le poivre lui a ravagé les yeux et la gorge. Il râle et il est aveuglé. Il passe son temps à essuyer ses yeux pleurants, qui coulent comme des robinets de fontaine, en même temps qu'il pousse les cris rauques d'un chat qui étrangle. La douleur est si forte qu'il piétine avec rage, ce qui contribue à faire monter de nouveaux nuages de poivre, dont se régalaient ses yeux et le nez de son oncle.

—A la porte, la cabale ! crie toute la salle à ce monsieur qui interrompt la pièce par ses explosions.

Le duc de Croustafior veut résister un instant, mais il lui est impossible de comprimer ses détonations.

—A la porte, la cabale ! hurle toujours le public qui devient furieux.

Le noble étranger se lève : il se glisse péniblement entre les rangs pressés des spectateurs furibonds qui, sous leurs mouchoirs, leurs chapeaux ou leurs programmes, cherchent à s'abriter contre les éternuements dont l'auguste seigneur les asperge en passant. Au départ de son oncle, le comte Bonifacio de Aricoti, devenu complètement aveugle, a saisi d'une main les basques de l'habit du duc, qui lui sert de caniche d'aveugle. Il se fait traîner en essayant de l'autre main ses yeux, d'où jaillissent deux vraies sources.

Du haut de son balcon, le ménage Ribolard a assisté aux malheurs des deux infortunés. Les époux sont désolés de cette catastrophe, qui peut faire manquer le mariage.

Avec son favori coupé, le duc se sera enrhumé. Il aurait dû s'entourer la figure d'un foulard en sentant la première atteinte du froid, murmure le vermicellier à sa femme.

—Comme il éternue . . . que de force !

—Dame ! il éternue suivant sa fortune. Un homme si riche ne peut éternuer comme un modeste employé.

—Et M. Bonifacio, as-tu vu comme il pleurait à chaudes larmes ?

—Oui . . . il aura été fortement secoué par la scène du traître et de l'héroïne . . . Cela prouve qu'il a l'âme sensible . . . Virginie sera heureuse avec lui.

—Est-ce que tu ne le trouves pas un peu gros ?

—Puisque mademoiselle de Veusalé t'a dit que, dans le grand monde, on appelait cela un dodu de bon goût.

—Mais où est-elle donc passée, mademoiselle Pamala ?

—Elle vient de sortir, en me faisant comprendre par un signe qu'elle allait retrouver ses illustres amis pour tâcher de les ramener, répond le vermicellier.

En effet, l'institutrice a quitté la salle pour se mettre à la recherche des seigneurs disparus. Elle finit par les retrouver au café du théâtre, où ils sont en train de soigner le mal étrange qui les abat. La comte de Aricoti se tient renversé sur une banquette, la tête en l'air, avec une serviette mouillée sur les yeux. Quant au fier duc, ses éternuements ont cessé, mais le feu qui lui dévore l'intérieur des narines est si intense que, pour calmer l'incendie, il s'est fait servir un saladier plein d'eau dans lequel il laisse tremper son nez.

M. de Croustafior daigne sortir de son bain pour promettre à Paméla que, aussitôt leurs souffrances apaisées, son neveu et lui rentreront dans la salle pour faire connaître leur décision à la famille Ribolard.

L'institutrice se hâte de les quitter pour porter cette bonne réponse aux parents de Virginie.

Cependant, l'acte durant lequel les nobles étrangers sont sortis vient de finir, et le café est envahi par les consommateurs. Parmi eux se trouvent Ernest et Borax, qui arrivent s'asseoir à côté des deux représentants de la cour de Monaco.

—Que faut-il servir à ces messieurs ? leur demande le garçon empressé.

—Tiens ! s'écrie Borax, quelle est cette consommation nouvelle qu'on prend par le nez ? Si c'est bon, servez-m'en une. Ça doit être russe, cette invention-là. Comment l'appellez-vous, garçon ?

Le garçon explique que, depuis un quart d'heure, les voisins de table se tiennent aussi, l'un le nez dans l'eau, l'autre les yeux sous une serviette mouillée.

Loïn de baisser le ton, Borax reprend, de son organe le plus perçant :

—Mais alors, si ce monsieur attend que son nez fonde, apportez-lui donc une petite cuiller pour le retourner. Vous voyez bien que c'est un médecin qui prépare l'infusion que va boire le malade qui a une serviette sur la figure.

En entendant ces paroles, M. de Croustafior retire son nez du saladier, jette une pièce de cinq francs au garçon et se lève en dardant un regard furieux sur le mauvais plaisant.

Au lieu de s'émouvoir du coup d'œil menaçant, le saltimbanque se dit aussitôt :

—Oui, j'en suis certain, j'ai déjà vu ce paroissien quelque part.

Sans attendre sa monnaie, le duc a enlevé la serviette du visage de son neveu, qu'il entraîne en disant :

—Venez, conte.

Par malheur, Bonifacio, encore aveuglé par le poivre, n'y voit pas assez pour se conduire ; il renverse un monsieur qui entrait à ce moment dans le café.

C'était Ribolard, qui amenait sa famille pour se rafraîchir pendant l'entr'acte.

Le duc reconnaît aussitôt le vermicellier et lui tend la main pour le relever ; mais celui-ci a été tellement saisi par la surprise de se trouver aussi subitement en présence des illustrissimes étrangers qu'il reste assis par terre sans avoir la force de bouger. M. de Croustafior et Paméla s'empressent de le remettre sur ses jambes, pendant qu'il balbutie tout ému :

—Ah ! Monseigneur . . . Altesse . . . Sire . . . quelle auguste complaisance de la part d'un homme qui possède des phoques ! Peut-on vous offrir un verre de vin ?

Le rouge de la honte envahit le front de l'altière Paméla en entendant Ribolard offrir un verre de vin au duc, comme s'il s'adressait à un commissionnaire qui vient de lui scier son bois.

—Observez-vous donc, gronde-t-elle d'un ton rogue n'oubliez pas que vous parlez à un homme dont tous les ancêtres sont morts aux croisades.

Quant à Cunégonde, elle est tremblante d'un saint respect et elle souffle à sa fille :

—Tiens-toi droite, Virginie. Le grand, qui a relevé ton papa, possède des pompiers, et le petit blond, au nez en queue de lapin, est son neveu, qui héritera des phoques.

La jeune fille ouvre des yeux ébahis en entendant cette phrase burlesque de sa mère. Elle ne comprend pas plus l'admiration de son père pour des gens qui l'ont renversé sur le derrière. Aussi, elle murmure :

—Décidément, l'Ambigu les rend malades !

Mademoiselle de Veusalé, qui a gardé son sang-froid, installe la famille devant une table à laquelle, sur un geste de l'institutrice, M. le duc daigne aussi prendre place. Il fait asseoir son neveu qui, toujours aveuglé par le poivre, demande d'une voix étonnée :

—Est-ce que nous sommes déjà rentrés dans la salle ?

Le garçon est venu prendre les ordres des nouveaux consommateurs. Ribolard commande de l'orgeat pour les dames et un cassis pour lui. Quant au duc, il l'interroge de l'œil, n'ayant plus la témérité de rien lui offrir après la verte semonce de mademoiselle de Veusalé. Pour le tirer d'embarras, M. de Croustafior s'adresse directement au garçon.

—Servez-moi ce que vous voudrez, dit-il.

—Mais où sommes-nous donc ? redemande encore l'aveugle Bonifacio.

—Comte de Aricoti, nous sommes en la société de M. de Ribolard.

Le neveu ouvre ses yeux, plus rouges qu'un pantalon de soldat, et débite gracieusement :

—Monsieur de Ribolard, enchanté de faire votre connaissance... c'est un bonheur que m'enviera la cour de Monaco.

Le garçon revient avec les consommations demandées par le vermicellier. Laisse libre par le duc de lui servir ce qu'il voudrait, le garçon a cru être agréable au client en lui apportant un nouveau saladier plein d'eau pour faire encore infuser son nez.

Les époux Ribolard n'osent interroger, mais ils restent les yeux braqués sur le saladier en se demandant ce que le duc veut faire de ces trois litres de liquide.

—Est-ce qu'il va les boire ? dit tout bas le mari à mademoiselle de Veausalé.

—Même par les plus grandes chaleurs M. de Croustafior ne se rafraîchit jamais que le bout des doigts, répond l'institutrice.

—Et ça lui calme la soif ?

—Parfaitement. Quand elle est trop ardente, il se rafraîchit le bout du nez, ajoute Paméla qui, craignant que le duc ne se livre encore à son exercice, cherche à prévoir le cas.

Mais rien n'étonne Ribolard de la part d'un homme aussi riche, et il réplique :

Ces grands seigneurs se permettent bien des choses.

Assez embarrassé de son saladier, M. de Croustafior le passe à son neveu, en disant :

—Tenez, Bonifacio, désirez-vous un peu vous rafraîchir les yeux ?

—Les doigts, le nez, les yeux... Il paraît qu'ils se rafraîchissent tout... excepté la langue, se dit le vermicellier en avalant son cassis.

—Non, merci, ça commence à s'éclaircir, répond le gros blond.

Ribolard trouve que c'est le vrai joint pour chauffer la conversation, et il s'écrie gracieusement :

—Monsieur le comte de Aricoti possède une bien belle âme. L'état de ses yeux fait l'éloge de sa vive sensibilité. Pour qu'une scène de drame ait pu le faire pleurer à tel point, il faut qu'il soit bien impressionnable.

—Très-bien ! très-bien ! fait tout bas mademoiselle de Veausalé, mes compliments, monsieur Ribolard... on n'aurait pas mieux dit dans le grand monde.

Tout fier de l'éloge obtenu de la difficile Paméla, le mari pousse le coude de sa femme en lui murmurant :

—Dis donc aussi quelque chose, Cunégonde, ils vont croire que tu es en cire.

Le fait est que madame Ribolard est restée, bouche béante, en contemplation devant les deux étrangers.

—Que veux-tu que je leur dise ?

—Quelque chose d'aimable.

Cunégonde se recueille un instant, puis elle prend sa mine gracieuse pour demander :

—Viendrez-vous manger la soupe à la maison un de ces jours ?

Mademoiselle de Veausalé fait un bond énorme d'indignation sur la banquettes en entendant cette invitation trop cavalière, qui jure avec tous ses grands principes de savoir-vivre. Mais le duc de Croustafior s'incline gracieusement et répond :

—C'est un honneur que j'ambitionnais sans oser le solliciter.

—Eh bien, si vous voulez, mardi, je tâcherai d'avoir un joli poisson et ma fille vous fera un flan.

Ribolard est resté stupéfait du succès de sa femme en parlant aux grands de la terre.

Quant à Virginie, qui a assisté muette à cette scène, un petit pressentiment vient de l'avertir qu'un danger pourrait bientôt la menacer, et elle songe à son Paul.

A l'autre bout du café, Ernest et le charlatan, assis à leur table, ont deviné ce qui se passe.

—Sapristi ! grogne Borax, c'était bien la peine de dépenser dix sous de poivre pour empêcher ces deux cocos de s'entendre avec les Ribolard !

V

Le lendemain de cette soirée à l'Ambigu, la charmante Virginie, qui vient de se lever, est rêveuse dans sa chambre. Elle a enfin compris le motif de cette étrange agitation que, la veille, montraient ses parents. La brusque invitation à dîner et sa prompte acceptation lui annoncent la prochaine entrée de deux inconnus dans la maison paternelle qui, ordinairement, ne s'ouvre qu'à de vieux amis, tous anciens commerçants.

Au retour du théâtre, elle a surpris entre ses parents et Paméla quelques phrases à mots couverts qui l'ont éclairée sur la cause de l'invitation. Enfin, elle a deviné que son amour pour Paul va avoir à soutenir un assaut, et elle s'est préparée à le défendre.

Le commencement de l'attaque ne se fait pas longtemps attendre. Au premier bruit qu'elle a entendu dans la chambre de sa fille, madame Ribolard, que la joie a empêché de dormir, est entrée chez Virginie, dont elle guettait le réveil.

—Bonjour, ma bichette, t'es-tu bien amusé hier au théâtre ? demande la brave femme après avoir d'abord embrassé sa fille comme du bon pain.

—Oui, maman, beaucoup.

—La demoiselle de la pièce fait, à la fin, un joli mariage, n'est-ce pas ? Un colonel de cavalerie très-riche, très-riche ! Aimerais-tu à faire un pareil mariage ?

—A épouser un colonel de cavalerie ?

—Un colonel, ou un avoué, ou un grand seigneur, peu importe ! pourvu qu'il ait une immense fortune, ajoute la mère, qui veut arriver adroitement à son but.

—Oh ! maman, l'héroïne n'épouse pas le colonel à cause de sa fortune, mais parce qu'elle l'aime et qu'il l'a défendue contre le traître. Ah ! à propos du traître, dis donc, est-ce que tu ne trouves pas qu'il ressemble beaucoup à un des messieurs que tu as invités à dîner ?

—Auquel ?

—A celui qui avait des yeux rouges... tu sais ? le petit blond énorme.

—Où vois-tu donc qu'il soit énorme ? demande madame Ribolard, décontenancée par cette première appréciation donnée par sa fille sur le comte Bonifacio.

—Comment, tu ne le trouves pas gros ?

—Mais non, mais non, il possède tout au plus ce que dans le grand monde on appelle un dodu de bon goût.

—Oui, mais, dans le petit monde, on nomme cela un éléphant.

—Oh ! Virginie, tu es injuste.

—C'est vrai, car il serait vraiment impossible de prendre pour une trompe le nez de ce monsieur... Te souviens-tu, maman ? tu m'as dit toi-même qu'il ressemblait à une queue de lapin.

—Mais, bichette, une queue de lapin ne manque pas d'une certaine élégance.

—Là où elle est placée dans le lapin, c'est possible ; mais, au milieu de la figure d'un monsieur, je t'assure qu'elle perd beaucoup de son élégance.

Virginie n'est pas méchante ; mais, dans la persuasion que le comte Bonifacio est celui qu'on lui destine, elle est sans pitié pour le gras jeune homme que, de son côté, Borax compare à un saucisson à pattes. En voyant sa mère troublée, la jeune fille, pour lui porter le dernier coup, ajoute en riant :

— Ah ! voilà un mari dont je ne voudrais pas ! J'aurais trop l'air d'avoir épousé un rouleau à macadam.

La maman n'ose pas insister, et se dit :

— La première impression du comte sur Virginie laisse un peu à désirer, il faut que je remette le soin de la persuader à son père, qui est adroit comme un singe.

A ce moment même, Ribolard, l'adroit comme un singe, entre dans la chambre. Il a aussi cherché un ingénieux moyen de surprendre l'opinion de sa fille, et il arrive tout heureux de l'avoir trouvé.

— Ninie, devine un peu le beau rêve que j'ai fait cette nuit ?

— Tu as songé au drame de l'Ambigu.

— Pas du tout, j'ai rêvé que tu te promenais en mer, traînée par des phoques gracieux . . .

— Alors, je devais avoir bien peur ?

— Non, pour te rassurer, tu avais à tes côtés le noble comte de Bonifacio . . . Tu sais, ce jeune homme d'hier qui a l'âme si sensible, le cœur si tendre.

— Et le nez si court ! interrompt Virginie.

— Tu trouves qu'il a le nez un peu court . . . c'est drôle, je ne l'ai pas remarqué. . . ballutée le vermicellier, déconcerté par la réplique.

— Quand tu es entré, j'étais justement en train de parler de ce monsieur avec maman. N'est-ce pas, petit père, qu'il est affreux ?

— Euh ! euh ! fait le papa, qui n'ose plus insister.

Virginie se sait trop aimée de ses parents pour être jamais mariée contre son gré. Elle se contente donc, pour le moment, de n'en pas ajouter plus long sur le gros futur qu'ils ont en vue, et elle feint de ne pas remarquer leur embarras.

Les deux époux ont échangé un regard triste en reconnaissant que leur projet menace de ne pas se réaliser aussi facilement qu'ils l'espéraient. Néanmoins, le vermicellier retrouve bientôt une figure moins allongée, car il vient de se dire :

— Mademoiselle de Veausalé est fine comme l'ambre : elle saura prendre Virginie et l'éblouir par les splendeurs qui l'attendent à la cour de Monaco.

— D'un coup d'œil, le père fait signe à sa femme de le suivre. Ils vont rejoindre Paméla, qu'ils trouvent au salon occupée à essayer un paletot d'hiver à son chien Raoul car le froid est devenu très vif pendant la nuit, et le cher animal toussé un peu.

La fière demoiselle voit tout de suite que les Ribolard ont eu hâte d'interroger leur fille, et qu'ils ne s'applaudissent pas de cette tentative.

— Eh bien ? demande-t-elle.

— Virginie n'a pas été positivement séduite par le dodu de bon dit de votre protégé, qu'elle trouve un peu éléphant, annonce Cunégonde.

— Et puis encore ?

— Elle dit que son nez est insuffisant.

— Et après ?

— Enfin l'effet produit par M. de Aricoti sur l'esprit de notre enfant a été celui d'un rouleau à macadam.

Mademoiselle de Veausalé a écouté impassible ce rapport. Elle quitte un instant Raoul, qu'elle pose sur un fauteuil, et elle marche droit au vermicellier.

— Quelle impression une huître vous a-t-elle faite, la première fois que vous l'avez vue ? lui demande-t-elle.

Ribolard la regarde tout ahuri.

— Répondez-moi, quel effet vous a produit la première huître que vous avez vue !

— Dame ! elle ne m'a pas d'abord séduit.

— Et maintenant ?

— J'adore l'huître.

— C'est donc parce que l'huître a une saveur, une délicatesse que vous n'aviez pas primitivement appréciées. Eh bien, M. Bonifacio de Aricoti est une huître . . . une véritable huître.

— Ah ! vraiment ?

— Virginie a pu ressentir pour le comte cet éloignement que vous a inspiré la première huître ; mais, de même que vous adorez maintenant les huitres, elle raffolera du comte quand elle aura étudié toutes les brillantes qualités de cette nature d'élite.

— Vous en êtes certaine ? demanda Ribolard, auquel la comparaison du comte avec une huître a rendu l'espoir.

— Le neveu du duc de Croustallor a tout pour dompter l'imagination d'une jeune fille. Il danse avec une légèreté surprenante, sa conversation est brillante ; il découpe une volaille au bout de la fourchette ; il chante la romance à vous faire fondre en larmes, et il est poète jusqu'au bout des ongles. Que Virginie le regarde quand il improvise des vers, et l'aurole du poète fera disparaître son nez.

— Est-ce qu'il n'en aura plus du tout ? demande Cunégonde effrayée.

— Si, je veux dire que votre demoiselle, séduite par l'inspiration poétique qui embellira le visage du comte, ne s'apercevra plus qu'il a le nez un peu court. Donc, placez au plus vite mon protégé en face de votre fille. mettez-le à même de déployer ses moyens irrésistibles, et vous verrez Virginie se traîner à vos pieds pour vous supplier de lui donner un tel mari.

— Vous croyez, Paméla ? Alors l'enfant aura bien changé d'avis, car, ce matin, rien n'annonce en elle qu'elle adorera le comte, dit Ribolard avec un léger doute.

Rappelez-vous votre première huître, répète mademoiselle de Veausalé. Donc, il faut songer sérieusement à mettre les jeunes gens en présence.

— Notre dîner est pour après-demain ; j'ai pensé toute la nuit à ce que j'offrirais, dit Cunégonde.

— Oh ! le duc aime le sans-façon. Ainsi, pas de cérémonie . . . douze plats tout au plus. Ayez surtout une volaille, pour fournir au comte l'occasion de prouver son talent de découpeur . . . un canard, par exemple . . . c'est le plus difficile de l'art.

— Bon ! jusqu'à mardi, sans avoir l'air de rien, je jetterai dans la conversation que rien n'est plus extraordinaire à découper qu'un canard, cela préparera le triomphe du jeune homme, ajoute le vermicellier.

A la suite de cette conférence, la maison Ribolard est pendant deux jours, tout en l'air. On époussette les meubles et on cire les parquets, on accorde le piano et on nettoie l'argenterie ; enfin, on se prépare à recevoir dignement le duc de Croustallor et son neveu.

De son côté, Borax n'a pas perdu son temps. Pendant les quarante-huit heures qui le séparaient du grand dîner, il a su se mettre au mieux avec tous les domestiques du ménage Ribolard. A l'aide de sa poudre à chandeliers, il a gagné la protection de la cuisinière Madelon, dont il a décuré bien à fond toute la batterie.

Aussi s'est-il glissé dans la cuisine, et il a assisté à l'arrivée des victuailles et vit tous les apprêts culinaires.

Par la femme de chambre, il sait que, dans l'intérieur de l'appartement, on s'occupe des derniers préparatifs.

Comme il fait ce jour-là un froid excessif, madame n'a eu, depuis le matin, qu'une seule préoccupation, celle que l'appartement soit bien chaud pour l'heure où ces messieurs se présenteront.

Aussi les foyers de cheminée sont devenus de vrais brasiers et une douce chaleur règne dans le salon et la salle à manger.

Borax quitte la cuisine après avoir recueilli de la cuisinière ce dernier détail qu'on doit se mettre à table à six heures précises.

Il est tout pensif et murmure :

—Je ne veux pas encore leur fourrer du poivre devant leur place à table, et il faut pourtant que j'empêche ces gredins-là—car ce sont deux vrais gredins, maintenant que la mémoire m'est revenue, je les connais—que je les empêche, dis-je, de manger une seule bouchée de ce délicieux repas dont ils sont indignes.

Après avoir cherché un peu le moyen d'arriver à son but, Borax s'écrie tout à coup :

—J'ai mon affaire !

Il se dirige aussitôt vers la boutique voisine d'un marchand de faïences, où il fait choix d'une demi-douzaine de grands plats. Puis, muni de son achat, il regagne à la hâte la maison et grimpe à l'atelier du peintre.

Dans l'escalier, il rencontre le concierge Calurin, qui balaye les marches.

—Oh ! oh ! fait le portier, il paraît qu'il y a aussi grand dîner chez M. Ernest, car vous venez de faire vos provisions de vaisselle.

—Mais oui, monsieur Calurin, notre peintre a invité quelques amis. Ah ! à propos, il m'a chargé de vous demander un service.

—Trop heureux de lui être agréable.

—Voici la chose : Au moment de l'arrivée de ses convives, M. Ernest désire leur faire une surprise seulement elle ne peut être préparée qu'au dernier moment. De là-haut nous entendons bien le bruit de la porte cochère, fermée à la nuit tombante, qui nous annoncera l'arrivée des convives. . . .

—Et, alors, vous apprêterez votre surprise.

—Oui, mais nous avons une crainte.

—Laquelle ?

—Comme le propriétaire donne aussi à dîner, il se peut qu'en entendant la porte cochère se refermer, nous nous figurions que c'est notre monde qui arrive, quand au contraire, ce seraient les invités du propriétaire.

—Eh bien ?

—Là est le service que nous attendons de votre complaisance. Soit pour les Ribolard, soit pour nous, les arrivants devront s'adresser à la loge. Si donc les invités de M. Ribolard se présentent les premiers, lancez-nous un énorme coup de sifflet, cela voudra nous dire : "Vous avez entendu le bruit de la porte cochère, mais ce n'est pas votre monde, c'est celui du propriétaire ; ainsi, ne préparez pas votre surprise."

—Bon ! c'est convenu. Je siffle si les invités de M. Ribolard arrivent les premiers.

—Merci d'avance, monsieur Calurin.

Et Borax continue son ascension en se disant :

—De cette manière, je saurai au juste quand les bandits mettront le pied dans la maison.

Les deux amis s'étonnent de le voir apparaître avec sa vaisselle, mais le saltimbanque répond :

—Laissez-moi faire. Je m'occupe du mariage de Virginie.

Puis il a ouvert une fenêtre de l'atelier qui donne sur les toits de la maison et, tant qu'il fait jour, il examine les cheminées qui jettent dans l'air la fumée des énormes feux qu'on fait chez les Ribolard.

A six heures moins le quart, on entend le bruit sourd de la porte cochère qui se referme et, bientôt, retentit un vigoureux coup de sifflet lancé d'en bas par le concierge, qui tient parole.

—Bon ! se dit Borax, voici mes coquins qui arrivent le bec enfariné.

Il prend ses plats, enjambe la fenêtre et, se promenant sur les toits comme un vrai chat, il place une assiette bien à plat sur chaque mitre des cheminées de Ribolard de manière à intercepter le passage de la fumée.

A ce moment même, au premier étage, M. de Croustafleur et son neveu pénétraient dans le salon que Cunégonde avait tant pris soin de chauffer depuis le matin.

Mais à peine les premières salutations ont-elles été faites que la cheminée lance tout à coup d'énormes bouffées d'une fumée tellement épaisse qu'il est complètement impossible de se voir. Les deux étrangers restent immobiles, sans oser bouger, dans ce salon qu'ils ne connaissent pas, de peur de renverser les meubles. Ils toussent et pleurent sans pouvoir répondre à la voix désolée de Ribolard, qui leur crie, au milieu du nuage qui le rend invisible :

—Mille pardons, messeigneurs, le vent aura changé subitement. . . . Je n'y comprends rien. Jamais cette cheminée n'a fumé.

Le vermicellier finit par gagner une fenêtre, qu'il ouvre. La fumée se dissipe un peu, mais la douce chaleur qui régnait dans la pièce est aussitôt remplacée par un froid intense qui vient geler les deux invités sous leur habit de cérémonie.

Cunégonde perd la tête. Ribolard reste effaré devant la cheminée qui continue à lancer sa fumée, quand la fenêtre ouverte devait établir un courant d'air.

Seule, mademoiselle de Veausalé a gardé son sang-froid, et elle donne ce conseil aux époux contrits :

—Au lieu de laisser ces messieurs grelotter dans le salon, faites-les passer tout de suite dans la salle à manger, qui doit être bien chaude.

—Oui, oui, c'est une idée ! Par ici, messieurs, donnez-nous la main, laissez-vous guider.

Au milieu de l'épais nuage, on finit par arriver à la porte de la salle à manger, qui est ouverte par Ribolard.

Le malheureux vermicellier recule épouvanté car la salle à manger est si pleine de fumée qu'on peut à peine distinguer la lueur de la lampe.

A l'autre bout de la pièce, on entend la voix de Madelon qui, du seuil de sa cuisine, crie avec fureur :

—Ah ça ! monsieur, qu'est-ce qui prend à vos cheminées ? Il n'y a pas moyen de tenir dans la cuisine. . . . le feu de mon rôti me rend sa fumée. . . . je n'y vois plus clair à retrouver mes casseroles. Je crains fort d'avoir pris du cirage pour du beurre. . . . tout mon dîner est perdu ! . . . sentez-vous ?

Effectivement, à la fumée se joint une odeur de brûlé qui prouve que Madelon, ne pouvant plus surveiller ses fourneaux, les sauces et les mets vont de mal en pis.

—Je n'y comprends rien ! jamais les cheminées n'avaient fumé, répète Ribolard avec désespoir.

On ouvre portes et fenêtres. L'appartement, que Cunégonde avait voulu rendre si chaud, est devenu une vraie

glacière au milieu de laquelle le duc et le comte tremblent de froid.

— Ça va passer. Si, en attendant, ces messieurs voulaient accepter des ébredons pour se réchauffer ? dit madame Ribolard, qui pleure en voyant les deux invités souffler dans leurs doigts.

Mais M. de Croustallor se soucie peu de rester dans un appartement qui jouit de dix degrés de froid pour y manger un mauvais dîner brûlé. Aussi, comme il a hâte de s'esquiver, il prend sa voix la plus aimable :

— Mais ne vous désolerez donc pas, mes très excellents amis. C'est un bien petit malheur qui peut arriver à tout le monde. Ce qui est différé n'est pas perdu... la partie sera remise à demain. Mon neveu et moi nous allons dîner au plus proche restaurant et, dans la soirée, nous reviendrons vous demander une tasse de thé.

Tout en parlant le duc a poussé Bonifacio et ils partent avant que les Ribolard aient pu les retenir.

La désolation des époux est extrême !

Tout à coup, le vermicellier s'écrie :

— Tiens ! voilà qui est bien extraordinaire ! nos cheminées ne fument plus.

En effet, depuis que les deux étrangers sont sortis, les cheminées tirent d'une façon merveilleuse, sans rendre la plus petite fumée.

— Si l'on faisait courir après nos invités ? propose aussitôt Cunégonde.

— A quoi bon, puisque tout le dîner est brûlé ?

— Ces messieurs ont promis de revenir dans la soirée, vous les inviterez pour demain, conseille mademoiselle de Veusalé.

On referme les fenêtres et on ravive les feux. Puis après avoir mangé, du dîner, ce qui a pu échapper au désastre, on va s'installer au salon pour attendre le retour de MM. Croustallor et Bonifacio.

A sept heures, un coup de sonnette retentit.

— Ce sont eux ! s'écrie le ménage.

On s'élançe vers la porte qui vient de s'ouvrir, en même temps que la soubrette Clémence annonce :

— M. Nicolas Borax.

VI

La mine souriante et sans aucun embarras, le saltimbanque s'avance dans le salon des Ribolard.

— Tiens ! fait-il, Hippolyte n'est donc pas là ?

— Qui appelez-vous Hippolyte ? demande le vermicellier, revenu de la surprise que lui a causée l'entrée de ce personnage inconnu.

— Oui, Hippolyte, un ancien camarade à moi. C'est comme Auguste, l'autre, le petit saucisson à pattes avec un nez retroussé... c'est pour ainsi dire mon élève. Dans le temps on ne voyait que nous dans les cours...

— Dans les cours ? s'écrie Cunégonde.

Mais son époux l'interrompt en lui murmurant vite :

— Chut ! tais-toi. Oui, dans les cours. Ce monsieur est probablement un diplomate, grand ami de nos illustres invités... Il veut parler des cours étrangers... C'est à coup sûr un ancien ambassadeur.

Pendant que Ribolard donne cette explication à sa femme, le charlatan a promené ses regards dans le salon et vient d'apercevoir enfin mademoiselle de Veusalé qui, depuis l'entrée du bateleur, se tient droite et immobile dans le coin le plus obscur. Aussitôt la figure de Borax devient joyeuse. Il court brusquement à elle, lui saisit la tête et lui applique un baiser retentissant sur la joue en s'écriant :

— Comment ! c'est toi, Paméla ? Te voilà donc ici ? Est-ce que tu as renoncé à avaler des sabres ? Comment va ton fils, ma bonne vieille ?

Puis il revient aux époux en disant :

— Je savais bien que ce farceur d'Hippolyte devait être ici... puisque voilà sa femme.

Les yeux écarquillés par la surprise les Ribolard ont assisté à cette singulière scène qui leur semble un peu trop compromettre la dignité de la pimbèche dembiselles de Veusalé.

Mais celle-ci se redresse, noblement courroucée, en s'écriant :

— Je ne connais pas cet homme !

— Comment ! tu ne me connais pas, Paméla ? Tu ne remets pas ton vieux Borax, l'ami de ton Hippolyte chéri ! Moi qui faisais le boniment au public devant notre baraque quand tu avalais des sabres dans les fêtes de banlieue. Tu ne me reconnais pas ! moi qui ai, pour ainsi dire, créé une position à ton fils en lui retroussant le nez ! ce qui lui a donné une physionomie de Joerisse qui vaut de l'or pour faire la parade ! Tu ne me reconnais pas ! Ah ! ma vieille Paméla, tu es bien ingrate !

Furibonde et rouge d'indignation, mademoiselle de Veusalé répète encore :

— Je ne connais pas cet homme !

Mais les éclats de sa voix furieuse ont réveillé son roquet Raoul qui dormait sur un coussin du canapé. L'animal a commencé un grognement de colère qui se change tout à coup en un jappement joyeux quand il a senti le saltimbanque. Il s'élançe vers lui, et se livre à des bonds aimables et à des caresses.

Borax le montre à mademoiselle de Veusalé, en lui disant d'une voix mélancolique :

— Tu le vois, Paméla... Ton chien n'est pas comme toi, il a la mémoire du cœur, lui ! Il reconnaît son vieil ami... son ancien professeur, car, s'il possède quelques talents de société, c'est à moi qu'il en est redevable... Je suis certain qu'il n'a pas dû oublier mes leçons... Venez ici, Raoul, faites le mort, mon garçon.

Au commandement du bonhomme, le chien se couche aussitôt au milieu du salon et reste immobile.

— Très bien, Raoul. Voyons maintenant si vous vous souvenez du reste... Attention !

Et Borax continue, en s'adressant à l'animal étendu :

— Raoul, il faudrait vous lever pour venir travailler.

Le chien ne fait aucun mouvement.

— Vous ne voulez donc pas vous réveiller pour prendre votre leçon d'anglais.

La bête ne remue pas davantage.

— Raoul, j'aperçois le commissaire.

A ces mots, le roquet se lève d'un bond et se met à aboyer en furieux.

— Bien ! très bien ! Raoul. Je suis content de toi. Je constate que tu n'as pas oublié ton éducation première. Je vois avec plaisir que tu n'es pas comme ta maîtresse, qui renie sa noble profession de saltimbanque.

On comprend facilement avec quelle stupéfaction profonde les époux Ribolard ont assisté aux évocations du chien leur révélant ainsi ses talents de société.

— Il y a erreur, bien sûr, il y a erreur, balbutie enfin Cunégonde. Il n'est pas possible qu'une femme qui a fréquenté les cours ait pu avaler des sabres. Car vous ne pouvez nier, monsieur, que mademoiselle de Veusalé ait fréquenté les cours ?

— Mais, je ne le nie pas, ma brave dame, nous avons

fréquenter toutes les cours où le concierge voulait bien nous permettre d'entrer pour faire nos exercices.

—Ah çà ! vous nous parlez donc des cours des maisons ? demande le vermicellier qui a retrouvé la parole, que la surprise lui avait coupée.

—Naturellement. Nous avions réuni nos talents à cinq : Pamela, son homme, son fils, moi et le chien. Ces messieurs chantaient : je les accompagnais sur le cornet à piston. Le concert était coupé par un intermède comique du chien, et la représentation se terminait par le grand tour du sabre avalé par la beauté ici présente.

Depuis que mademoiselle de Veusalé a été trahie par son chien, elle a beaucoup perdu de son assurance et de sa morgue aristocratique. Néanmoins, elle croit devoir protester contre les assertions de Borax. Elle se redresse donc avec une majestueuse arrogance en disant :

—Je ne crois pas de ma dignité de relever les contes inventés par cet homme ivre, et je me plais à penser que vous voudrez bien m'accorder la satisfaction de le faire chasser. Je ne rentrerai dans ce salon qu'après l'expulsion de ce personnage effronté. C'est une mesure que je réclame, non pas pour moi, qui suis au-dessus de pareils attaques, mais dans votre propre intérêt, car je ne saurais vous dissimuler la pénible impression que produira sur le noble duc de Croustallor, qui va venir, la vue d'un ivrogne s'ébaudissant en plein salon.

Et mademoiselle de Veusalé, après cette allocution hautaine, se retire dans la salle à manger, pour y attendre que les Ribolard aient fait jeter dehors le mauvais drôle qui a osé ternir sa réputation.

Les époux sont restés muets et interdits. Ils ne peuvent se décider à croire que celle qu'ils ont prise pour la fine fleur de la cour de Monaco n'ait été qu'une vulgaire avaleuse de sabres.

—Voyons, cher monsieur, demande le vermicellier, êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper ? Il est arrivé très-souvent qu'on ait pris une personne pour une autre. Je vous citerai l'exemple de Lesurques.

—C'est possible, dit le bateleur, mais vous avez vu le chien travailler.

—Le fait est que le chien nous a montré des talents que nous ignorions complètement.

Borax est devenu sérieux. Il prend sa voix la plus grave :

—Mes chers amis, je vois en vous de braves et honnêtes gens, mais un peu trop crédules. Vous êtes en ce moment bernés par une intrigante qui s'entend avec son mari pour marier leur fils à votre Virginie.

—Quoi ! le noble duc de Croustallor ne serait qu'un escroquette... ce n'est pas possible ! s'écrie Ribolard qui résiste.

—Non, ce n'est pas possible ! il a des manières trop distinguées, ajoute Cunégonde.

En reconnaissant qu'il ne peut vaincre la confiance stupide des époux, le bonhomme se dit qu'il vaut mieux en tirer parti dans leur propre intérêt, et, aussitôt, il oint d'être indécis.

—Au fait, dit-il, quand je pense à Lesurques, j'ai peur que m'être laissé égarer par une ressemblance... il se peut que je me trompe.

—Oui, oui, vous devez vous tromper... Nous ne pouvons pas admettre que M. de Croustallor et mademoiselle de Veusalé soient deux saltimbanques mariés.

—Il y aurait pourtant un vrai moyen de s'assurer si votre prétendu duc est Hippolyte, le mari de Pamela.

—Dites-le ! s'écrient les Ribolard avec empressement.

—Hippolyte avait, dans le temps, une incommodité singulière, pour laquelle il avait consulté les plus grands médecins.

—Laquelle ?

—Dès qu'il entra dans une maison, les cheminées se mettaient à fumer, répond Borax avec aplomb.

Le ménage pousse un cri en se rappelant l'événement qui a fait manquer le dîner.

—Cela nous est déjà arrivé, avoue Ribolard.

—Ah ! vraiment ! fait Borax, mais il ne faut pas juger à la légère... Quelquefois un hasard, un accident une saute de vent peut occasionner un dérangement dans les cheminées. Vous devez donc être mieux convaincus pour juger plus sainement. Deux épreuves valent mieux qu'une. Pamela vient de dire que le Croustallor doit arriver tout à l'heure. Si le prétendu duc n'est réellement que mon ami Hippolyte, vos cheminées vous le diront.

Et il s'éloigne en ajoutant :

—Je pars pour laisser l'entrée libre au Croustallor. Pas un mot de ce secret à Pamela. Je reviendrai plus tard savoir ce que la cheminée vous aura répondu.

Arrivé sur le carré, Borax part d'un éclat de rire en se disant :

—Leur bêtise est trop profonde. Autant que j'en profite pour le bien de Paul et de Virginie... Je vais regrimper sur les toits et jouer des assiettes aussitôt que le Croustallor reparaitra.

Après sa sortie, les deux époux sont restés tout émus des révélations qu'il leur a faites. Ils hésitent encore à croire, mais leur confiance en mademoiselle de Veusalé est fortement ébranlée. Aussi, quand Pamela, qui a entendu partir Borax, rentre dans le salon avec ses grands airs de la cour de Monaco, les Ribolard examinent anxieusement celle qu'ils prenaient pour un dessus de panier d'aristocratie et qui, peut-être, n'est qu'une avaleuse de sabres.

—C'est drôle, se dit Ribolard, je n'avais pas encore remarqué comme elle a une bouche fendue. Elle se la sera coupée sans doute en avalant une lame de travers.

Néanmoins, les époux dissimulent avec l'institutrice. Ils attendent pour se convaincre, l'arrivée des hauts visiteurs sur lesquels la cheminée leur apprendra la vérité. Si l'illustre Croustallor est un vrai duc, la cheminée doit tirer comme d'habitude. Si le faux seigneur n'est que le saltimbanque Hippolyte, il sera trahi par sa singulière maladie de faire fumer la cheminée partout où il entre.

—Quelle étonnante infirmité ! pense Cunégonde. Et dire qu'il n'y a pas de médecins pour vous guérir.

De son côté, Pamela est mal à l'aise. Elle voit que les époux sont pensifs, et elle se demande ce que Borax a pu leur dire pendant sa courte absence. Tout en réfléchissant, elle dispose le thé sur un guéridon, devant la cheminée.

Enfin, la sonnette de l'antichambre annonce le retour du duc et de son neveu.

M. de Croustallor entre d'un air aimable en demandant :

—Eh bien ! très chers amis, êtes-vous enfin délivrés de cette fumée qui nous avait privés de dîner ?

Mais au lieu de faire les empressés et de répondre, les époux restent immobiles comme des chiens de faïence à épier la cheminée qui flambe toujours.

—Oui, c'est bien un duc. Elle ne fume pas ! se dit le vermicellier.

—Elle tire ! donc ce n'est pas Hippolyte, pense de son côté Cunégonde.

Et, rassurés maintenant, les époux présentent un visage souriant au duc de Croustaflor. Mais celui-ci regardait aussi la cheminée pour y découvrir ce que les Ribolard y examinaient si attentivement et, au moment où ceux-ci tournent la tête de son côté, il s'écrie tout à coup :

—Allons, bon ! voici la cheminée qui recommence ses plaisanteries.

Effectivement le foyer, naguère si calme, lance d'énormes bouffées d'une fumée épaisse qui envahit le salon. Comme avant le dîner, la pièce se remplit d'un nuage qui ne permet plus de se voir.

—La cheminée a parlé, le Croustaflor n'est qu'un saltimbanque ! se dit Ribolard convaincu.

Tout bête qu'il est le vermicellier trouve pourtant un moyen de mieux s'assurer du fait. Au milieu de la fumée qui le rend invisible, il se dirige vers le duc, qu'il entend tousser et lui souffle tout bas :

—Dis donc, Hippolyte ? . . .

—Quoi ? répond imprudemment le duc, en croyant que c'est le comte de Bonifacio qui lui parle.

Satisfait de son épreuve, Ribolard va s'éloigner, quand une main lui saisit le bras et une voix murmure vivement à son oreille :

—Jouons des guiboles, mon homme. On nous a devinés. Cet infect crétin de Ribolard sait tout ; il n'y a plus moyen de lui chiper son sac.

Le père de Virginie reconnaît aussitôt l'organe de mademoiselle de Veusalé qui, dans ce langage rappelant peu la cour de Monaco, croit s'adresser à son époux Hippolyte, que la fumée lui cache.

—Ah ! quelle jolie chandelle je dois à ce bon M. Borax ! se dit le vermicellier, enfin persuadé et tout tremblant du danger que sa fille et sa fortune ont couru.

Depuis que la cheminée a lancé son premier flocon de fumée, Cunégonde est restée clouée par l'émotion dans son coin.

Et quelques minutes se passent avant que les époux pensent à ouvrir les fenêtres.

Après avoir retiré ses assiettes des cheminées, le charlatan et son protégé se sont fait introduire sans bruit chez les Ribolard par leur amie Madelon la cuisinière. Au milieu de la fumée, Borax a soufflé à l'oreille de Pénéla un mot qui l'a fait fuir avec ses deux complices.

A la vue de Borax, le vermicellier, plein de reconnaissance, éclate de joie en s'écriant :

—Ah ! vous avez sauvé notre fille et notre fortune des mains de ces sacrépants. . . Parlez. . . Comment pouvons-nous vous remercier ?

Borax se redresse majestueux et répond :

—Jadis, j'ai vu se rouler à mes pieds le roi de l'Inde, qui voulait me faire accepter un cadeau parce que j'avais sauvé sa fille qui se noyait dans le Gange. Eh bien, cher monsieur, savez-vous ce que j'ai réclamé pour ma récompense ?

—Non, fait le papa, plein de respect pour cet homme qui a sauvé la fille du roi de l'Inde.

—Est-ce qu'il va aussi demander à M. Ribolard de lui céder sa recette de poudre à chandeliers ? se dit l'amoureux Paul inquiet.

Mais le bateleur introduit une variante dans son récit, et il ajoute :

—Oui, pour ce service, j'ai imposé au roi d'unir deux jeunes gens qui s'aimaient, et d'accorder trois mois de gratification à tous ses domestiques. Et il y consentit.

—Quoi ! si peu ! s'écrie le reconnaissant Ribolard : mais moi, sans être monarque, j'en ferais autant.

—Eh bien, monsieur Ribolard, je vous prends au mot, ajoute Borax en lui présentant Paul ; unissez ce jeune garçon à celle qu'il aime et dont il est aimé.

—Mais à qui voulez-vous que je l'unisse ?

—A votre Virginie.

Les deux époux, surpris, regardent leur fille, qui devient rouge comme une pivoine et qui fait savoir, par un joli petit signe de tête, qu'elle consent à ce qu'on demande.

Sans donner aux parents le temps de se reconnaître, l'ami du roi de l'Inde continue :

—Je vous le répète, mes amis, vous êtes de simples et de braves gens, dont les goûts modestes n'ont même pas besoin de la grande fortune que vous possédez. Employez-la donc à faire votre fille heureuse, car le bonheur vaut mieux que les millions. A vouloir chercher au-dessus de votre condition, ou bien vous trouverez des gens qui prendront vos écus pour vous mépriser ensuite, ou bien vous risquerez de tomber entre les mains de drôles adroits, comme l'étaient ceux qui furent mes camarades de misère jusqu'au jour où j'appris que je m'étais mêlé à des voleurs.

—Mais comment donc les avez-vous fait partir ? demanda Cunégonde.

—En leur rappelant que la police pourrait bien venir les chercher ici pour certain vol qu'ils se sont permis jadis, en s'introduisant par les fenêtres ouvertes dans le rez-de-chaussée d'une cour où le portier les avait laissés entrer pour chanter.

Les Ribolard adorent leur fille, et le danger qu'ils ont couru les a guéris de chercher un gendre au-dessus d'eux. Ils consentent donc à unir Virginie à celui qu'elle aime.

Aussitôt qu'il a donné son consentement le vermicellier attire son sauveur dans un coin et lui souffle :

—Si vous revoyez jamais le roi de l'Inde, dites-lui bien que j'ai imité son exemple en tout.

—Je m'empresserai de lui écrire aussitôt que, comme lui, vous aurez aussi donné les trois mois de gratification aux domestiques.

—Dès ce soir ce sera fait.

Un mois après, Paul épousait Virginie.

Reconnaissants envers celui qui les avait mariés, les jeunes gens avaient offert à Borax un habit neuf, dans la poche duquel il trouva un contrat de douze cent francs de rente.

Un matin, les nouveaux mariés, de leur appartement situé sur la place de l'Odéon, entendirent une voix qui disait sous les fenêtres :

—*J'ai beaucoup voyagé. Un jour que je me promène " mais sur les bords du Gange, j'ai vu venir à moi, sans " autre vêtement qu'un tambourin, à cause de la chaleur " leur torride, une belle jeune fille qui essayait un pas " de valse. . . Soudain le pied lui glisse et elle disparaît " dans l'humide empire. . . etc."*

Les jeunes époux coururent à la fenêtre et virent Borax qui, debout devant son chapeau posé à terre, récitait son boniment au milieu d'un groupe.

Il n'avait pu renoncer totalement à sa vie de saltimbanque, et, après avoir voulu longtemps résister, il avait repris son vieil habit et sa poudre à chandeliers.

LE MALHEUR DE TANTE URSULE

PAR GEORGES OHNET

I

Dans le riant jardin de la villa de sa tante, à Saint-Mandé, un petit panier au bras, Mlle Aline Bernard, la tête abritée sous un vaste chapeau de paille brune, faisait, à l'aide d'un sécateur, une moisson de roses. Elle fourrageait dans les corbeilles, d'une main fébrile, l'oreille tendue du côté de la maison, et coupait autant de boutons naissants que de fleurs épanouies.

Un ardent soleil d'été concentrait ses rayons entre les murs du jardin, mûrissant les grappes de raisins toutes jaunes de souffre, et faisant éclater la peau violacée des brugnons. L'air vibrait embrusé, dans le ciel les hirondelles volaient haut, en se poursuivant avec des cris nigus, et la jeune fille, pénétrée par la chaleur alanguissante, les joues moites, le regard lassé par l'éclat du jour, restait immobile, mordillant, du bout de ses dents blanches, la corolle d'une "général Jacqueminot."

Le cœur troublé, l'esprit flottant, elle écoutait, dans le silence vivant du jardin. Mais, voilée de ses stores de coutil, la maison demeurait calme, comme endormie, et rien de ce que ses hôtes pouvaient faire, pendant ce bel après-midi, n'était trahi par le plus vague murmure ou le plus léger mouvement.

— Comme c'est long ! murmura la jeune fille. Est-il donc besoin de tant de paroles ? Papa aura voulu faire un discours. J'aurais dû parler à ma tante, moi-même.

Elle poussa un soupir qui ne soulagea pas son cœur oppressé. Et, subitement évoqué, devant ses yeux apparut le petit salon, dans lequel, à l'heure présente, M. Bernard, avec une gravité émue, pendant que sa femme baissait le nez sur son carré de tapisserie, faisait respectueusement connaître à tante Ursule les projets d'avenir qu'il avait formés pour sa fille. Elle entendait la voix solennelle de son père formulant cette déclaration, qui lui était familière :

— "Le mariage est une redoutable loterie. Pour un bon numéro, il y en a cent mauvais. . . ."

Tante Ursule acquiesçait, d'un air farouche, et Mme Bernard adressait au ciel toute sa reconnaissance pour l'admirable bonheur conjugal dont il l'avait favorisée.

Enfin, le père d'Aline, après des précautions oratoires infinies, en arrivait à faire connaître la nécessité de ce conseil de famille : à savoir qu'on venait de lui demander la main de sa fille. C'était là le point délicat, brûlant, sur lequel se concentrait toute l'attention de la gentille enfant. Mon Dieu ! Qu'allait-il se passer ? Que dirait tante Ursule ?

Son petit cœur battait à coups redoublés, et le tableau du salon plein d'ombre fraîche, dans lequel s'agitait le sort de sa vie, était soudain remplacé par une autre apparition : celle d'un grand jeune homme, aux yeux bleus et à la moustache blonde, portant élégamment la sévère pelisse noire de l'artillerie, avec le ruban rouge, attachant la croix, sur la poitrine, et les trois torsades d'or de capitaine sur la manche.

Un nom, à peine prononcé, "Roger," glissa sur ses lèvres. Puis elle revit cette route du polygone de Vincennes, au bord de laquelle le passage des soldats l'avait curieusement arrêtée, un matin qu'elle était sortie avec

la femme de chambre, afin d'acheter des fleurs pour la fête de sa mère. Là, pendant qu'elle restait, étourdie par le bruit des canons défilant au grand trot, sous le soleil, dans l'éclair des sabres luisants, un capitaine, montant un cheval alezan, passait, fier et martial. Elle l'avait reconnu pour avoir dansé plusieurs fois, la veille, avec lui au bal de l'Orphelinat, et, changée en statue, elle n'avait même pas su répondre, par un signe de tête, au gracieux salut qui l'avait courbé, souriant, sur la crinière fauve de sa monture.

La batterie s'était éloignée, à grand bruit, entraînant ses lourds canons noirs et ses prolonges, sur lesquels les servants tressautaient, violemment secoués, et, dans un nuage de poussière, le bel officier avait disparu, emportant avec lui le cœur de la jeune fille.

Il y avait bientôt six mois de cela, et ils s'étaient revus souvent, mais de loin, ne se parlant jamais, et pourtant, avec les yeux, se disant mille choses. Jusqu'à ce que le capitaine Roger, passant à cheval, par la petite ruelle, qui longeait le mur du jardin, se fût hasardé, en se haussant sur ses étriers, à jeter un coup d'œil dans le kiosque chinois où M. Bernard, par les lourdes journées d'été, aimait à faire la sieste.

Ce jour-là, M. Bernard ne dormait pas, mais une jeune fille, vêtue de batiste rose, y faisait de la tapisserie, en compagnie du carlin de tante Ursule. Le carlin avait jappé furieusement, la jeune fille avait regardé, et était devenue soudain plus rose que sa robe.

Depuis, elle était revenue bien souvent dans le kiosque chinois, ayant prouvé à M. Bernard que le bruit de la rue devait troubler son sommeil. Et le carlin fidèle, dont tante Ursule disait avec orgueil : " Il n'a pas son pareil pour la garde ! " quand il entendait sur le pavé sonner les fers d'un bel alezan, agitait doucement sa queue et regardait Aline avec des yeux brillants, comme pour lui dire : " Réjouissons-nous ! Voici notre ami qui arrive, avec du sucre pour moi dans la main, et de tendres paroles pour toi sur les lèvres. "

Et, durant quelques minutes, par la fenêtre aux petits vitraux de couleur, la jeune fille écoutait le capitaine, pendant que le joli cheval aux crins dorés, faisant tinter son mors, broutait voluptueusement les grappes parfumées d'une glycine.

Mais, si naturellement experte que soit une jeune fille en l'art de cacher sa pensée, l'amour qui la possédait troublait profondément Aline. Et son père n'avait pas été sans remarquer les changements qui s'étaient faits dans son allure. La voyant agitée, fiévreuse, écoutant le silence et ne répondant pas quand on lui parlait, se mettant à danser toute seule, au milieu du salon, et fondant en larmes, tout d'un coup, en chantant une cavatine de *Faust*, il avait pris le parti de l'interroger.

Elle avait tout dit, d'un seul élan, à ce bon père qui l'idolâtrait, et l'histoire de la rencontre au bal, et le défilé, et les entrevues par la fenêtre du kiosque chinois, entremêlant son récit d'exclamations amoureuses et de supplications caressantes.

— Il était si respectueux, si tendre et si distingué ! Il fallait que son cher père, son adoré petit père, fit son bonheur, et la donnât à celui qu'elle aimait.

Elle avait pris M. Bernard par la tête, l'enlaçant de ses bras, le pressant de ses prières, et versant, dans cet instant de sincère confiance, tout le trop-plein de son cœur. Mais le père était resté sérieux, et, après un assez long silence, il avait laissé tomber ses paroles :

—As-tu bien pensé à ce que tu faisais, imprudente enfant, en choisissant un militaire ?

—Ah ! papa, est-ce que j'ai choisi ? D'abord, le soir du bal, il n'était pas en uniforme !... Et puis, vois-tu, il s'est emparé de moi, en une seconde !... Si tu savais ?... C'a été le coup de foudre !

Mais M. Bernard ne savait pas. Il avait aimé tranquillement sa femme, après le mariage, beaucoup plus qu'avant, et le coup de foudre lui était totalement inconnu. Il regarda, avec stupeur, cette enfant de dix-huit ans, qui avait grandi dans le milieu le plus prude et le plus bourgeois, sans qu'on la menât au théâtre, sans qu'on lui laissât lire de romans, et qui, subitement, dévoilait un cœur passionné et une imagination ardente. Où avait-elle bien pu les prendre ? Est-ce donc Mme Bernard qui, dans les mystérieuses profondeurs de sa nature féminine, recélait ces ferments, et les avait transmis à son héritière ? Car pour lui... .

En père prudent, il jeta l'eau glacée des raisonnements sur l'incendie d'Aline.

—Tu es une bonne petite fille de ne m'avoir rien caché, mais tu es une grande folle de t'être laissée aller à commettre tant d'inconséquences... Comment ! Ce garçon, que tu ne connais ni d'Eve ni d'Adam, tu causes avec lui, par-dessus le mur ?... Et quand on pense que je n'ai pas voulu te mettre en pension, que je t'ai gardée à la maison, pour que tu sois bien élevée ! Joli résultat !

—Oh ! papa ! j'ai eu tort, je le sais, mais c'était plus fort que moi !

Elle avait les larmes aux yeux ; ses mains se joignaient, suppliantes. Pourtant, dans un tout petit coin de ses lèvres, l'espérance souriait déjà.

M. Bernard n'était pas habitué à faire pleurer sa fille. Il la prit dans ses bras, la consola, lui fit presque des excuses, mais demeura ferme dans sa raison paternelle :

—Plus d'entrevue, pas de signaux ; une réserve absolue, jusqu'à plus ample informé. Tu me le jures ?

—Oh ! oui, papa !

Dès le lendemain, M. Bernard se mit en campagne, à la sourdine, pour recueillir des renseignements sur la famille, la fortune, la moralité et l'avenir du capitaine, puisque capitaine il y avait.

Au bout de huit jours, il prit un matin sa fille à part, et, l'air très soucieux :

—Je sais ce que je voulais apprendre. Le capitaine Roger a encore sa mère. Mme Dartenay, très bonne bourgeoisie, le père a été magistrat ; trente mille francs de rentes, appartement boulevard Bonne-Nouvelle ; superbe avenir militaire. Le phénix des gendres, s'il n'était pas soldat. Impossible de l'évincer ! Mon Dieu ! que dira tante Ursule ?

Aline n'entra pas dans la discussion : elle sauta au cou de son père, l'embrassa, comme jamais le brave homme n'avait été embrassé de sa vie, et le jeta dans un océan de réflexions tremblantes sur les dévorants effets que l'amour peut produire dans le cœur d'une jeune fille.

La semaine suivante, le capitaine Roger trouva l'occasion de se faire présenter à M. Bernard. Il se montra doux, simple et modeste, plut énormément au père d'Aline, qui, après avoir hésité beaucoup, lui demanda

brusquement si, par hasard, il ne se sentirait pas enclin à donner sa démission.

Le capitaine se récria : il adorait sa profession ; il n'en concevait pas de plus belle. A vingt-huit ans, se résignerait-il à l'oisiveté ? M. Bernard n'osa pas le lui conseiller. Il fut décidé que, tout paraissant à souhait pour le bonheur des jeunes gens, communication de leurs sentiments serait faite à tante Ursule.

II

Et, par ce jour, tandis que la grave conférence avait lieu. Aline continuait à couper des fleurs, en caressant, au fond de sa pensée, un rêve heureux, dans lequel, souriant, figurait un capitaine.

Comme si celui auquel la jeune fille pensait eût été invinciblement évoqué par elle, un képi galonné apparut par-dessus le mur du jardin, le pas d'un cheval résonna dans la ruelle, un clair hennissement de bienvenue se fit entendre. Résistant au désir de s'élançer, de courir, pour arriver plus vite auprès de celui qu'elle aimait, avec l'allure posée d'une promenade indifférente, Aline se dirigea vers le kiosque, gravit les six marches et, sous l'œil complaisant des Chinois peints sur la muraille, elle ouvrit la fenêtre. Au bas, le capitaine Roger, tête nue, attendait.

Aline regarda un instant la belle figure bronzée du jeune homme, ses yeux bleus et ses moustaches blondes ; puis poussant un cri d'effroi :

—Remettez vite votre képi... Mon Dieu ! à quoi pensais-je ? Il n'y a pas apparence d'ombre dans cet impasse. Vous allez attraper un coup de soleil...

Mais le capitaine avait attrapé bien mieux : c'était la blanche main de la jeune fille, et il la baisait, doucement, avec une respectueuse tendresse.

—Vous ne resterez qu'une toute petite minute, dit Aline... Mais je suis contente de vous voir. Vous ne pouvez vous figurer mon agitation. Depuis le déjeuner, je ne tiens plus en place... Papa doit parler en ce moment à tante Ursule... Ils sont enfermés avec maman, là, au rez-de-chaussée... Mon Dieu ! que peuvent-ils se dire ? Leur conversation n'en finit pas. Pourvu que tante ne fasse trop de sérieuses difficultés !...

—Quelles qu'elles soient, nous les vaincrons !...

—Vous parlez comme un soldat.

—Je parle comme un amoureux.

—S'il fallait attendre pour obtenir ma main ?

—J'attendrais.

—Longtemps ?

—Toujours !

Aline agita la tête et, avec une malicieuse gaieté :

—Alors, quand nous nous marierons, peut-être serez-vous général ?

—M'en aimerez-vous moins ?

—Non ! mais je préférerais vous épouser capitaine !

Ils se sourirent, oubliés déjà des soucis de l'heure présente, sûrs de leur mutuelle affection, et forts de leur jeunesse épanouie.

Aline avait retiré sa main. Penchée sur le rebord de l'étroite fenêtre, elle restait silencieuse, un peu étourdie par le parfum des fleurs, et éprouvant une lassitude exquise de tout son être. Au fond de cette ruelle détournée et silencieuse, faite de hauts murs entourant des potagers, ils étaient comme dans un désert, et pouvaient se croire seuls au monde. Et, sans paroles, les yeux dans les yeux, l'un près de l'autre, ils étaient heureux.

—Je suis allé à Paris, ce matin, voir ma mère, chère Aline, reprit le capitaine, et m'entendre avec elle. . . . Aussitôt que le terrain sera bien préparé ici, elle viendra vous demander, pour moi, à votre père. . . .

—Oh ! mon Dieu, s'écria Aline, rendue subitement à sa préoccupation, et regardant avec inquiétude, par la porte du kiosque, la maison qui demeurerait close et muette. Le conciliabule dure depuis plus d'une demi-heure. Que se passe-t-il ? Voilà huit jours que papa doit aborder la question, et qu'il ne peut prendre sur lui de le faire. . . .

—Elle est donc bien terrible, décidément, tante Ursule ? demanda Roger en souriant.

—Terrible ? non ! Elle nous aime profondément. Mais vous ne pouvez pas vous rendre un compte exact de la situation. . . .

La jeune fille devint très grave, et, les yeux au ciel, les mains jointes, avec un pieux respect, comme si elle parlait d'une martyre béatifiée :

—Elle a tant souffert !

—Mais nous aussi, nous souffrons ! s'écria le capitaine. Du moins, moi, je souffre ! Car vous, mademoiselle. . . . vous supportez l'attente, avec une tranquillité qui me désespère !

Une persienne, en claquant, arrêta la réplique de la jeune fille. La porte-fenêtre du salon s'ouvrit, et un petit gros homme de cinquante ans, très chauve, à favoris grisonnants, parut sur le perron.

—Voici papa ! s'écria Aline. C'est fini ! Partez ! je vous ferai savoir le résultat, le plus tôt possible. . . .

Elle approcha ses doigts de sa bouche, et les éloigna avec un bruit léger qui ressemblait singulièrement à un baiser, et, jetant, en guise d'adieu, une rose que Roger attrapa au vol, elle se sauva à travers les allées, effleurant sur son passage les abeilles et les papillons.

—Eh bien ? interrogea-t-elle, tout essoufflée, en voyant son père rester immobile, appuyé à la rampe de fer fleurie de volubilis. Est-ce que tu as dit ? . . .

—Oui, répondit avec embarras M. Bernard. J'ai appris à tante tous nos projets. Elle désire te parler. . . .

Aline jeta un regard soupçonneux à son père. Mais son amour la poussa en avant, et, sans en demander davantage, bravement, comme à l'assaut, elle s'élança dans le salon.

Tante Ursule, son carlin couché à ses pieds, était assise au coin de la cheminée. C'était une vieille fille vêtue d'une robe de veuve, ayant une tête chevaline, une taille plate, ossifiée par le célibat, et de longs bras, au bout desquels s'agitaient, sans trêve, des mains adroites à tous les ouvrages de femme.

Pour le moment, elle tricotait des canisoles de laine grise, destinées aux petits pauvres. Elle releva la tête en entendant venir sa nièce, et son visage fut éclairé par deux grands yeux dont le regard lumineux corrigeait la dureté de sourcils noirs et épais. Mme Bernard, petite femme potelée et fraîche, enfoncée dans un fauteuil, en face de sa sœur, semblait en proie à un abattement profond. Elle fit un geste suppliant, comme pour arrêter Aline, mais la voyant résolue et impatiente, elle hocha la tête, soupira et garda le silence. Derrière sa fille, M. Bernard était rentré et se tenait debout, l'air penaud.

D'un coup d'œil Aline embrassa ce tableau. Elle pressentit que, loin d'arriver pour apprendre la victoire ou la défaite, elle allait avoir à livrer, elle-même, la bataille. Le sang lui monta aux joues, et, d'un pas ferme, elle vint s'asseoir sur un petit pouf, à deux pas de tante Ursule.

—Eh bien ! ma mignonne, dit d'une voix coupante la vieille fille, il paraît que tu t'ennuies avec nous, et que tu veux nous quitter ? Je me demande ce qui peut bien te manquer ici ? Enfin. . . . il paraît que c'est une turlutaine commune à toutes les filles ! Ta mère l'a eue autrefois ! . . . Mais toi, tu es encore bien jeune, il me semble.

—Tante, j'ai eu dix-huit ans le mois dernier. . . .

—Je le sais. . . . Dix-huit ans. . . . Ce n'est pas la décrépitude ! dit en riant, la vieille fille.

Aline, voyant tante Ursule, pensa que peut-être l'affaire se terminerai mieux qu'elle ne l'avait supposé. Et, enhardie :

—Oh ! tante, si tu savais comme je l'aime ! murmura-t-elle. . . .

—Vraiment ? dit la vieille fille, qui semblait décidément dans un jour de bienveillance. Et quel âge a-t-il ?

—Vingt-neuf ans bientôt, tante. . . .

—Ah ! ah ! Onze de plus que toi !

—Papa en a douze de plus que maman !

—Où habite-t-il ?

Aline eut un instant d'hésitation. Elle pressentit que sa réponse allait avoir une importance décisive. Pourtant elle répondit hardiment :

—A Vincennes. . . .

La figure de tante Ursule changea d'expression : elle devint sévère et menaçante. On eût dit que les tours du Donjon, entrevu plein d'uniformes, avaient subitement, sur elle, étendu leur ombre. Elle regarda sa sœur, qui tremblait, son beau-frère, qui se dissimulait dans l'embrasement de la fenêtre, et, prise d'un horrible soupçon :

—Qu'est-ce qu'il fait ? s'écria-t-elle.

Aline leva sur tante Ursule ses yeux bleus au regard candide, et, de l'air dont elle eût demandé la grâce d'un condamné à mort, elle répondit :

—Il est capitaine au 17^e régiment d'artillerie.

Le tonnerre, en tombant sur la maison et en foudroyant la vieille fille lui eût produit moins d'effet. Elle se dressa en pied, croisa ses longs bras sur sa maigre poitrine, et, pourpre de colère, les yeux étincelants :

—Un officier ! c'est un officier ? . . . Et toi ! toi, Aline, ma nièce. . . . ma filleule ? . . .

Les paroles s'étranglèrent dans sa gorge. Elle fit quelques pas pour sortir du salon, et, toute noire, de vêtement et de visage, s'arrêtant sur le seuil de la porte, comme un spectre :

—Je ne pouvais pas m'attendre, balbutia-t-elle, à un tel oubli de mon malheur ! Mais, sachez-le bien tous : jamais un homme qui appartient à l'armée n'entrera dans ma maison ! J'en sortirais plutôt moi-même ! Aline peut persister dans son choix, elle est libre ! . . . Mais entre elle et moi, tout sera fini désormais. . . . Et j'aurai fait, du moins, tout ce qui dépendait de moi pour que sa vie ne soit pas brisée, comme l'a été la mienne !

Elle agita sa robe de deuil, semblable à une nouvelle Cassandre annonçant les désastres, et sortit. Le père, la mère et la fille se regardèrent. Il sembla que la porte, en se renfermant, avait anéanti toutes leurs espérances.

—Je vous l'avais bien dit, hasarda enfin M. Bernard. . . . Après son malheur, tante Ursule ne pouvait parler autrement. . . . Mon Dieu ! maintenant, comment allons-nous sortir de cette situation ? Que dire à ce jeune homme, sur le compte duquel je n'ai recueilli que des éloges ?

—Mais, papa, demanda Aline, rouge d'indignation, est-ce que tu songerais à céder ?

—Et que faire, autrement ?

—Que faire ? Mais tout, excepté cela ! Sacrifier mon bonheur à un caprice d'imagination, à une haine chimérique ? Vous n'y pensez pas ! Le malheur de tante Ursule implique-t-il mon malheur, à moi ? Ce qui lui est arrivé doit-il fatalement m'advenir ? Non ! j'en suis sûr. . . j'en réponds. . . j'en jurerais !

Et elle s'animait, la petite Aline, défendant la cause de Roger et la sienne, énergique comme si elle eût été, elle-même, le capitaine.

—Ma chère enfant, s'écria Mme Bernard effrayée, je t'en prie. Tu connais tante . ne résiste pas, soumets-toi ! —J'aime mieux mourir !

Et, l'effort de volonté qu'elle avait fait ayant rompu l'équilibre de ses nerfs, incapable de se contenir, elle éclata en sanglots.

—Aline ! . . . Ma chérie ! . . . crièrent en même temps M. et Mme Bernard.

Et, se jetant sur leur fille, ils la caressèrent, la consolèrent, lui prodiguèrent les plus tendres assurances.

—Oui, tout leur paraissait préférable à son désespoir, à ses larmes. Ils lutteraient. . . Elle épouserait l'homme de son choix.

Alors rassurée, voyant son père et sa mère ligués avec elle contre tante Ursule, la jeune fille se mit à sourire à travers ses pleurs.

III

Tante Ursule, en sortant du salon, avait gagné sa chambre. La porte fermée, et bien à l'abri contre tout retour offensif, elle était restée pensive.

Autour d'elle tout s'harmonisait avec la gravité mélancolique de sa vie. Les tentures mauves, le mobilier de bois noir, la garniture de cheminée en bronze, et jusqu'au sujet de la pendule, figurant un ange en prière. Dans un angle se dressait une sorte de chapelle, au pied de laquelle était placé un prie-Dieu de velours. Du plafond, une lampe d'argent ciselé pendait, au bout d'une courte chaîne. Et, comme en Russie les images saintes, un portrait au daguerréotype, dans un cadre argenté, semblait être l'objet de ce culte fervent.

Il représentait un jeune homme à moustaches, la bouche crispée par le sourire que réclame la photographie, les yeux regardant dans le vide, vêtu de la capote longue et coiffé du shako très élevé de l'infanterie, modèle 1854. Au bas du portrait, sur une petite plaque, était gravée cette inscription : " Louis-Silvain-Eluxpère de Mirieux, mort au siège de Sébastopol. Que Dieu ait son âme ! " Un bouquet fané était attaché au cadre.

Tante Ursule fit quelques pas vers le coin aux souvenirs. Avec un long soupir, elle se laissa tomber à genoux, et, adressant un regard mouillé au daguerréotype, elle murmura :

—Un militaire, après toi, dans la famille ? Non ! cela ne sera pas !

Il parut à la vieille fille que le sourire du héros photographié devenait plus amical, et, le cœur soulagé, elle se sentit prête à repousser toutes les attaques.

Celui que tante Ursule pleurait mort, avait été, de son vivant, un assez mauvais sujet. Orphelin à vingt ans, il avait débuté par manger le plus clair de sa fortune à faire courir des chevaux après des prix qu'ils ne gagnaient jamais, et à courir lui-même après des femmes qu'il attrapait toujours. . . à charge de revanche, étant ensuite fort attrapé par elles. Il était, de ce train-là, arrivé en peu de temps au bout de ses ressources, et avait eu recours aux usuriers.

C'était un esprit léger, mais un bon cœur : de ces gens qui commencent par faire le malheur de leur prochain, et en témoignent postérieurement beaucoup de regret, ce qui n'a range pas les affaires. Il avait souvent maille à partir avec son tuteur, M. Prévot, le père d'Ursule, ancien négociant, qui ne plaisantait pas avec les frivolités de conscience, et déclarait volontiers que le beau Louis, avec toute sa gentillesse, avait en lui l'étoffe d'un gaillard à finir fort mal.

Ursule, elle, à peu près du même âge que le jeune homme, n'avait pas assez d'yeux pour l'admirer, et eût mis, sans hésiter, son cœur en gage pour lui donner de quoi soutenir son luxe. Elle l'adorait. Ils avaient été élevés ensemble, et, aux premières heures de leur jeunesse, ils s'étaient, en jouant, fiancés l'un à l'autre. Ursule, arrivée à vingt ans, s'en était tenue à ces promesses innocentes, tandis que Louis folâtrait, ivre de sa toute nouvelle liberté.

M. Prévot s'était promptement inquiété de la passion de sa fille aînée. Il avait essayé de raisonner Ursule, mais ses arguments les plus captieux l'avaient trouvée rétive comme une mule d'Espagne. Cette grande fille maigre et brune, s'était laissé prendre irrésistiblement aux allures de séducteur du brillant Louis. Et, plus on le lui montrait scélérat, plus elle le trouvait charmant. Il est ainsi des hommes qui plaisent par leurs défauts mieux que d'autres par leurs qualités.

Son père lui disait :

—Jamais je ne te laisserai épouser ce garçon-là. Il te ferait une existence infernale. . .

—Je l'améliorerai à force d'affection, répondit-elle. Avec les bonnes natures il y a toujours de la ressource.

—Mais il a mangé tout ce qu'il possédait, et même un peu plus. . .

—Ne serai-je pas assez riche pour deux ?

On n'est pas longtemps riche quand on a affaire à un dissipateur. . .

—J'en ferai un homme ordonné. . .

—Qu'est-ce que tu en sais ?

—J'en suis sûre.

—Va te promener ! Tu es folle !

Ursule allait se promener, mais ne démordait pas de ses idées. Et, arrivée à vingt-quatre ans, elle attendait avec entêtement l'heure fortunée qui lui permettrait d'appliquer, au profit de son mari, ses théories sur le perfectionnement moral. Quant à Louis, qui traitait Ursule comme une sœur, il la laissait, aux jours de décevoir, lui fourrer ses économies dans la poche, et revenait tout fier, un lendemain de gain, avec un joli cadeau qui mettait des larmes d'attendrissement dans les yeux de la trop sensible fille.

Il n'était nullement pressé de l'épouser, encore qu'il eût, à cause de la fortune du père, envisagé sérieusement cette perspective. Quand on lui parlait d'Ursule, entre garçons, en disant : " A quand la noce ? " il répondait avec désinvolture, faisant allusion à la maigreur de son amie : " Rien ne presse. Elle sera ma planche de salut ! " Et de rire. Il fut cependant amené à se déclarer plus tôt qu'il ne pensait.

Un soir, il se présenta chez son tuteur avec une figure tellement renversée qu'Ursule pressentit quelque catastrophe. Elle prit le jeune homme à part et l'interrogea. Il se défendait de dire le motif de son bouleversement, mais elle insista tant qu'il finit par faire des aveux. Il était tout à fait au bout de son rouleau et ne savait plus à quel saint se vouer.

—Es-tu fermement décidé à changer d'existence ? lui demanda alors Ursule.

Et comme, sans répondre, il levait les yeux au ciel :

—Va demander ma main à mon père.

Il y alla. Mais M. Prévot, qui avait travaillé trente-cinq ans à amasser sa fortune, n'était pas disposé à en aventurer un bon quart dans des mains qui ne savaient pas se fermer. Il reçut son pupille à la pointe des baïonnettes, et, sa fille s'étant mise de la partie, il jura ses grands dieux qu'il aimerait mieux la déshériter que de lui laisser épouser l'homme de son choix.

—Alors je ne me marierai jamais ! répliqua en pleurant Ursule.

—Très-bien ! Tu soigneras les enfants de ta sœur.

—Et moi, je me ferai soldat ! déclara dramatiquement Louis.

—Parfait ! Au moins tu serviras à quelque chose !

Le jeune homme le fit comme il l'avait annoncé. Il se disait :

—Quand Ursule aura pleuré pendant un mois, on m'achètera un remplaçant.

Ursule n'eut le temps de pleurer que pendant quinze jours. La guerre avec la Russie éclata, et le régiment de Louis dut partir pour la Crimée. Ce fut un coup de stupeur. Il ne s'agissait plus de songer à quitter le drapeau, sous peine de passer pour un lâche. Il fallut faire contre mauvaise fortune bon cœur, et se mettre en devoir de devenir un trouper fini.

Un matin, Louis se présenta chez son tuteur, en uniforme, le briquet à fourreau de cuir lui battant les mollets, la tête rasée comme un condamné à mort, et tenant à la main un petit bouquet destiné à Ursule. La situation était poignante : ce fils de famille qui paraît devenir intéressant, et n'eût-il pas été aimé qu'il commençait à mériter de l'être. M. Prévot lui-même, si content qu'il fût d'être débarrassé de ce gaillard gênant, se sentit la larme à l'œil.

Entre Ursule et Louis, les adieux furent déchirants. Ils étaient seuls dans le salon : ils ne se parlaient pas. La nuit descendait peu à peu, et ils ne pouvaient presque plus distinguer leur visage. Dans cette ombre discrète, la maigre Ursule faisait illusion. Louis se sentit pour elle une soudaine tendresse ; il voulut l'attacher à lui par des liens indissolubles. Il lui prit la main :

—Tu penses à moi, dit-il, pendant mon absence ?

Elle ne répondit que par un sanglot.

—Et si je ne reviens pas... ?

Elle se leva frémissante :

—Jamais, ah ! je te le jure !... Jamais un autre !

Elle ne put ajouter une parole. Il l'avait saisie dans ses bras, et un baiser termina la phrase. Ursule, hors d'elle-même, vit le salon tourner avec une effrayante rapidité. Et, très heureusement pour elle, la femme de chambre entra avec une lampe. Le lendemain, Louis partit.

A dater de ce jour, Ursule passa sa vie à lire les comptes rendus des opérations militaires, et à piquer des aiguilles à tête rouge et bleue, sur une carte du théâtre de la guerre. Elle navigua en pensée sur la mer d'Azov, elle débarqua à Eupatoria, combattit à l'Alma, à la Tchernaiâ, à Traktir, et fit honneur à son fiancé de tous les canons pris et de tous les drapeaux enlevés. Il n'y avait plus ni Saint-Arnaud, ni Péliissier, ni lord Raglan, ni Français, ni Anglais, ni Turcs : il n'y avait que Louis, qui comme Achille, le terrible Mirmidon, sous les murs de Troie, tenait à lui seul en échec Totleben et tous les soldats du tsar.

Il écrivait souvent et se plaignait beaucoup du froid. Ursule cessa de faire du feu dans sa chambre. Elle voulut souffrir comme le bien-aimé. Que ne pouvait-elle, auprès de lui, exposer sa poitrine aux balles ! Elle rêvait de ces héroïques amazones, qui suivaient, sous l'armure, leurs amants aux croisades, et de ces hardies compagnonnes qui, en 92, s'enrôlaient et faisaient campagne dans les armées de la République. Elle eût défendu Louis, elle l'eût sauvé, recevant le coup mortel, à lui destiné par un Cosaque gigantesque, qui hantait ses nuits, et dont elle voyait distinctement la barbe rousse et le féroce sourire. Elle fermait les yeux pleine d'épouvante en murmurant :

—Non ! ce n'est pas possible. A mon défaut, Dieu le sauvera.

Et elle pria avec ferveur.

Depuis six mois le siège était commencé, et, par miracle, Louis se portait bien. Il avait échappé à l'horrible assaut du Mamelon-Vert, et aux sanglantes attaques contre les ouvrages blancs, quand, subitement, il cessa d'écrire.

Ce fut pour Ursule une angoisse affreuse. Elle attendait tous les matins et tous les soirs le facteur, comme le Messie. Mais l'homme de la poste n'apportait plus que des lettres indifférentes. Trois semaines se passèrent. M. Prévot lui-même s'émut. Il se dit : " Ce galopin aurait-il eu vraiment une fin d'homme ? " Le ministère de la guerre recevait des états de situation de l'armée. Le tuteur se rendit dans les bureaux, erra de couloirs en couloirs, pendant une heure, et arriva exténué près d'un sous-chef qui, ayant consulté une liste nouvellement dressée, lui fit laconiquement la réponse suivante : " Louis-Silvain-Exupère de Mirieux, porté disparu depuis la nuit du 17... "

Le tuteur eut un éblouissement. Il entrevit, dans un visage sanglant, une face pâle, aux yeux fixes qui le regardait avec reproche, et sa conscience lui cria : " C'est toi qui l'as conduit-là ! " Il fit un effort de raison, se dit : " Au diable ! Il aurait fait le malheur de ma fille ! " Et, cependant, en proie à un trouble qu'il ne pouvait surmonter, il rentra chez lui.

Ursule n'eut rien à lui demander pour apprendre son malheur : elle n'eut qu'à le regarder. Elle poussa un cri perçant : " Louis est tué ! " Et, sans attendre son père qui lui criait : " Non ! disparu seulement. On le retrouvera peut-être. Qui sait s'il n'est pas prisonnier ? " elle s'évanouit.

Elle resta longtemps entre la vie et la mort. Elle était en convalescence, quand la nouvelle de la prise de Sébastopol fut donnée bruyamment par le canon des Invalides. Elle eut une lueur d'espoir, pensant que, peut-être, Louis allait envoyer de ses nouvelles. Mais rien ne vint. Le silence resta profond. Et il fut établi que, si Louis avait disparu, c'était enseveli dans une tombe ignorée, au pied de quelque glacier, labouré par les boulets.

IV

Dès lors, Ursule se considéra comme veuve, et prit le deuil. Vainement son père essaya de la consoler, de la distraire. Elle accueillit ses efforts avec une sévérité glaciale, qui arrêta court le brave homme. Au fond de lui-même, il conçut un respect admiratif pour cette douleur que rien ne pouvait atténuer. Sa fille grandit dans son esprit, et il prit l'habitude de la considérer comme une sainte. Il ne parlait jamais de ce qu'on appelait dans la

famille "le malheur d'Ursule," sans baisser la voix, comme s'il eût craint d'être entendu. La maison était silencieuse. Une ombre semblait planer sur elle.

Tous les jours, Ursule allait à l'église prier pour l'âme du cher mort. Elle lui avait voué un culte, et, dans sa chambre, devant le daguerréotype, au bas duquel pendait fané le dernier bouquet apporté par Louis, elle faisait des oraisons, pleurant son amour tranché dans sa fleur.

Elle fut parfaite pour son père, qu'elle soigna, jusqu'à son dernier soupir, avec un dévouement admirable. Elle n'avait qu'une haine, mais celle-là farouche, implacable : pour l'armée. Elle la rendait responsable de la perte de son fiancé. C'était elle qui le lui avait enlevé pour le conduire à la bouche des canons, dans les flots de mitraille. C'était elle qui, pour une cause stupide, inexplicable, incompréhensible, lançant les uns contre les autres, dans une tuerie féroce, des hommes qui ne s'étaient rien fait, lui avait pris celui qu'elle regrettait. Armée odieuse et inutile, mécanique humaine, bête et infâme, pavoisée d'étendards flottants, mise en branle par le son enivrant des tambours et des clairons ! Et tout cela pourquoi ? Pour voler des maris aux femmes, des fiancés aux jeunes filles, et des enfants aux mères !

Dans la rue, quand elle sortait, elle traversait la chaussée pour ne pas croiser un soldat, sur le trottoir. Tout ce qui avait une culotte rouge et traînait un sabre lui faisait horreur. A Saint-Mandé, où elle habitait l'été, ayant vu, sur le mur, en temps d'élections, une affiche rouge portant une profession de foi, dans laquelle un candidat s'écriait carrément : "Plus d'armée permanente !!! Le pays défendu par le pays !!!" elle avait fuit, en sa faveur, de la propagande auprès de ses fournisseurs, et lui avait gagné la voix de son jardinier.

Cette grande fille, anguleuse et noire, était excellente au fond. Elle était vénérée par ses domestiques et adorée par sa sœur. Plus âgée qu'elle de dix ans, Ursule l'avait élevée avec des soins et une tendresse de mère. Quand elle l'avait vue grande, elle n'avait pas songé un seul instant à essayer de la détourner du mariage pour la garder égoïstement auprès d'elle. Sagement, elle lui avait cherché un époux, mais l'avait choisi très pacifique. Il ne faisait même pas partie de la garde nationale, ayant été reformé pour cause de myopie. Fabricant de boutons en porcelaine, il avait son usine à Charenton, et se nommait Émile Bernard.

Ce brave garçon, tout rond, était de ceux dont, à première vue, on dit : "Il ne ferait pas de mal à une mouche," et qui justifient le pronostic.

Sa courte et massive personne était faite pour rouler sur la pente de la vie, sans déviations et sans cahots, tout droit et tout doux. Il partagea le culte de sa femme pour Ursule, et accepta la tradition lamentable du "malheur" sans le discuter.

Il préféra accepter les yeux fermés la légende du martyre sublime de Louis-Silvain-Exupère. Et il prit l'habitude de baisser la tête avec chagrin, chaque fois qu'aux anniversaires du malheur, Ursule avait sa grande crise de larmes. Il aima bien Mme Bernard, qui le lui rendit, et, de cet honnête échange de tendresses, naquit une fille.

Une fille ! Ursule fut transportée de joie. Elle avait tremblé que ce ne fut un garçon, car les garçons peuvent être exposés à porter l'uniforme. Elle avait déjà beaucoup de considération pour son beau-frère. A partir de la naissance de cet enfant du sexe féminin, elle redoubla d'égards pour lui. En différentes circonstances elle dit :

—Les hommes délicats sont rares, il faut les apprécier ! Bernard est un homme délicat. . . .

Il avait su avoir une fille !

Cette petite mit la maison à l'envers. Tante fut sa marraine, et donna cette preuve de goût de ne pas exiger qu'on la baptisât Ursule. Elle fut nommée Aline. Et blonde, avec des yeux noirs et des lèvres roses, elle s'annonça comme devant être un miracle de grâce et de gentillesse.

Tante Ursule tomba en extase devant la mignonne créature, elle en oublia presque le daguerréotype. Un bouleversement sembla s'être fait dans son esprit. A plusieurs reprises, des étrangers purent, dans la conversation, parler indirectement de l'armée, sans s'attirer les foudres de la vieille fille. Elle fronça le sourcil, pinça les lèvres, mais ne souffla mot. Avant la naissance de l'enfant, elle eût bondi et vociféré :

—L'armée ! Monstruosité digne des temps barbares ! Troupeau de victimes, ramassis d'assassins !. . . .

Elle affectionnait cette définition, dont l'apparente incohérence : victimes en même temps qu'assassins, rendait bien sa pensée, pleine à la fois de pitié et d'exécration.

Le brave Bernard, heureux de voir l'esprit de sa belle-sœur plus apaisé, dit à sa femme :

—Je suis content : il me semble que tante Ursule devient plus calme, et que sa tristesse décroît.

Mme Bernard hocha la tête et répondit :

—Non ! elle est occupée et distraite par Aline, mais le souvenir du malheur ne s'effacera jamais de son esprit. . . Sa haine couve comme un incendie, et, à la première occasion sérieuse, elle éclatera.

Mme Bernard voyait juste. Et l'horreur que l'armée inspirait à tante devait, en diverses circonstances, se manifester. La première fois, ce fut en 1859. La vieille fille avait accompagné Aline et sa bonne, à la promenade, dans le parc Saint Mandé, et, avec mécontentement, elle avait vu toutes les maisons pavoisées de drapeaux. Elle avait murmuré avec humeur :

—Qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est pourtant pas aujourd'hui le 15 août ?

Des bandes de gens endimanchés venaient de Paris, avec un air animé et joyeux. Dans le bois, à l'ombre des grands arbres, des déjeuners avaient eu lieu, laissant des papiers gras et des bouteilles vides sur l'herbe. Ursule dit à la bonne d'Aline :

—Pourquoi tout ce mouvement ? Est-ce qu'il y a, dans les environs, une fête patronale ?

—Je ne sais pas, Mademoiselle, répondit la brave fille avec embarras. Mais peut-être ferions-nous mieux de rentrer ? . . . La petite jouera aussi bien dans le jardin.

—Rentrer ? Pourquoi ? Expliquez-vous. . . Que se passe-t-il ?

—Eh bien, Mademoiselle. . . J'aime mieux le dire à Mademoiselle. . . mais c'est aujourd'hui, la rentrée des troupes d'Italie. . . Et l'armée va défiler par ici, se rendant au camp de Saint Maur. . . .

—L'armée !. . . .

Déjà Ursule avait ramassé son ouvrage, et se dirigeait, à grands pas, vers la maison. Mais il était trop tard. Le flot populaire encombrait les rues. Des services d'ordre contenaient la foule et la circulation devenait difficile. Dans le lointain une rumeur grandissait : des gamins, agitant des branches vertes, apparaissaient gambadant. Et, dominant les cris et les appels, le roulement des tambours et la fanfare des clairons annonçaient l'arrivée des vainqueurs.

Ursule se mit à courir. Un coup de folie bouleversa son cerveau. Elle fut prise d'un vertige. Il lui sembla que tous les pantalons rouges s'élançaient à ses trousses. Elle fendait les groupes, de son épaule anguleuse, comme un navire les flots, de son éperon. Et, poursuivie par le son strident des sonneries elle fuyait, tirant derrière elle Aline, qui pleurait.

Arrivée au coin du boulevard, apercevant déjà la porte de la maison, elle se crut sauvée. Elle respira. Encore quelques pas, et elle allait être à l'abri... Frappée, elle sauta en arrière... Une masse profonde, tournant l'angle de la rue, s'avavançait au-devant d'elle, débordant sur les trottoirs, emplissant l'étroite voie de ses rangs pressés, rayonnante de l'acier des baïonnettes et du cuivre des fourniments. C'étaient les chasseurs à pied, qui rentraient à Vincennes, triomphants, des fleurs dans les canons des fusils, le drapeau livrant au vent ses plis troués de balles, poudreux, noirci, superbe, surmonté de son aigle cravaté de rouge, avec la croix de la Légion d'honneur.

Toutes les fenêtres se garnirent de curieux applaudissant, une acclamation immense s'éleva, et la musique électrisée partit tout d'un coup, faisant passer dans la foule un grand frisson d'émotion joyeuse. Sous le ciel radieux, dans la tiédeur d'un beau jour, les petits troupiers marchaient avec la fierté de la victoire, souriants, heureux, semblant porter en eux toute la gloire de la patrie.

Tante poussa un cri, porta la main à ses yeux, comme pour se défendre de voir ce spectacle sublime et odieux ; puis, devenant toute pâle, elle s'évanouit. On la porta chez Castéjoul, le pharmacien. Et, dans la boutique vide, le maître et ses élèves étant patriotiquement occupés à crier : "Vive l'armée !" la pauvre fille reprit connaissance. Les derniers accents de la marche se perdaient dans le lointain, le silence profond succédait à l'animation bruyante. Des larmes jaillirent des yeux d'Ursule, et, d'une voix étranglée :

— Ils reviennent, eux ! dit-elle... Lui n'est pas revenu ! Les mères, les sœurs et les fiancées auront, ce soir, le cœur en fête... Et moi ! moi !...

Elle eut une nouvelle crise, poussa quelques cris, agita ses longs bras, et se pâma.

Elle resta, à la suite de cette aventure, enfermée, pendant six semaines, dans sa chambre, en proie à une sauvage mélancolie, ne voulant voir personne, restant des heures devant le daguerréotype de Louis-Silvain-Exupère, de chaque côté duquel elle allumait pieusement de petites bougies roses.

On lui montait à manger dans sa chambre, et elle n'adressait pas la parole au domestique qui la servait. Le matin, elle descendait au jardin, pendant qu'on faisait le ménage. De loin, on la voyait tourner lentement, la tête penchée sur sa poitrine plate, et elle semblait un spectre. M. et Mme Bernard eurent des inquiétudes pour sa santé, et consultèrent le médecin, vieil ami de la famille. Celui-ci, ayant écouté l'exposé complet de l'état d'Ursule, s'écria avec brusquerie :

— Qu'est-ce que vous voulez que je lui ordonne ? Elle n'a rien ! Ce n'est pas une malade : c'est une folle !

— Oh ! docteur, s'écria Mme Bernard scandalisée, dites une sainte !

— Une sainte, si cela peut vous faire plaisir, chère madame. Mais cette sainteté-là se traite avec des douceurs... Conduisez votre sœur chez le docteur Blanche, ou secouez-là vigoureusement ; ça fera diversion !

La secouer, grand Dieu ! quand ils n'osaient même pas affronter sa présence ! Pour faire diversion, comme disait le docteur, ils imaginèrent de placer Aline sur le passage de tante, à l'heure de sa promenade quotidienne. L'enfant, lâchée comme un jeune chevreau dans le jardin, vint, au détour d'un massif, se jeter dans les jupes de sa marraine. Celle-ci voulut se dégager des petits bras qui l'étraignaient, et rebrousser chemin. Une brusque secousse arracha la robe des mains d'Aline, qui tomba sur le sable, et restant étendue se mit à crier :

— Tante m'a fait mal, quand je voulais l'embrasser... Tante m'a fait mal !

La vieille fille s'arrêta court, elle vit le visage de l'enfant adoré ruisselant de larmes, son cœur gonflé d'amertume lui monta aux lèvres, elle fondit sur sa filleule comme un vautour sur une colombe, la serra dans ses bras, baisa ses mignonnes mains rougies par le gravier, et, éclatant en sanglots, elle resta immobile, regardant son beau-frère et sa sœur qui accouraient, vaincue et reconquise par l'enfant.

À la suite de cette crise, M. et Mme Bernard conservèrent une sérieuse défiance. Ils craignirent des rechutes. Ils observèrent Ursule, à l'état calme, comme le marin scrute la mer immobile, en se demandant s'il n'y a pas à redouter une soudaine tempête.

V

L'accès appréhendé eut lieu, mais quelques années plus tard seulement, et dans des circonstances beaucoup moins dramatiques.

Lorsque Aline avait été en âge de commencer le piano, tante, qui avait un joli talent, s'était plu à donner des leçons à sa filleule. Elle l'avait initiée aux martyrisants mystères du doigté, et le salon avait retenti des accords du *Petit Suisse*. Mais Aline ayant fait de rapides progrès, il avait fallu passer à des exercices plus savants. Le percepteur, homme très pacifique, avait recommandé un musicien distingué, M. Perseran, son intime, qui avait cette faculté singulière de jouer de tous les instruments, d'ailleurs avec une égale médiocrité.

— Pour des leçons d'accompagnement, cette variété est bien agréable, avait dit M. Bernard.

Et le protégé du percepteur avait été favorablement accueilli.

Les premiers jours, tante, pour ne point gêner le professeur, s'était installée discrètement dans le jardin, sous les grands arbres, avec son ouvrage, et, par les fenêtres du salon, elle avait entendu s'envoler tour à tour les notes mélodieuses de la variation concertante, pour flûte et piano, de Tulou, de la polonaise, pour piano et cor, d'Arban, de la fantaisie, pour violon et piano, d'Alard, sur *Faust*. Et, qu'ils fussent de bois ou de cuivre, à clefs, à anche ou à cordes, sur tous ces instruments, M. Perseran, avec une verve endiablée, accompagnait son élève. Il battait du pied la mesure, s'échauffant, la figure très rouge, la moustache hérissée, et, quand la pianiste s'égarait dans le dédale des doubles-croches, il se laissait aller à lâcher un "crebleu" retentissant.

Tante, qui ne perdait rien de tous ces détails, s'inquiéta. Une pointe de soupçon perçait dans son esprit. Pourquoi ce musicien jurait-il ? M. Bernard, averti, voulut mettre cet oubli des convenances sur le compte de la fièvre concertante :

— C'est le démon de la musique qui agite ce brave

Perseran, dit-il. Regardez-le, tante, quelle fougue ! On croirait qu'il dirige tout un orchestre, et qu'il monte à l'assaut des difficultés harmoniques.

Tante hochait la tête. " A l'assaut ! " C'était exact, et, dans ce singulier professeur, avec une instinctive aversion, elle flairait un soldat. Un jour que la vieille fille écoutait de loin, selon son habitude, les sons d'une marche guerrière, pour piano et cornet à pistons, frappèrent fâcheusement son oreille. Sur le clavier, Aline plaquait des accords retentissants, tandis que Perseran, perlant ses notes avec amour, faisait résonner le salon de l'air bien connu :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois...

Une ombre soudaine, projetée sur son papier à musique, arrêta l'exécutant.

Il se retourna, et, entre lui et la fenêtre, il aperçut tante Ursule, qui le dévisageait avec des yeux bizarres.

— Qu'est-ce que vous jouez donc là, monsieur Perseran ? demanda la vieille fille d'une voix coupante.

— Mademoiselle, dit le musicien, en se courbant avec une souriante modestie, c'est un pas redoublé de ma composition.

— Un pas redoublé ? Vous composez des pas redoublés ! Mais pour qui ?

— Pour la musique du 1er voltigeurs, dont j'ai l'honneur d'être le chef, mademoiselle...

Tante leva les bras au ciel, ses yeux s'agrandirent, elle ouvrit la bouche, mais ne put proférer aucun son. Perseran, voyant son trouble, mais n'en devinant pas les causes secrètes, ajouta gracieusement :

— Croyez, mademoiselle, que je suis, nonobstant et dans l'intervalle de mes fonctions, bien à votre service...

A ces mots, tante retrouva la parole :

— A notre service ! Vous ! Mais comment a-t-on osé vous envoyer ici, sachant que vous appartenez à l'armée ? Et vous-même, comment ne l'avez-vous pas dit ?

— Mais, mademoiselle, vous ne me l'avez pas demandé !

— Bernard ! cria la vieille fille, d'une voix retentissante ! Bernard !

Et, comme son beau-frère accourait effaré :

— Tenez, admirez votre œuvre ! car c'est vous qui avez choisi monsieur... Voilà sur qui vous égarez ma confiance !...

— Mais qu'est-il donc ?

Tante toisa Perseran, et, avec un accent de méprisante horreur :

— Un voltigeur !

Et elle sortit. Le lendemain, Perseran fut remplacé par un professeur du sexe féminin. Ursule bouda pendant trois jours, puis parut oublier, et tout rentra dans l'ordre.

M. Bernard se félicita presque de cette nouvelle aventure. Il répéta à sa femme avec une joyeuse satisfaction :

— Positivement, tante devient plus raisonnable. Elle s'est contentée de mettre Perseran à la porte... Autrefois, elle l'aurait battu !

Le brave homme se trompait pourtant. A la surface, Ursule paraissait plus calme, mais, au fond, elle était toujours aussi agitée. Et un événement prochain, terrible, celui-là allait fournir un aliment nouveau à la haine qu'elle avait vouée à l'armée et à tout ce qui en dépendait.

La guerre de 1870 éclata. La vieille fille en apprit la

nouvelle par le journal. Elle pâlit, voulut se lever, mais ses jambes tremblaient, et ses aiguilles à tricoter, piquées dans un gros peloton de laine, tombèrent, de ses genoux sur le foyer de la cheminée, avec un bruit strident.

— Voilà les infamies qui recommencent ! balbutia-t-elle. Les hommes ne sont donc pas las de s'égorger ? J'ai de mauvais pressentiments... J'entrevois des désastres épouvantables... Des flots de sang ! et des flots de larmes !... Ah ! mon Dieu !

Elle se mit à sangloter, puis, avec un geste brusque, elle s'essuya les yeux, sortit du salon et monta dans sa chambre où elle resta enfermée à méditer et à prier.

M. et Mme Bernard, désolés, supprimèrent tous les journaux, et ordonnèrent le silence aux domestiques. Les premiers revers furent ignorés par la vieille fille, mais le visage de son beau-frère, navré des malheurs de la patrie, était cruellement explicatif. Au bout de quelque temps, tante, dévorée par une effroyable anxiété, tournant autour d'une question qu'elle n'osait point faire, prit à part Aline, âgée de quatorze ans, et, brusquement :

— Eh bien ! ma fille, que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Ne me cache rien ! Nous sommes vaincus ?

— Hélas ! tante, l'empereur est pris, l'armée est prise... Tout est perdu et on dit que nous allons être assiégés...

— Assiégés, s'écria Ursule... Des soldats partout : au dedans, au dehors. Des garnisaires à loger, peut-être... le canon dans les oreilles, jour et nuit ! Supporter cela ? Jamais !

M. Bernard, entendant sa belle-sœur s'exclamer, accourut.

— Oh ! les Allemands, ces barbares ! gémit la vieille fille, les alliés, les frères des Russes qui m'ont assassiné mon pauvre Louis ! Partons. Je ne veux pas rester ici. Faites les malles, sauvons-nous... N'importe dans quel pays, n'importe sous quel ciel, pourvu qu'on y puisse vivre sans entendre l'infâme bruit des armes, les plaintes des victimes et les hurlements des assassins !

Mais là, elle se heurta à une résistance inattendue. M. Bernard refusa de partir. Il déclara qu'il entendait faire son devoir.

— Et comment ?

— En combattant, comme tous les bons Français.

— Vous ! A votre âge ! Et dans quels rangs ?

— Dans ceux de la garde nationale.

— Et nous, monsieur, votre femme, votre fille, moi enfin, que deviendrons-nous ?

— Mettez-vous à l'abri. Ce sera un grand allègement pour moi.

Alors une autre scène déchirante eut lieu : Mme Bernard protesta qu'elle ne quitterait pas son mari. Elle subirait le même sort que lui, souffrirait avec lui, et mourrait s'il le fallait, compagne dévouée, comme elle avait vécu à ses côtés.

— Alors, tu m'abandonnes ? dit amèrement Ursule.

— Entre toi et mon mari puis-je hésiter ? Pars, laisse-nous à notre malheureux sort. Emmène Aline et la femme de chambre... Au moins, vous, vous survivrez.

L'excellente femme ne put continuer, elle s'attendrit sur elle-même, et fondit en larmes.

— C'est bien, dit gravement Ursule : je partagerai votre destinée.

Oh ! comme tu nous aimes ! s'écria la bonne Mme Bernard.

— Cœur admirable ! amplifia M. Bernard, touché profondément.

Ils se jetèrent dans les bras les uns des autres.

Mais si tante consentait à soutenir le siège, elle voulait ne pas s'en apercevoir. Elle fit, le lendemain, laisser les portes et les fenêtres de sa chambre, de façon qu'aucun bruit ne pût arriver jusqu'à elle, et prit le parti de vivre enfermée, comme dans une casemate. Elle n'entendit ni les rumeurs de la bataille, ni les cris de la foule, elle n'eut point le spectacle navrant et grandiose de Paris sombre, affamé et sanglant. Elle endura les privations communes, sans une question, sans un reproche, mais ayant, dans les yeux, l'horreur de ce qu'elle devinait de l'agonie française. Cependant, le jour de la capitulation, voyant les figures de ceux qui l'entouraient plus défaites et plus tristes, elle dit :

—C'est la fin, n'est-ce pas ?

Et comme chacun baissait la tête, sans répondre, elle s'agenouilla devant le portrait du mort, et on l'entendit qui priait pour la France.

Elle sortit de Paris débloqué, dans une voiture aux stores baissés, et, par un train de nuit, se rendit à Arcachon, où elle resta jusqu'à la fin de la Commune.

Ainsi, contre ce cœur souffrant, le destin semblait s'être acharné, renouvelant sans cesse ses tortures, et entretenant cruellement la plaie qui avait été ouverte, un jour, par le malheur.

Comment tante Ursule eût-elle pu oublier ? Comment sa rancune eût-elle pu s'éteindre ? A son chagrin personnel s'ajoutaient continuellement les chagrins des autres. Tout ce qui lui était advenu de douloureux, dans la vie, elle avait le droit d'en rendre l'armée responsable. Elle n'avait tremblé, pleuré et regretté que par cette tueuse. Et la haine qu'elle lui rendait n'était pas plus grande que le mal qu'elle en avait reçu.

VI

Dans sa chambre, après le refus formel qu'elle avait opposé à la demande de M. Bernard en faveur du capitaine Roger, Ursule songeait, et tout ce passé douloureux lui revenait à la mémoire. Entraînée par la tendresse qu'elle avait pour sa filleule, elle s'interrogeait, se demandant, avec trouble, si ses griefs étaient assez solides pour qu'elle persistât dans sa résolution, au risque de faire pleurer Aline.

De cet examen de conscience elle sortit fortifiée. Oui, elle était dans son droit, et pouvait pousser la résistance jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'à ses extrêmes conséquences. Entre elle et l'armée, c'était une lutte engagée, depuis vingt ans, et dans laquelle tous les coups avaient porté au cœur. Et maintenant, cette armée, qui lui avait pris son fiancé, voulait lui prendre sa filleule, son Aline, son enfant adorée, pour la donner à un capitaine, qui la traînerait à sa suite, de garnison en garnison, jusqu'au jour où il la laisserait veuve, sans appui, sans espoir, torturée par le regret.

Elle savait, par expérience, de quelles angoisses est faite cette existence des femmes, qui ont des êtres aimés dans les batailles. Et elle n'en voulait pas pour Aline. L'enfant de son cœur, souffrir, comme elle avait souffert ! Jamais ! Elle ne savait pas, cette petite, elle s'entêtait par ignorance. Mais quand son esprit serait éclairé, quand elle connaîtrait les tortures qu'une telle union pouvait lui préparer, elle reviendrait à des idées plus raisonnables. Elle avait été conquise par l'élégance victorieuse d'une tournure de joli garçon, éblouie par l'éclat d'un uniforme brodé... Un uniforme ! Quelle dérision !... Mais elle comprenait l'inanité de ces séductions... Et on

la marierait à quelque bon gros notaire, bien calme, bien sédentaire, et bien à l'abri des combats.

Tante commença immédiatement sa campagne. Elle résolut de procéder, d'abord, par la persuasion, quitte à revenir ensuite à la rigueur. Elle dérida son front, se fit un visage souriant, et, à l'heure habituelle, comme si de rien n'était, elle descendit dîner.

Dans la salle à manger, le père, la mère et la fille, tristes et contraints, attendaient. Ils regardèrent, avec surprise, tante s'installer tranquillement à sa place. Ils l'écoutèrent parler librement, sans efforts, avec gaieté même, n'en croyant pas leurs oreilles. La scène, dont le souvenir pesait si gravement sur eux, semblait, pour elle, n'avoir pas eu lieu.

Ils respirèrent, s'adressèrent des regards ravis. Au fond d'eux-mêmes, ils pensèrent :

—Tante a réfléchi. Tout va peut-être s'arranger.

Mais ils n'osèrent pas parler. Ils craignirent, instinctivement, qu'un mot prononcé malencontreusement ne perdît tout. Après le dîner, tante prit sa nièce par le bras, et, très amicalement :

—Viens faire un tour de jardin avec moi.

Aline frémit : elle comprit que rien n'était fini ; bien au contraire, que tout commençait. La soirée était douce, et les fleurs des corbeilles, ranimées par la fraîcheur qui descendait avec la nuit, répandaient dans l'air des senteurs délicieuses. Un calme profond régnait, et, tout au loin, une cloche d'église sonnait lente et mélancolique. Les nerfs de la jeune fille, si cruellement tendus depuis plusieurs heures, s'amollirent brusquement, et, sans pouvoir retenir ses pleurs, elle se laissa tomber sur un banc, cachant son visage entre ses mains.

—Eh bien ! mon enfant, voyons, dit tante Ursule, beaucoup plus troublée qu'elle ne l'eût voulu.

—Oh ! tante, si tu savais comme j'ai du chagrin !...

Le hasard les avait menées à la place même où, quand elle était toute petite, Aline s'était jetée sur sa marraine, la retenant par sa robe de ses douces mains d'enfant, et l'arrachant à son accès de noire misanthropie. Ce jour-là, aussi, repoussée violemment, elle avait pleuré. Et le cœur de la vieille fille, retourné en un instant, avait capitulé devant ses larmes. Ursule l'entendait encore criant : "Tante m'a fait mal !" Et elle la faisait encore souffrir maintenant... Était-il donc dans sa destinée de causer du tourment à l'être qu'elle chérissait le plus au monde ? Elle prit la main d'Aline :

—Voyons, chère petite, sois sage... Tu n'as pas l'expérience de la vie... Si je te contrarie, c'est pour ton bien... Oh ! tu sais quelle affection j'ai pour toi... Demande-moi tout ce que tu voudras : je suis prête à te l'accorder...

La jeune fille secoua sa tête blonde :

—Je n'ai qu'un désir, c'est d'épouser celui que j'aime.

—Puisque je te dis que ce serait aller au-devant du malheur !...

Aline leva ses beaux yeux, et, avec conviction :

—Mais, marraine, je ne le crois pas... .

Tante pensait tristement : Quelle tête elle a ! C'est tout à fait moi, à son âge ! Mon père aussi m'avait dit ce que je viens de lui dire... Moi non plus, je n'ai pas voulu le croire... Hélas ! combien j'en ai été punie !

—En somme, ce garçon, reprit la vieille fille, tu ne l'as vu que rarement... Tu t'es prise pour lui d'une fantaisie romanesque... Mais tu ne le connais pas !... Rien ne t'attache à lui... Nous t'en montrerons d'autres... Sais-tu ce que je vais proposer à ton père ? Un

beau voyage . . . Nous irons en Suisse . . . Tu verras des horizons nouveaux. Et tu reviendras avec des idées nouvelles. . . . Hein ?

Six mois plus tôt, à la pensée de partir, de faire du chemin, Aline eût bondi de joie. Elle avait alors le cœur vide et l'esprit libre. La proposition de sa marraine la trouva de glace.

—Je te remercie bien, tante, dit-elle. Je vois que tu m'aimes toujours, quoique je te donne de la contrariété. . . . Mais, si tu veux me faire plaisir, tu me laisseras ici. . . . Au moins, je pourrai y pleurer à mon aise, et personne ne verra que j'ai les yeux rouges. . . .

Ses larmes repartirent de plus belle, coulant en sillons brillants, le long de ses joues pâles. Tante la serra dans ses bras, la câlina, lui donna les noms les plus tendres, la suppliant de renoncer à son amour :

—Fais cela pour moi, ma chère petite mignonne adorée. Ne désole pas la fin de ma vie par le spectacle de ton désespoir, si ce mariage se fait, de tes regrets, s'il ne se fait pas ! . . . Sois sensée et conciliante ! Ne te bute pas à l'idée d'épouser ce soldat. . . . ! J'ajouterai deux cent mille francs à ta dot ! Mon enfant, vois ce qui m'est arrivé, à moi ! Profite de ma triste expérience ! . . .

Et tante, bouleversée par ses souvenirs cruellement ravivés, se mit à crier :

—Oh ! mon pauvre Louis ! Dieu sait qu'il n'avait pas la vocation, et qu'il n'est pas parti de bon gré ! Et pourtant. . . . Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ? il y a vingt-deux ans que je le pleure ! . . .

—Tu vois bien, tante, dit Aline avec douceur, quand on aime vraiment, qu'on ne change pas d'amour !

Tante se leva brusquement et n'ajouta plus un mot. Elle avait senti qu'elle n'obtiendrait rien. Marchant à côté d'Aline, elle revint vers la maison, sombre, irritée, et décidée à ne pas capituler.

—Cette petite a beaucoup de décision dans le caractère, dit-elle à son beau-frère. Mais je suppose qu'elle reviendra à de meilleurs sentiments. . . . La nuit porte conseil. Bonsoir !

Et, suivie de son chien, elle se retira dans sa chambre.

A cette heure même, le capitaine Roger, au mess du régiment, en compagnie de son camarade de promotion, le capitaine Prévaille, prenait une tasse de café. Il écoutait distraitement son ami, lancé dans une discussion technique très sérieuse sur la valeur des shrapnells prussiens, comparés aux obus à balles françaises.

—Vois-tu, mon cher, conclut Prévaille, la fonte dont nous nous servons étant plus aigre, plus cassante, le nombre des éclats de nos obus est plus considérable que celui des. . . . Mais, sapsist, Roger, tu ne me suis pas ! . . .

—Pardon, mon ami, tu disais ?

—Je disais. . . . Mon pauvre garçon, tiens ! tu me fais de la peine ! Tu as la figure à l'envers et les yeux au fond de la tête. Voyons, ça ne va donc pas, ces amours ?

—Pas du tout ! soupira Roger. J'ai le père et la mère pour moi, mais il y a une satanée tante, qui a le gouvernement de la maison depuis vingt ans, et qui mène toute la famille à la baguette. Or, elle a contre les militaires en général, et les artilleurs, sans doute, en particulier, une dent d'une longueur extraordinaire. . . . en trois mots, elle ne veut pas entendre parler de moi, et elle a menacé sa nièce non seulement de la déshériter, ce qui ne serait bien égal, mais encore de la maudire, ce qui ne saurait m'aller. . . . Vois-tu cette façon d'entrer en ménage ?

—Déshérités et maudits ! Comme dans les grands drames. . . . s'écria gaîment Prévaille. . . . Mais elle a

done le diable au corps, cette bonne dame ? Veux-tu que j'aille lui parler, moi ? . . .

—Oh ! mon ami ! . . . Tu ne sais pas à quoi tu t'engagerais ! . . . Enfin, tu vois, je suis très ennuyé. . . . Il faut me traiter avec un peu d'indulgence. . . .

—Ah ! ça, Roger, je suppose que tu vas tenir bon ? . . . reprit Prévaille. La place ne veut se rendre ? Soit. Mais un siège, c'est notre affaire ! . . . Et pour l'honneur du 17^e et ton bonheur à toi, il faut que tu triomphes !

—Je triompherai ! Mais que le loup me croque si je sais comment !

VII

Cependant, comme l'avait dit l'ami Prévaille, l'affaire des artilleurs c'est de conduire les sièges, et Roger avait déjà des cheminements, à lui connus, qui aboutissaient singulièrement près du corps de place. La petite ruelle était un moyen d'approche tout préparé. Et jamais Aline ne s'enferma plus souvent dans le kiosque chinois, pour méditer et travailler, qu'à la suite de l'explication orageuse qui avait bouleversé ses projets d'avenir.

Roger, rendu prudent par l'infortune, ne passait plus à cheval, le long du mur du jardin, et le bel alezan ne hennissait plus de plaisir, en approchant du but de sa course. L'amoureux venait à pied, l'œil au guet, et poussant même la précaution jusqu'à s'habiller en bourgeois. Le costume civil lui allait, il est vrai, à ravir, et il ne perdait rien de ses avantages.

Il avait trouvé sur le mur, au-dessous de la fenêtre du kiosque, un rebord très commode, à un mètre du sol. Il y mettait ses deux pieds, et se trouvait à portée de la main d'Aline. Ils causaient là, paisiblement, se confiant leurs peines et leurs espérances, n'ayant pour surveillant que le carlin de tante Ursule, mais assez gardés par la pure sincérité de leur tendresse.

La ruelle était toujours déserte, et nul ne venait interrompre leur causerie. Cependant, le quatrième jour, pendant que Roger était perché sur l'étroit entablement, un pas se fit entendre, sonore, entre les murs des jardins.

—Oh ! mon Dieu ! murmura Aline, voici quelqu'un qui va passer. . . . Vous serez vu. . . .

—Non ! dit Roger.

Et d'un élan, à la force des poignets, il se haussa jusqu'à la fenêtre. La jeune fille recula, en poussant un petit cri : le capitaine venait d'entrer dans le kiosque, par escalade, et se trouvait debout devant elle. Il y eut un instant d'embaras silencieux.

—Ce n'est pas bien, Roger, ce que vous avez fait là, dit Aline, en rougissant.

—C'était pour ne pas vous compromettre, répondit timidement le capitaine.

Elle le menaça du doigt, en souriant, et lui montrant une chaise :

—Enfin, puisque vous y êtes. . . .

Ils s'assirent et continuèrent à causer.

Tante Ursule, à la suite de son entretien avec sa filleule, s'était attendue à une lutte sourde, à des mines éplorées, à des bouderies persistantes. Avec étonnement elle constata chez la jeune fille une égalité d'humeur parfaite. Telle Aline était avant l'ouverture des hostilités, telle elle fut après. Elle ne chantait plus, le matin, dans sa chambre, et n'avait plus de ces poussées soudaines de gaieté, qui la faisaient gambader toute seule, au milieu du jardin, comme un poulain au printemps. Mais elle ne paraissait en aucune façon accablée. Elle avait même un petit air éveillé et satisfait qui intrigua tout particulièrement la vieille fille.

Tante Ursule soupçonna la trahison. Elle se dit : Il y a mystère là-dessous. Cette petite n'a pas la figure d'une personne séparée de celui qu'elle aime. Verrait-elle, en secret, ce traîneur de sabre ? Mais non. Elle n'est pas sortie depuis le commencement de la semaine. Correspondrait-elle avec lui ?

Elle surveilla l'arrivée du facteur, et se fit remettre toutes les lettres. Elle ne trouva rien de suspect, rien qui sentit la caserne. Peut-être le galant jette-t-il des billets par-dessus les murs, pensa-t-elle. Sous prétexte de faire nettoyer les massifs, elle mit le jardinier en observation permanente. Elle dit à ce brave garçon :

— Les maraîchers du voisinage ont lancé des racines dans le jardin. . . Si vous voyez tomber quoi que ce soit, vous me l'apporterez. . . .

Cet espionnage fut infructueux. La brèche, par laquelle Roger forçait le blocus, échappait à la vigilance de tante Ursule. Celle-ci passa des heures, à l'affût derrière sa persienne, surveillant le jardin. Mais le capitaine, rasant la muraille, était hors de vue, et le mystère des deux jeunes gens demeurait impénétrable.

Cependant Aline, en revenant du kiosque chinois où, se sentant épiée, elle ne restait jamais plus qu'un quart d'heure, se laissait quelquefois aller à fredonner. Ses yeux brillaient plus vifs, ses joues étaient plus roses. Elle avait en elle, pour le reste de la journée, un rayonnement de bonheur. Tante en fit la remarque. De là à observer le kiosque il n'y avait qu'un pas.

Un après-midi, ayant vu Aline se diriger vers son lieu de retraite accoutumé, elle s'en vint, à pas de loup, derrière la jeune fille. Au bas des marches du perron, elle s'arrêta et tendit l'oreille. Un léger murmure de voix, à travers la porte close, se faisait entendre. Avec qui Aline était-elle enfermée ? Était-ce avec son père ? Non, M. Bernard avait pris le chemin de l'usine, après le déjeuner. Mme Bernard était au salon. Alors, si c'était ? . . .

La vieille fille ne prit pas le temps de réfléchir une seconde de plus : son sang ne fit qu'un tour. . . Elle gravit les six marches, en trois bonds, ouvrit brusquement la porte et resta béante, devant ce stupéfiant spectacle : assis sur un canapé, le capitaine Roger, ayant sur ses genoux le carlin de tante Ursule profondément endormi, causait avec Aline qui brodait.

Ce fut rapide comme un songe. En voyant paraître sa marraine, Aline se dressa sur ses pieds et jeta un cri. . . Roger bondit, sans se soucier du carlin qui roula sur le sol, en poussant un jappement lamentable. Elle, par la porte, lui, par la fenêtre, s'envolèrent comme des sylphes. Et tante se trouva seule, dans le kiosque, en présence de son chien, qui la regardait avec de gros yeux étonnés. La vieille fille exaspérée fondit sur l'animal, qui avait si complètement trahi sa confiance, et, le frappant à grands coups d'ombrelle :

— Oh ! le vaurien, le sot, l'imbécile, qui se drolote sur les genoux de ce maraudeur au lieu de mordre, d'aboyer, d'aigreur toute la maison ! . . .

Elle lui jeta, à la volée, le manche de son ombrelle brisée, et, terrible, revenant à longues enjambées :

— Voilà donc comme on se moque de moi ! cria-t-elle. C'est bien ! Nous allons voir !

Elle entra sous le hangar où le jardinier serrait ses outils, y prit une planche, des pointes, un marteau, et Aline, quelques instants après, l'entendit qui clouait, à grand bruit, les volets du kiosque. La jeune fille eut un frisson. Il lui sembla que tante l'enfermait pour toujours, et que, murée, elle ne reverrait plus celui qu'elle aimait. Un froid soudain lui glaça le cœur. Elle eut peur en se

voyant toute seule, et, courant vers le salon, elle se réfugia dans les bras de sa mère.

M. Bernard était un brave homme. Il l'avait prouvé, depuis vingt ans, à tante Ursule. Mais il avait horreur des persécutions, et l'idée que sa fille n'était plus heureuse le fit sortir de son caractère. Il avait tout accepté, depuis le jour où, donnant le bras à sa femme coiffée de fleurs d'oranger, il était entré dans la maison. Tout : le martyre de l'héroïque Louis, l'humeur sombre de tante, les accès de demence périodiques qui avaient si gravement troublé la vie de famille. Mais il n'était pas disposé à supporter que sa fille eût les yeux rouges et la mine inquiète. Il ne l'avait pas mise au monde avec le concours de Mme Bernard, pour la voir autrement que des sourires et des chansons aux lèvres.

Lui, qui avait tourné, pendant huit jours, autour de sa belle-sœur, sans oser lui avouer que sa fille aimait un militaire, il n'hésita pas une minute, pour rendre la gaieté à Aline, à affronter les violences de l'irascible Ursule.

Il la prit à part, sous les grands maronniers qui ombrageaient la pelouse, et, sans préambule :

— Voyons, tante, dit-il, la situation qui nous est faite à tous, depuis une semaine, est très pénible. . . Est-ce que vous ne pensez pas qu'il y ait lieu de la régler d'une façon plus satisfaisante ? . . .

Il s'arrêta. La vieille fille, qui l'avait écouté d'abord, les yeux baissés, venait de lui lancer un regard terrible. Ses lèvres remuèrent, comme si elle allait parler, mais elle se contint, et, les traits contractés par une sourde colère, elle sembla décidée à entendre jusqu'au bout, et sans protestation, ce que son beau-frère osait vouloir lui dire. Bernard, oppressé, poursuivit courageusement :

— Vous savez, tante, combien nous vous aimons. . . Nous avons partagé avec vous toutes vos peines. . . Il n'est pas un seul de vos chagrins qui n'ait eu son contre-coup dans notre cœur. . . Mais, sincèrement, ne craignez-vous pas de vous laisser entraîner à un peu d'exagération dans vos antipathies ? Sans conteste, vous avez mille bonnes raisons d'écarter de votre intimité certaines personnes appartenant à. . . une classe de la société qu'il est inutile, entre nous, de nommer. . . Mais les proscriptions en bloc sont toujours fâcheuses. . . Il faut savoir faire des exceptions. Il y a de bonnes gens partout. . . Et le choix de votre nièce, particulièrement, est, je vous assure, plus sensé qu'il n'en a l'air. . . Ce jeune homme. . .

Il ne put achever. Tante, qui bouillonnait comme un volcan couvant une éruption, éclata soudainement, et, frémissante au souvenir de la scène du kiosque :

— C'est un drôle ! cria-t-elle. . . Oui Monsieur, un drôle ! Il a osé s'introduire chez moi, pareil à un voleur, en franchissant les murailles. Je l'ai trouvé dans mon kiosque, là ! là ! aux pieds de votre fille ! . . .

— Pas aux pieds, tante, rectifia Bernard. . . assis sur un canapé. Aline m'a tout conté. Ils causaient, les pauvres enfants ! . . .

— Plaignez-les ! Désavouez-moi ! Approuvez leur conduite, qui est d'une immoralité révoltante !

— Mais aussi, c'est votre faute ! Vous les obligez, par vos rigueurs, à nous tromper. . . .

— Monsieur, les cœurs honnêtes, quoi qu'il arrive, ne trompent jamais ! . . .

— Eh ! après tout, il faut avoir un peu de raison ! continua Bernard, qui s'échauffait. . . Ils s'aiment et vous les séparez. . . Ils font le diable pour se revoir. . . . C'est tout naturel ! Et, à leur place. . . .

— Vous en feriez autant ?

— C'est bien possible !

—Monsieur, l'amour paternel vous égare. . . .

—Et vous, votre haine systématique vous aveugle !

—Systématique !

C'était la première fois que tante Ursule entendait mettre en doute le bien fondé de ses préventions, c'était la première fois qu'une voix audacieuse s'élevait pour discuter le "malheur." Elle pensa que Bernard devenait fou, elle le dévisagea avec inquiétude. Elle le vit très rouge, mais absolument maître de lui. Il ne disait que ce qu'il voulait dire. Tante se sentit débordée, elle comprit que son prestige diminuait, et que, si elle ne le reconquerrait par un coup d'éclat, c'était à jamais fini de son autorité.

—Systématique ! exclama-t-elle. Ma haine ! Vous êtes un impudent de me parler de la sorte, et votre fille est une coquine d'agir comme elle le fait ! . . .

Les duretés que tante Ursule lui adressait, Bernard n'y prit pas garde : mais il ne sut pas rester indifférent à celles qui étaient dirigées contre Aline. Ce mouton se fâcha, pour la première fois de sa vie. Il perdit toute mesure, et, la voix tremblante :

—J'en suis bien fâché, répliqua-t-il, mais vous ne savez pas ce que vous dites. . . . Ma fille est un ange ! . . . Pauvre petite ! elle souffre, elle se désespère, quand elle devrait être au comble de la joie. . . . Vous troublez son existence à plaisir. Et pourquoi ? Pour des imaginations folles, indignes d'une femme sérieuse. Car, il faut bien le dire, à la fin, votre malheur est une mauvaise plaisanterie. . . . qui a trop duré ! . . .

A ces mots blasphémateurs, tante poussa un cri déchirant. Il lui sembla que Bernard venait de lui tordre le cœur. Déjà le brave homme, regrettant les paroles prononcées, eût voulu les rattraper. Il s'élança vers la vieille fille, mais celle-ci, comme si elle eût tenu le glaive flamboyant de l'ange qui garde les portes du Paradis, étendit un bras menaçant, et, sans répondre, elle s'éloigna à grands pas.

La discorde régnant dans la maison en souveraine, il parut impossible de continuer la vie en commun, et M. Bernard déclara brièvement à sa femme et à sa fille que, dès le lendemain, ils iraient s'installer à l'usine. Il avait là un petit chalet, qu'il habitait avant son mariage, et qui leur servirait de refuge jusqu'à la fin de l'été. Après, on verrait à s'arranger.

Mme Bernard annonça à sa sœur que la séparation s'effectuerait le surlendemain. Tante se renferma dans un silence terrible pour qui la connaissait. Elle ne fit pas une objection à un départ qui devait lui déchirer l'âme. Elle pinça les lèvres, ses yeux clignèrent, une rougeur lui marbra les pommettes, elle baissa la tête en signe d'acquiescement. Et, tournant le dos à sa sœur désolée, qui espérait vaguement un retour d'indulgente bonté, un éclair de chaude tendresse, elle monta dans sa chambre où elle se mit en prières.

Depuis que le culte qu'elle avait voué à Louis-Silvain-Exupère était discuté, elle s'y consacrait avec plus de ferveur. La persécution engendre toujours ainsi un redoublement de piété. Jamais tant de petites bougies n'avaient été brûlées autour du daguerréotype. La place des genoux pointus d'Ursule était marquée en creux dans le velours du prie-Dieu.

La crise était donc à l'état aigu. Et aucun moyen de conciliation n'apparaissait. Des deux côtés, même résolution implacable. Aline, emportée par son amour, ne rêvait plus que la liberté. Tante, obstinée dans sa colère, ne mettait pas d'obstacle à ce que la jeune fille s'éloignât. Encore quelques heures, et toutes ces bonnes

gens, qui s'adoraient, devaient être brouillés irrémédiablement. Pour les rapprocher maintenant, il eût fallu un miracle.

VIII

C'était le jour du départ. Tante n'avait pas encore paru. Elle entendait, au travers des cloisons et des planchers, traîner les paniers et rouler les malles. Un chagrin immense était en elle, à la pensée que, le lendemain, la maison serait abandonnée. Seule, en face d'elle-même, dans cette chambre funèbre, où tout parlait d'amours défuntes, elle se demandait, avec angoisse si elle avait bien le droit d'exiger que l'enfant adorée étouffât, d'elle-même, sa tendresse. Si seulement Aline avait fait un pas vers la vieille fille ulcérée, si elle lui avait donné l'occasion de se montrer sublime de générosité, en consentant enfin à subir ce mariage, si, lui tendant les bras, avec quelques supplications de plus, on lui avait offert les honneurs de la guerre. . . . elle eût cédé, peut-être. Mais non ! On n'implorait plus, on se révoltait, on la laissait seule dans un coin, comme une pauvre vieille bête abandonnée. Oh ! cette enfant, qu'elle avait si tendrement élevée, au chevet de laquelle elle avait passé tant de nuits, quand elle était malade ! Cette petite créature blonde, rose, gaie, dont les mains étaient si douces, les baisers si frais, son unique consolation en ce monde, son seul espoir dans la vie, elle partait ! C'était fini ! Elle ne la verrait plus !

Et, prise de désespoir, tante pleurait, dans le silence grave de la chambre, étouffant ses sanglots, ne voulant pas qu'on soupçonnât sa faiblesse.

Alors, elle s'élançait vers l'autel du cher martyr, et, avec exaltation, elle s'écriait :

—Un soldat, non, c'est impossible, n'est-ce pas ? Jamais !

Le soir descendait déjà. La porte de la chambre, en s'ouvrant, tira la vieille fille de sa méditation. Sa femme de chambre entra.

—Qu'est-ce donc ? demanda tante avec mécontentement, que me veut-on ?

—Il y a, en bas, un monsieur qui demande à voir mademoiselle.

—Un monsieur. . . . Quel monsieur ?

—Je ne le connais pas.

Un inconnu ? Une lueur d'espoir illumina l'esprit d'Ursule. Si c'était un parent ou un ami du capitaine Roger ? Si une démarche conciliante tentée au dernier moment, allait tout arranger ? . . . Elle trembla de joie.

—C'est bien, recevez. . . . J'y vais.

Elle répara le désordre de sa coiffure, et se dirigea vers le salon.

Un gros homme, très rouge, favoris taillés à l'allemande, cheveux frisottés, mis comme un étranger, et vulgaire d'aspect, attendait, debout devant la cheminée. La vieille fille le regarde vaguement, et, ébauchant un sourire :

—A qui ai-je l'honneur de parler ?

Le gros homme fit un haut-le-corps, avança d'un pas, et, d'un air jovial :

—Suis-je donc si changé, cousine, que vous ne me reconnaissez pas ?

Cousine ! Ursule examina avec plus d'attention cette figure bouffie qui ne lui rappelait rien, et, très troublée :

—Monsieur, je ne saisis pas bien. . . . Pardon. . . . Vous avez dit ?

—Cousine ! mais sans doute, reprit le gros homme. Comment, Ursule, tu ne te souviens pas ?

A ce nom prononcé ; " Ursule," à ce tutoiement inattendu, tante devint livide, ses yeux prirent une effrayante expression d'égarément, elle bégaya :

—Est-ce possible ?

—Mais oui : Louis !

Elle resta saisie, froide et immobile comme si elle eût été changée en statue.

—C'est une funeuse surprise, hein ? s'écria Louis-Silvain-Exupère, avec une lourde gaieté qui fit horreur à la vieille fille. J'ai vu que, tout d'abord, tu ne me reconnaissais pas. Mais toi, tu n'es pas changée. Ah ! ma bonne Ursule, c'est un grand plaisir, après si longtemps, de se revoir !

Tante ne l'écoutait plus ; elle songeait : " Les morts sortent-ils du tombeau ? Ou bien ai-je devant moi, vivant, celui que j'ai tant pleuré ? " Un ouragan de pensées tourbillonna dans sa tête, qui lui parut près d'éclater. Elle se demanda, à la fois, si elle allait se jeter dans les bras de son fiancé, ou l'étrangler de ses mains. Elle avait envie de grincer des dents, de crier, d'insulter, et trouva encore assez de force pour se taire. Elle était dominée par une terrible curiosité. Avant tout, elle voulait pénétrer le mystère de cette résurrection.

—Mais comment s'est-il fait ? balbutia-t-elle.

—Ah ! voilà. C'est un véritable roman . . .

Dans le salon obscur, ayant en face d'elle l'homme auquel elle avait voué sa vie, Ursule eut une hallucination. Il lui semblait que vingt ans ne s'étaient pas écoulés, que ses tristesses n'avaient eu que la durée d'un rêve, que Louis n'était jamais parti, qu'il venait de demander sa main, et que M. Prévot allait entrer, et dire enfin : " Mes enfants, vous vous aimez, soyez unis ! " Dans le silence, cependant, le revenant, voyant Ursule inerte et muette, et la croyant tout entière à son récit, continuait à parler, avec un léger accent gagné à l'étranger. Et la vieille fille, les oreilles bourdonnantes, le cœur bouleversé, n'entendait que des lambeaux de phrases.

Oh ! la vie avait été bien dure, dans la tranchée, où les obus pleuvaient comme grêle. On se taillait des abris dans la neige durcie, et il fallait guetter toute la nuit, car les Russes faisaient des sorties continuelles, surnoisement, enlevant les sentinelles, et massacrant les grand'gardes. Presque rien à manger, encore moins à boire, et un gredin de froid, à laisser la peau de ses mains collée au canon du fusil ! Enfin, par une matinée brumeuse et glacée, engourdi auprès d'un gabion, il songeait, mélancolique, à ceux qu'il avait laissés en France. Il voyait, comme dans un mirage, la maison de famille tranquille, éclairée et chaude. Une tiédeur douce l'enveloppait, et il se sentait gagné, peu à peu, par un délicieux engourdissement, quand des hurras furieux avaient retenti . . . Il avait voulu crier : " Aux armes ! " faire feu . . . Mais un coup terrible s'était abattu sur son front, il avait vu mille rayons aveuglants, éprouvé une douleur affreuse . . . et tout s'était anéanti . . .

Il avait repris connaissance au fond d'un bon lit, dans une chambre chauffée par un immense poêle en faïence. Deux femmes étaient assises près de lui, parlant une langue qu'il ne comprenait pas, mais qui était douce. Il se trouvait à Ekatérinoslaw, où les Russes, après l'avoir ramassé, la tête fendue, l'avaient envoyé avec un convoi de blessés. L'hôpital regorgeant, de braves bourgeois avaient eu la charge de le recueillir, et depuis plusieurs semaines, il était soigné par la mère et la fille.

Tante fit un brusque mouvement. Dans son esprit troublé, une idée commençait à poindre : celle d'un

amour naissant entre la jeune fille et le blessé . . . Elle frémit de jalousie et de colère . . .

Lui, il continuait son histoire, s'étendant, avec complaisance, sur les attentions dont il avait été l'objet de la part de ces deux femmes. Il montrait le père, l'excellent M. Balanof, riche marchand de vins, s'étudiant à lui dire : " Pauvre petit . . . Terrible guerre . . . Grand malheur ! . . . Blessé . . . ami . . . " Et ils étaient devenus amis, en effet, malgré le sang versé, malgré le canon qui continuait à gronder, malgré l'écrasement des Russes et la victoire des Français, tant la fille, la tendre Macha, avait de langueur dans les yeux, quand elle regardait le sympathique convalescent.

La paix conclue, la liberté avait été rendue aux prisonniers. Mais Macha avait eu une telle crise de larmes que, par reconnaissance il s'était cru obligé de différer son départ. L'été avait fleuri les jardins, et, le soir, il apprenait le français à la jeune fille qui lui apprenait le russe. Elle savait lui dire maintenant : " Mon bien-aimé," et il savait lui répondre : " Douchinka."

Que pouvait-il ajouter, en fait d'explications et d'excuses ? Il y avait alors, bien loin, une grande fille brune, qui lui avait été durement refusée, et il y avait, tout près, une jolie enfant blonde qui lui était tendrement offerte. Pour lui, pas de fortune et plus d'espoir, en France ; une association et un mariage en Russie. Il était devenu l'associé de M. Balanof, l'époux de Macha, et, laissant tomber l'oubli sur lui, repoussé par sa vraie famille, il s'en était créé, là-bas, une nouvelle.

Tout lui avait réussi : il s'était ingénié à fabriquer du champagne avec le vin blanc de Crimée, et les affaires avaient largement prospéré. Il habitait maintenant la plus riche maison d'Odessa, et était père d'une charmante fille, qu'il comptait marier prochainement à un grand marchand de grains. Ah ! il avait bien souvent pensé à ses chers amis de France ! Il s'était informé d'eux dans les premiers temps, auprès de son correspondant de Paris, et celui-ci avait écrit que Mlle Prévot avait épousé un M. Bernard, et qu'elle était très heureuse. Il s'en était réjoui . . . Car la vie, n'est-ce pas, ne tournait jamais comme on la rêvait ? Il se mit à rire, en regardant Ursule, et, très gaillardement :

—Nous qui avions juré de ne nous marier qu'ensemble, hein, ma chère !

Il aurait pu continuer à parler indéfiniment. Tante ne faisait plus attention à lui. Au fond de son fauteuil, écrasée, anéantie, sentant sa raison près de sombrer, elle assistait, avec une stupeur terrifiée, à cet étrange et rapide naufrage de ses croyances et de ses illusions.

Était-ce possible, ce qu'elle venait d'entendre ? N'y avait-il pas de la sorcellerie, du maléfice ? Quoi ! tout croulait autour d'elle ? Le temple, qu'elle avait élevé, pour y célébrer pompeusement le culte de sa douleur, était en décombres. La légende du malheur, qui avait occupé sa vie, avait disparu en un instant.

Le martyr se portait comme un charme. Le héros sublime s'était établi marchand de faux vins de Champagne. Le poétique défunt sortait de sa tombe inagnaire, marié et père de famille. Horreur ! Et il faudrait avouer toute cette humiliante vérité, se montrer bafouée, bernée, ridicule, sous ses coiffes noires et, avec sa robe de veuve apocryphe !

Elle se demanda s'il ne serait pas juste qu'un gouffre s'ouvrit subitement pour qu'elle pût y anéantir cet être abominable, dont la mort l'avait désolée, et dont l'existence la désolait bien davantage.

Mais Louis-Silvain-Exupère, pesant, massif, débordant de santé, ne paraissait pas disposé à disparaître pour faire plaisir à son ex-fiancée. Il se carrait avec un contentement béat, qui porta au comble la fureur d'Ursule. Elle sentit tout son sang qui reflua vers le cœur. Elle crut qu'elle allait avoir une attaque d'apoplexie, fit un effort, et parvint à se lever.

Au dehors, devant la fenêtre, au même moment, une ombre légère passa, celle d'Aline qui, avant de partir, disuit adieu aux allées vertes et ombreuses, aux parterres remplis de fleurs à tout ce jardin charmant qu'elle avait parcouru insouciant et si heureuse. Tante l'aperçut. Le souvenir de ce que la chère enfant endurait depuis huit jours lui revint brusquement. Elle la revit pâle, triste et suppliante. Et tout cela à cause de ce gros vieil homme rouge, hideux, avec ses favoris en côtelettes et ses cheveux frisés. Un flot amer monta jusqu'à ses yeux, et, avec un affreux sanglot elle se mit à pleurer.

— Ursule ! s'écria Louis-Silvain-Exupère très étonné, en marchant vers elle.

Tante fit un bond en arrière, et, les yeux flamboyants :

— Ne m'approchez pas !

— Mais...

— Sortez ! Que je ne vous revoie jamais ! s'écria-t-elle. Vous me faites horreur ! Mon père avait deux filles, vous l'aviez oublié, cœur ingrat ! C'est ma sœur qui s'est mariée ! Moi, je vous ai pleuré pendant vingt ans !... Il faut vraiment que vous ayez de l'audace pour vous être présenté ici ! Mais vous y avez fait maintenant tout le mal que vous pouviez faire. Allez-vous-en ! Je ne sais pas de quoi je serais capable !..

Atterré, Louis-Silvain-Exupère prononça en russe ces mots : "*Vott Diavolskoïe priklioutschenie vesmu nepriatnoïé !*" qui voulaient dire : "Voilà une diable d'aventure bien désagréable !" Et, d'un pas précipité, sans ajouter une parole, sans regarder derrière lui, il gagna la porte de la maison.

A sa suite, Ursule s'élança hors du salon, gravit l'escalier, entra dans sa chambre, et, se jetant comme une furie sur le coin aux souvenirs, elle renversa le prie-Dieu les pieds en l'air, décrocha le daguerréotype, arracha la lampe d'argent, et, les brisant, pleine de rage, elle joncha le plancher de leur débris qu'elle piétina avec un bruit horrible. Enfin, épuisée par ses efforts, tremblante de colère, cherchant autour d'elle ce qu'il lui serait possible de saccager encore, elle tomba sur un campé, immobile et sans pensée.

A l'étage inférieur, les maîtres et les domestiques, attirés par ce vacarme, se regardaient avec stupéfaction. Le bruit ayant cessé, M. Bernard se hasarda à monter. Il resta un instant indécis, sur le palier, écoutant. Rien ne bougeait, aucun mouvement, pas un souffle. Il frappa timidement un petit coup. Aucune réponse... Alors, le brave homme fut pris d'inquiétude, il pensa qu'Ursule était peut-être malade... peut-être... Il n'hésita plus, et, tournant le bouton, il entra. D'un coup d'œil il vit les objets du culte en miettes, et sa belle-sœur inanimée. Il poussa un cri, la saisit, lui tapa dans les mains, lui parla :

— Tante ! mon Dieu, que s'est-il passé ? Me reconnaissez-vous ? Répondez-moi.

Ursule parut sortir des profondeurs d'un abîme. Elle regarda son beau-frère, et, rappelée au sentiment de la réalité, retrouvant toute sa colère :

— C'est lui ! c'est lui ! dit-elle, en montrant du geste le

portrait du martyr tant pleuré. Il est revenu !... Il est vivant !...

M. Bernard leva les bras avec surprise :

— Louis ?

Ursule se dressa et d'une voix terrible :

— Qu'on ne prononce plus jamais ce nom devant moi !

Elle fit quelques pas, au hasard, absorbée, comme si elle se consultait avant de prendre une grave résolution, puis, s'arrêtant auprès de Bernard, qui restait muet de saisissement :

— Quant à vous, mon cher ami, allez me chercher le capitaine Roger !

Aline et sa mère étaient vraisemblablement aux écoutes, car à peine ces paroles inattendues avaient-elles été prononcées, qu'elles parurent l'une et l'autre, la figure illuminée par la joie, les lèvres épanouies dans un sourire, et les bras tendus vers la vieille fille :

— Oh ! tante ! quel bonheur !

Une explosion de larmes eut lieu, mais de larmes de contentement, cette fois, et, pendant un instant, on n'entendit, dans la chambre, que des soupirs et des baisers.

Sept heures sonnaient, on était au salon, quand le capitaine se présenta, amené par M. Bernard. Il entra timidement, et, quoiqu'il fut en uniforme, tante Ursule resta calme, et les murs de la maison ne s'écroulèrent pas.

— Approchez, Monsieur, dit la vieille fille, je suis bien aise de vous voir... .

Elle le regardait attentivement et le trouvait tout à fait à son gré.

— Vous êtes officier à l'artillerie ?

— Capitaine, Mademoiselle, de l'hiver dernier... .

— Il y a longtemps que vous servez ?

— Depuis neuf ans... Je n'ai pas fini ma dernière année d'École, j'ai été versé dans l'armée de la Loire, et j'ai fait partie du corps du général Chanzy.

— Vous vous êtes bien battu, au moins ?

— De mon mieux, Mademoiselle, dit le capitaine avec un charmant sourire.

— Avez-vous été blessé ?

— Deux fois. La première, d'un coup de sabre à la bataille de Coulmiers, et la seconde, d'une balle à la retraite de Vendôme.

— Bravo ! voilà un vrai soldat ! s'écria la vieille fille avec enthousiasme. Et, par hasard, vous n'auriez pas été fait prisonnier ?

— Si, Mademoiselle, les Allemands m'ont ramassé à moitié mort, et conduit à Mayence, où j'ai été fort bien soigné, je dois le dire, par des dames de la ville.

— Vous aussi !

Et, comme le capitaine restait un peu gêné, ne comprenant pas la valeur de l'interruption, elle ajouta :

— Et si une des filles du vainqueur, — il y en avait sans doute de jeunes et gentilles, — s'était éprise de vous, et si l'on vous avait offert sa main, avec une grosse dot, qu'auriez-vous fait ?

— Mais je l'aurais refusée, dit doucement le capitaine, en regardant Aline, dont les yeux s'emplirent de larmes. Mon cœur m'aurait averti que le bonheur, pour moi, ne pouvait être qu'en France.

— Très bien, Monsieur ! s'exclama tante Ursule, voilà qui est parlé en homme sensé et en bon patriote !

Elle jeta à Aline un coup d'œil approbateur, puis, s'adressant au capitaine :

— Faites-nous le plaisir de rester à dîner avec nous. Et ce soir, mon neveu, si vous voulez m'être agréable, vous me raconterez vos campagnes.

JULIA DE TRÉCŒUR

PAR OCTAVE FEUILLET

I

Tous ceux qui, comme nous, ont connu Raoul de Trécœur dans sa première jeunesse le croyaient destiné à une grande renommée. Il avait reçu des dons très remarquables ; il reste de lui deux ou trois esquisses et quelques centaines de vers qui promettaient un maître ; mais il était fort riche et avait été fort mal élevé : il tourna vite au dilettantisme. Parfaitement étranger, comme la plupart des hommes de sa génération, au sentiment du devoir, il se laissa emporter à toutes guides par ses instincts, qui étaient, heureusement pour les autres, plus vifs que malfaisants. Aussi le plaignit-on généralement quand il mourut en pleine jeunesse, pour avoir aimé sans discrétion tout ce qui lui était agréable. Le pauvre garçon, disait-on, n'avait fait de mal qu'à lui ; — ce qui, d'ailleurs, n'était pas exact.

Trécœur avait épousé à vingt-cinq ans sa cousine Clotilde-Andrée de Pers, honnête et gracieuse personne qui n'avait d'une mondaine que les élégances. Madame de Trécœur avait vécu avec son mari dans une région de tempêtes malsaines où elle se sentait dépaysée et comme dégradée. Il la tourmentait de ses remords presque autant que de ses fautes. Il la regardait avec raison comme un ange et pleurait à ses pieds quand il l'avait trahie, se désespérant d'être indigne d'elle, d'être victime de son tempérament et d'avoir vu le jour dans un siècle sans croyances. Il menaçait un jour de se tuer dans le boudoir de sa femme, si elle ne lui pardonnait ; elle lui pardonna, naturellement. Toute cette partie dramatique troublait Clotilde dans sa vie résignée. Elle eût préféré un malheur plus tranquille et sans phrases.

De cette triste union était née une fille, nommée Julia, que son père, malgré toutes les résistances de Clotilde, avait gâtée à outrance. On connaissait l'idolâtrie de M. de Trécœur pour sa fille, et le monde, avec sa mollesse de jugement habituelle, lui pardonnait volontiers sa vie scandaleuse en faveur de ce mérite, qui n'en est pas toujours un. Il n'est pas très difficile, en effet, d'aimer ses enfants ; il suffit de n'être pas un monstre.

Julia paraissait magnifiquement douée ; mais son naturel ardent et précoce s'était développé, grâce à l'éducation paternelle, comme en pleine forêt vierge, à tort et à travers. C'était une petite personne brune et pâle, souple et élancée, avec de grands yeux bleus, pleins de feu, des cheveux noirs en broussailles et des sourcils d'un arc superbe. Son air habituel était réservé et hautain ; cependant, elle déposait en famille ces apparences majestueuses pour faire la roue sur le tapis. Elle avait les jeux qu'elle inventait. Elle traduisait ses leçons d'histoire en petits drames mêlés de discours au peuple, de dialogues, de musique et particulièrement de courses de chars. Malgré sa mine sérieuse, elle était bouffonne à ces heures, et parodiait cruellement les gens qui ne lui plaisaient pas.

Elle montrait pour son père une prédilection passionnée, bizarrement combattue par les sentiments de pitié et de tendresse qu'inspiraient à son jeune cœur les tristesses de sa mère. Elle la voyait souvent pleurer ; elle se jetait alors à ses pieds en peloton, et demeurait là pendant des

heures, immobile et muette, la regardant d'un œil humide et buvant de temps en temps une larme sur sa joue. Elle ne lui demandait jamais pourquoi elle pleurait. Elle avait apparemment saisi, comme beaucoup d'enfants, quelques échos des douleurs du foyer. Sans nul doute, sa vive intelligence se rendait compte des torts de son père ; mais son père, ce beau cavalier, spirituel, généreux et fou, elle l'adorait, elle était fière d'être sa fille, elle palpait de joie quand il la tenait sur son cœur. Elle ne pouvait ni le juger, ni le blâmer. C'était un être supérieur. Elle se contentait de plaindre et de consoler de son mieux cette créature douce et charmante qui était sa mère et qui souffrait.

Dans le cercle des relations de madame de Trécœur, Julia passait simplement pour une petite peste. Les *chères madames*, comme elle les appelait, qui ornaient les jeudis de sa mère, se contaient les unes aux autres avec amertume les scènes d'imitation comique dont l'enfant faisait suivre leur entrée et leur sortie. Les hommes se regardaient comme favorisés quand ils n'emportaient pas un chiffon de soie dans le dos. Tout cela divertissait fort M. de Trécœur. Quand sa fille exécutait, avec une demi-douzaine de chaises, quelqu'une de ces courses olympiques qui faussaient tous les pianos du voisinage :

— Julia ! criait-il, tu ne fais pas assez de bruit. . . . Casse un vase !

Et elle cassait un vase ; sur quoi, son père l'embrassait avec enthousiasme.

Cette méthode d'éducation prit un caractère plus grave à mesure que l'enfant grandit et devint une fillette. La tendresse de son père se nuança d'une sorte de galanterie. Il la menait avec lui au Bois, aux courses, au spectacle. Elle n'avait pas une fantaisie qu'il ne prévint et ne comblât. Elle eut à treize ans ses chevaux, son groom, une voiture à son chiffre. Déjà malade et se sentant mortellement atteint, ce malheureux homme accablait cette fille chère de gages de sa funeste affection. Il éteignait ainsi tous ses goûts par une satiété précoce, comme s'il eût voulu ne lui laisser que le goût du fruit défendu.

Julia le pleura avec des transports furieux, et conserva pour sa mémoire un culte ardent. Elle avait un appartement particulier, qu'elle remplissait des portraits de son père et de mille souvenirs intimes autour desquels elle entretenait des fleurs.

Madame de Trécœur, comme la plupart des cousines qui épousent leur cousin, s'était marié fort jeune. Elle resta veuve à vingt-huit ans, et sa mère, la baronne de Pers, qui vivait encore, et qui était même des plus vivantes, ne tarda pas à lui suggérer discrètement la convenance d'un second mariage. Après avoir épuisé les raisons pratiques, et fort sensées d'ailleurs, qui semblaient lui conseiller de prendre ce parti, la baronne en venait aux raisons sentimentales :

— De bonne foi, ma pauvre fille, disait-elle, tu n'as pas eu jusqu'ici ta part de bonheur terrestre. . . . Je ne voudrais pas dire du mal de ton mari, puisqu'il est mort ; mais, entre nous, c'était un fier animal. . . . Mon Dieu, délicieux par instants, je te l'accorde, j'y ai été prise moi-même, comme tous les mauvais sujets !. . . d'ailleurs,

monstrueux... monstrueux !... Eh bien, certes, je ne dirai pas que le mariage soit un état de pure félicité ;... néanmoins, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'ici pour jouir honnêtement de la vie entre gens comme il faut... Tu es à la fleur de l'âge... tu es fort agréable à voir... fort agréable !... et tu ne perdras rien, par parenthèse, quand tu sera juponnée un peu plus haut par derrière, avec un pouf convenable ; car tu ne sais même plus ce qui se porte, ma pauvre chatte... Tiens, vois ! ce sont des horreurs... Enfin, que veux-tu, il ne faut pas se faire remarquer... Bref, je voulais te dire que tu as encore tout ce qu'il faut et même plus qu'il ne faut pour fixer un mari, si tant est qu'il y en ait de fixes, ce que j'aime à croire... Il faudrait, d'ailleurs, désespérer absolument de la Providence, si elle ne nous réservait pas quelques compensations après toutes nos épreuves... C'est déjà un signe manifeste de sa bonté que tu aies repris ton embonpoint, ma pauvre mignonne ! Embrasse ta mère... Voyons, quand marions-nous cette jolie femme ?

Il n'y avait nulle exagération maternelle dans les compliments que la baronne adressait à Clotilde. Tous Paris avait pour elle les yeux de sa mère. Elle n'avait jamais été si attrayante, et elle l'avait toujours été infiniment. Sa personne, reposée dans la paix de son deuil, avait alors l'éclat d'un beau fruit mûr et frais. Ses yeux noirs d'une tendresse timide, son front pur encadré dans des nattes magnifiques et vivaces, ses épaules de marbre rose, sa grâce spéciale de jeune matronne à la fois belle aimante et chaste, tout cela, joint à une réputation intacte et à soixante mille francs de rente, ne pouvait manquer de susciter des prétendants. Il en surgissait effectivement une légion. La raison, l'opinion même, qui avait rendu justice à son mari et à elle, la poussaient à de secondes noces. Ses sentiments particuliers, qu'elle qu'en fût la délicatesse naturelle, ne semblaient pas devoir être un obstacle, car il n'y avait rien que de vrai dans son cœur. Elle avait été fidèle à son mari, elle avait donné des larmes amères à ce triste compagnon de sa jeunesse ; mais il avait fatigué et usé son affection, et, sans jamais s'associer aux récriminations posthumes de sa mère contre M. de Tréceur, elle sentait qu'elle n'avait plus d'autre devoir envers lui que la prière.

Il y avait cependant de longs mois qu'elle était veuve et elle continuait d'opposer aux sollicitations de la baronne une résistance dont celle-ci cherchait vainement la raison mystérieuse. Elle crut un jour l'avoir découverte.

— Avoue la vérité, lui dit-elle. tu as peur de contrarier Julia. Ah ! pour ceci, ma fille, ce serait de la folie pure... Tu ne peux avoir de ce côté aucun scrupule sérieux. Julia sera très riche de son chef et n'aura aucun besoin de ta fortune. Elle se mariera elle-même dans trois ou quatre ans (je souhaite bien du plaisir à son mari, par parenthèse !) ; et vois un peu dans quelle jolie situation tu te trouveras... Mais mon Dieu, nous n'en aurons donc jamais fini ? Après le père, voilà la fille maintenant... Eh ! mon Dieu, qu'elle fabrique des chappelles avec les portraits et les éperons de son père tant qu'elle voudra, ça la regarde ; ce n'est pas moi qui lui ferai concurrence, bien certainement ; au moins, qu'elle nous laisse vivre ! Comment ! tu ne pourrais pas disposer de toi sans lui demander la permission ? Alors, si tu es son esclave, ma chère petite, mets-moi à la porte ! tu ne saurais rien faire qui lui soit plus agréable, car elle ne peut pas me sentir, ta fille !... Et puis enfin, de bonne foi, qu'est-ce que ça peut lui faire que tu te rema-

ries ? Un beau-père n'est pas une belle-mère... c'est tout à fait différent. Eh ! mon Dieu, son beau-père sera charmant pour elle... tous les hommes seront charmants pour elle... je lui prédis cela : elle peut-être tranquille !... Enfin conviens-en, c'est là ce qui t'arrête ?

— Je vous assure que non, ma mère, dit Clotilde.

— Je vous assure que si, ma fille... Eh bien, voyons, veux-tu que je parle à Julia, moi, que j'essaie de lui faire entendre raison ?... J'aimerais mieux lui donner le fouet, mais enfin !...

— Ma pauvre chère maman, reprit Clotilde, faut-il tout vous dire ?

Elle vint se mettre à genoux devant la baronne.

— Certainement, ma fillette, dis-moi tout ;... mais ne me fais pas pleurer, je t'en supplie !... Est-ce très-triste, ce que tu as à me dire ?

— Pas très-gai.

— Mon Dieu !... Enfin, dis toujours.

— D'abord, ma mère, je vous avoue que je n'éprouverais personnellement aucun scrupule à me remarier...

— Je crois bien... Comment donc ! Il ne manquerait plus que cela !

— Quant à Julia, que j'adore, qui m'aime bien et qui vous aime bien aussi, quoi que vous en disiez...

— Persuadée du contraire, dit la baronne. N'importe. Poursuis.

— Quant à Julia, j'ai plus de confiance que vous dans son bon sens et dans son bon cœur ;... malgré la tendresse exaltée qu'elle conserve pour son père, je suis sûre qu'elle comprendrait, qu'elle respecterait ma détermination, et qu'elle ne m'en aimerait pas moins, surtout si son beau-père ne lui était pas personnellement antipathique ; car vous connaissez la violence de ses sympathies et de ses antipathies...

— Si je la connais ! dit amèrement la baronne. Eh bien, il faut lui donner une liste de ces messieurs, à cette chère petite, et elle fera elle-même ton choix.

— C'est inutile, ma bonne mère, dit Clotilde. Le choix est fait par la principale intéressée, et je suis certaine qu'il ne serait pas désagréable à Julia.

— Eh bien, alors, ma mignonne, cela va tout seul !

— Hélas ! non. Je vais vous dire une chose qui me couvre de confusion... Parmi tous les hommes que nous connaissons, le seul qui me plaise enfin, est aussi le seul qui n'ait jamais été amoureux de moi.

— Alors, c'est un sauvage ! ça ne peut être qu'un sauvage !... Enfin, qui est-ce ?

— Je vous l'ai dit, ma pauvre mère, le seul de nos amis qui ne soit pas amoureux de moi...

— Bah ! qui ça ?... Ton cousin Pierre ?

— Non... mais vous brûlez.

— M. de Lucan ! s'écria la baronne. Ça devait être c'est la fleur des pois ! Mon Dieu, ma chère petite, que nous avons donc les mêmes goûts toutes deux ! Il est charmant, ton Lucan, il est charmant... Embrasse-moi... Ne cherche plus, ne cherche plus ; voilà notre affaire positivement !

— Mais, ma mère, puisqu'il ne veut pas de moi !

— Bon ! il ne veut pas de toi à présent... Quelle histoire ! qu'en sais-tu ? Lui as-tu demandé ? D'ailleurs c'est impossible, ma chère petite... vous êtes faits l'un pour l'autre de toute éternité. Il est charmant, distingué, comme il faut, riche, spirituel, tout enfin, tout !

— Excepté amoureux, ma mère.

La baronne se récriant de nouveau contre une si forte invraisemblance. Clotilde lui mit sous les yeux une série de faits et de détails qui ne laissait point de pla-

aux illusions. La mère consternée dut se résigner à cette conviction douloureuse, qu'il se trouvait, en effet, dans le monde un homme d'assez mauvais goût pour n'être pas amoureux de sa fille, et que cet homme était malheureusement M. de Lucan.

Elle regnagna son hôtel en méditant sur ce mystère inouï, dont elle ne devait pas, du reste, attendre longtemps l'explication.

II

George-René de Lucan était intimement lié avec le comte Pierre de Moras, cousin de Clotilde. Tous deux étaient compagnons d'enfance, de jeunesse, de voyage et même de bataille : car, le hasard les ayant conduits aux États-Unis quand la guerre civile y éclata, ils avaient trouvé l'occasion bonne pour recevoir le baptême du feu. Leur amitié s'était encore plus solidement trempée dans ces dangers de guerre soutenus fraternellement loin de leur patrie. Cette amitié avait, depuis longtemps un caractère rare de confiance, de délicatesse et de force. Ils s'estimaient mutuellement très-haut, et ils avaient raison. Ils ne se ressemblaient d'ailleurs sous aucun rapport. Pierre de Moras était d'une grande taille, blond comme un Scandinave, beau et fort comme un lion, mais comme un bon bon enfant. Lucan était brun, mince, élégant, grave. Il y avait dans son regard fier et un peu sombre, dans son accent froid et doux, dans sa démarche même, une grace mêlée d'autorité qui imposait et charmait.

Ils n'étaient pas moins dissemblables au point de vue moral : l'un bon vivant, sceptique absolu et paisible, possesseur insouciant d'une danseuse ; l'autre toujours troublé malgré son calme extérieur, romanesque, passionné, tourmenté d'amour et de théologie. Pierre de Moras, à leur retour d'Amérique, avait présenté Lucan chez sa cousine Clotilde, et, dès ce moment, il y eut du moins deux points sur lesquels ils furent parfaitement d'accord : une profonde estime pour Clotilde et une antipathie pour son mari. Ils appréciaient, d'ailleurs, chacun à sa manière le caractère et la conduite de M. de Trécœur. Pour le comte Pierre, Trécœur était simplement un être maléfisant, pour M. de Lucan, c'était un criminel.

— Pourquoi criminel ? disait Pierre. Est-ce sa faute s'il est né avec toutes les flammes de l'enfer dans les veines ? Je conviens que je lui casserais volontiers la tête, quand je vois les yeux rouges de Clotilde : mais je n'y mettrais pas plus de colère que si j'écrasais un serpent. Puisque c'est sa nature, à cet homme !

Vous me faites horreur, reprenait Lucan. Ce petit-système-là supprime simplement le mérite, la volonté, la liberté, — le monde moral en un mot. . . . Si nous ne sommes pas maîtres de nos passions, du moins dans une large mesure, et si ce sont nos passions qui nous maîtrisent fatalement, si un homme est nécessairement bon ou mauvais, honnête ou fripon, traître ou loyal, au gré de ses instincts, dites-moi donc un peu, je vous prie, pourquoi vous m'honorez de votre estime et de votre amitié ? Je n'y ai pas plus de droits que le premier venu, que Trécœur lui-même.

— Pardon, mon ami, dit gravement Pierre : dans l'ordre végétal, je préfère une rose à un chardon ; dans l'ordre moral, je préfère à Trécœur. Vous êtes né galant homme ; je m'en réjouis, et j'en profite.

— Eh bien, mon cher, vous êtes dans une complète erreur, reprenait Lucan. J'étais né, au contraire, avec de détestables instincts, avec les germes de tous les vices.

— Comme Socrate.

— Comme Socrate, parfaitement. Et si mon père ne m'avait pas fouetté à propos, si ma mère n'avait pas été une sainte, si enfin je n'avais mis moi-même très-énergiquement ma volonté au service de ma conscience, je serais un scélérat sans foi ni loi.

— Mais rien ne dit que vous ne serez pas un jour un scélérat, mon ami. Il n'y a personne qui ne puisse devenir un scélérat à son heure. Tout dépend de la force de la tentation. . . . Vous-même, quels que soient vos instincts d'honneur et de dignité, êtes-vous bien sûr de ne jamais rencontrer une tentation qui les domine ? . . . Ne pouvez-vous concevoir, par exemple, telle circonstance où vous aimeriez assez une femme pour commettre un crime ?

— Non, dit Lucan ; et vous ?

— Moi. . . . moi, je n'ai aucun mérite. . . . je n'ai pas de passions. . . . J'en suis désolé, mais je n'en ai pas. Je suis né exemplaire. . . . Vous vous rappelez mon enfance : j'étais un petit modèle. Maintenant, je suis un grand modèle, voilà la seule différence. . . . et ça ne me coûte pas du tout. . . . Allons-nous chez Clotilde ?

— Allons !

Et ils allaient chez Clothilde, bien digne elle-même de l'amitié de ces deux braves gens. Ils y étaient reçus avec une considération marquée, même par mademoiselle Julia, qui paraissait subir à un certain degré le prestige de ces natures élevées. Tous deux avaient, d'ailleurs, dans leur tenue et dans leur langage une correction élégante qui satisfaisait apparemment le goût fin de l'enfant et ses instincts d'artiste. Dans les premiers temps de son deuil, l'humeur de Julia avait pris une teinte un peu farouche ; quand sa mère recevait des visites, elle quittait brusquement le salon et allait s'enfermer chez elle, non sans manifester contre les indiscrets un mécontentement hautain. Le cousin Pierre et son ami avaient seuls le privilège d'un bon accueil ; elle daignait même sortir de son appartement pour venir les rejoindre auprès de sa mère, quand elle les savait là.

Clotilde avait donc de bonnes raisons de supposer que sa préférence pour M. de Lucan obtiendrait l'agrément de sa fille : elle en avait malheureusement de meilleures encore pour douter que les dispositions de M. de Lucan répondissent aux siennes. Non-seulement, en effet, il s'était toujours tenu vis-à-vis d'elle dans les termes de l'amitié la plus réservée, mais, depuis qu'elle était veuve, cette réserve s'était sensiblement aggravée. Les visites de Lucan s'espaçaient de plus en plus ; il paraissait même éviter avec un soin particulier les occasions de se trouver seul avec Clotilde, comme s'il eut pénétré les sentiments secrets de la jeune femme, et qu'il eût affecté de les décourager. Tels étaient les symptômes tristement significatifs dont Clotilde avait fait confidence à sa mère.

Le jour même où la baronne recevait, rue Tronchet, ces pénibles renseignements, un entretien avait lieu sur le même sujet, rue d'Aumale, entre le comte de Moras et George de Lucan. Ils avaient fait ensemble le matin une promenade au Bois, et Lucan s'était montré plus silencieux que de coutume. Au moment où ils se séparaient :

— A propos, Pierre, dit-il, je m'ennuie. . . . Je vais voyager.

— Voyager ! où ça ?

— Je vais en Suède. J'ai toujours eu envie de voir la Suède.

— Quelle drôle de chose ! . . . Vous serez longtemps ?

— Deux ou trois mois.

— Quand partez-vous ?

—Demain.

—Seul ?

—Entièrement. Je vous reverrai ce soir au cercle, n'est-ce pas ?

L'étrange réserve de ce dialogue laissa dans l'esprit de M. de Moras une impression d'étonnement et d'inquiétude. Il n'y put tenir, et deux heures après, il arrivait chez Lucan. Il vit en entrant des apprêts de départ. Lucan écrivait dans son cabinet.

—Ah ça ! mon cher, lui dit le comte, si je suis indiscret, vous allez me le dire franchement ; mais ce voyage bâclé ne ressemble à rien. . . . Sérieusement, qu'y a-t-il ? Est-ce que vous allez vous battre hors frontières ?

—Bah ! . . . Je vous emmènerais, vous savez bien !

—Une femme, alors ?

—Oui, dit sèchement Lucan.

—Pardon de mon importunité, et adieu.

—Je vous ai blessé, mon ami ? dit Lucan en le retenant.

—Oui, dit le comte. Je ne prétends certes pas entrer dans vos secrets mais je ne comprends absolument pas le ton de contrainte, presque d'hostilité, sur lequel vous me répondez au sujet de ce voyage. . . . Ce n'est pas, d'ailleurs, le premier symptôme de cette nature qui me frappe et m'afflige ; depuis quelque temps vous êtes visiblement embarrassé avec moi ; il semble que je vous gêne, que notre amitié vous pèse. . . . et j'ai l'idée cruelle que ce voyage est une façon d'y mettre un terme.

—Grand Dieu ! murmura Lucan.—Eh bien, poursuivit-il avec un peu d'agitation dans la voix, il faut donc vous dire la vérité. J'espérais que vous l'auriez devinée. . . . c'est si simple ! . . . Votre cousine Clotilde est veuve depuis deux ans bientôt. . . . c'est, je crois, le terme consacré par l'usage. . . . Je connais vos sentiments pour elle, vous pouvez maintenant l'épouser, et vous aurez grandement raison. . . . Rien ne me paraît plus juste, plus naturel, plus digne d'elle et de vous. . . . Je vous atteste que mon amitié vous restera fidèle et entière ; mais je vous prie de trouver bon que je m'absente pendant quelque temps. Voilà tout.

M. de Moras semblait avoir une peine infinie à saisir le sens de ce discours : il demeura plusieurs secondes, après que Lucan eut cessé de parler, la mine étonnée et le regard tendu, comme s'il eût cherché le mot d'une énigme ; puis, se levant brusquement et saisissant les deux mains de Lucan :

—Ah ! c'est gentil, cela ! dit-il avec une gravité émue.

Et, après une nouvelle étreinte cordiale, il ajouta gaiement :

—Mais, si vous comptez rester en Suède jusqu'à ce que j'aie épousé Clotilde, vous pouvez y bâtir et même y planter, car je vous jure que vous y resterez longtemps !

—Est-il possible que vous ne l'aimiez pas ? dit Lucan à demi-voix.

—Je l'aime extrêmement, au contraire, je l'apprécie, je l'admire mais c'est une sœur pour moi, purement une sœur. . . . Ce qu'il y a de délicieux, mon cher, c'est que mon rêve a toujours été de vous marier, Clotilde et vous ; seulement, vous me paraissiez si froid, si peu empressé, si réfractaire, et dans ces derniers temps surtout. . . . Mon Dieu, comme vous êtes pâle, George !

Le résultat final de cet entretien fut que M. de Lucan au lieu de partir pour la Suède, se rendit peu d'instants plus tard chez la baronne de Pers, à laquelle il exposa ses vœux, et qui se crut, en l'écoutant, le jouet d'un songe

enchanteur. Elle avait toutefois, sous ses airs évaporés, un trop vif sentiment de sa dignité et de celle de sa fille pour laisser éclater devant M. de Lucan la joie dont elle était oppressée. Quelque désir qu'elle éprouvât de serrer immédiatement sur son cœur ce genre idéal, elle ajourna cette satisfaction et se contenta de lui exprimer ses sympathies personnelles. S'associant, d'ailleurs, à la juste impatience de M. de Lucan, elle lui conseilla de se présenter le soir même chez madame de Tréceur, dont elle ignorait les sentiments particuliers, mais qui accueillerait tout au moins sa démarche avec l'estime et la considération dues à un homme de son mérite. Demeurée seule, la baronne s'épancha dans un monologue mêlé de larmes : elle se fit, d'ailleurs, une exquise petite fête maternelle de ne pas prévenir Clotilde et de lui laisser tout entière la saveur de cette surprise.

Clotilde, lorsqu'on lui annonça M. de Lucan, fut comme traversée par une de ces électricités secrètes, et, malgré toutes les objections contraires dont son esprit était obsédé, elle sentit qu'elle était aimée et qu'on allait le lui dire. Elle s'assit dans son grand fauteuil, en ramenant des deux mains la soie de sa robe, avec un geste d'oiseau qui bat des ailes.

Le trouble visible de Lucan acheva de l'instruire et de la ravir. Chez de tels hommes, armés de passions puissantes, mais sévèrement contenues, habitués à se maîtriser, intrépides et calmes, le trouble est effrayant ou charmant.

Après l'avoir informée, ce qui était inutile, que sa démarche auprès d'elle était une démarche extraordinaire :

—Madame, ajouta-t-il, la demande que je vais vous adresser exige, je le sais, une réponse réfléchie. . . . Aussi vous supplierai-je de ne pas me faire cette réponse aujourd'hui, d'autant plus qu'il me serait véritablement trop pénible de l'entendre de votre bouche, si elle n'était pas favorable.

—Mon Dieu, monsieur. . . dit Clotilde à demi-voix.

—Madame votre mère, madame, que j'ai eu l'honneur de voir dans la journée, a bien voulu m'encourager dans une certaine mesure à espérer que vous m'accordiez quelque estime. . . que vous n'aviez du moins contre moi aucune prévention. . . Quant à moi, madame, je. . . Mon Dieu, je vous aime, en un mot, et je n'imagine pas de plus grand bonheur au monde que celui que je tiendrai de vous. Vous me connaissez depuis longtemps. Je n'ai rien à vous dire de moi. . . Et maintenant j'attendrai.

Elle le retint d'un signe, et elle essaya de parler ; mais ses yeux se voilèrent de larmes. Elle cacha sa tête dans ses mains, et murmura :

—Pardon ! j'ai été si peu heureuse ! . . . Je ne sais pas ce que c'est !

Lucan se mit doucement à genoux devant elle, et, quand leurs regards se rencontrèrent, leurs deux cœurs s'emplirent soudain comme deux coupes.

—Parlez, mon ami, reprit-elle. Dites-moi encore que vous m'aimez. . . J'étais si loin de le croire ! Et pourquoi ? . . . et depuis quand ?

Il lui expliqua sa méprise, sa lutte douloureuse entre son amour pour elle et son amitié pour Pierre.

—Pauvre Pierre ! dit Clotilde, quel brave homme ! Mais vraiment non !

Puis il la fit sourire en lui contant la terreur et la défiance mortelles qui l'avaient envahi au moment où il lui demandait l'arrêt de sa destinée ; elle lui avait semblé plus que jamais, en cet instant-là, une créature char-

mante et sainte, et tellement au-dessus de lui, que sa prétention d'être aimé d'elle, d'être son mari, lui était apparue tout à coup comme une sorte de folie sacrilège.

—Oh ! mon Dieu, dit-elle, quelle idée vous faites-vous donc de moi ?... C'est effrayant !... au contraire, je me croyais trop simple, trop terre-à-terre pour vous ; je me disais que vous deviez aimer les passions romanesques, les grandes aventures... vous en avez un peu la mine, et même la réputation... et je suis si peu une femme comme cela !

Sur cette légère invite, il lui dit deux mots de sa vie passée, banalement orageuse, et qui ne lui avait laissé que désenchantements et dégoûts. Cependant, jamais, avant de l'avoir rencontrée, la pensée de se marier ne lui était venue ; en fait d'amour comme en fait d'amitié, il avait toujours eu l'imagination éprise d'un certain idéal, un peu romanesque en effet, et il avait cru de ne pas le trouver dans le mariage. Il avait pu le chercher ailleurs, dans les grandes aventures, comme elle disait ; mais il aimait l'ordre et la dignité de la vie, et il avait le malheur de ne pouvoir vivre en guerre avec sa conscience. Telle avait été sa jeunesse troublée.

—Vous me demandez, poursuivit-il avec effusion, pourquoi je vous aime... Je vous aime parce que vous seule avez mis d'accord dans mon cœur deux sentiments qui se l'étaient toujours disputé avec de cruels déchirements, la passion et l'honnêteté. Jamais, avant de vous connaître, je n'avais cédé à l'un de ces sentiments sans être horriblement misérable par l'autre. Ils m'avaient toujours paru inconciliables. Jamais je n'avais cédé à la passion sans remords ; jamais je ne lui résistais sans regret. Fort ou faible, j'ai toujours été malheureux et torturé... Vous seule m'avez fait comprendre qu'on pouvait aimer à la fois avec toute l'ardeur et toute la dignité de son âme, et je vous ai choisie parce que vous êtes aimante et que vous êtes vraie, parce que vous êtes belle et que vous êtes pure, parce que vous êtes le devoir et le charme, l'amour et le respect, l'ivresse et la paix... Voilà pourquoi je vous aime... Voilà quelle femme quel ange vous êtes pour moi, Clotilde !

Elle l'écoutait, à demi penché, aspirant ses paroles, et montrant dans ses yeux une sorte d'étonnement céleste.

Mais il semble—qui ne l'a éprouvé ?—que le bonheur humain ne puisse toucher certains sommets sans appeler la foudre.—Clotilde, au milieu de son extase, frémit tout à coup et se dressa. Elle venait d'entendre un cri étouffé, qui fut suivi du bruit sourd d'une chute. Elle court, ouvrit la porte, et vit à deux pas dans le salon voisin Julia étendue sur le parquet.

Elle comprit que l'enfant, au moment d'entrer, avait saisi quelques-unes de leurs paroles, et que la pensée de voir la place de son père occupée par un autre, la frappant ainsi sans préparation, avait bouleversé jusqu'au fond cette jeune âme passionnée. Clotilde la suivit dans sa chambre, où on la porta, et voulut rester seule avec elle. Tout en lui prodiguant les soins, les caresses, les baisers, elle n'attendait pas sans une affreuse angoisse le premier regard de sa fille. Ce regard se fixa sur elle d'abord avec égarement, puis avec une sorte de stupeur farouche ; l'enfant la repoussa doucement ; elle se recueillait, et, à mesure que la pensée s'affermissait dans ses yeux, sa mère y pouvait lire une lutte violente de sentiments contraires.

—Je t'en prie, je t'en supplie, ma petite fille ! murmurait Clotilde, dont les larmes tombaient goutte à goutte sur le beau visage pâle de l'enfant.

Tout à coup Julia la saisit par le cou, l'attira sur elle, et, l'embrassant follement :

—Tu me fais bien mal, dit-elle, oh ! bien mal ! plus que tu ne peux croire ; mais je t'aime bien... je t'aime bien ! je veux t'aimer... je veux ! je veux toujours... je t'assure !

Elle éclata en sanglots, et toutes deux pleurèrent longtemps, étroitement attachées l'une à l'autre.

M. de Lucan avait cru devoir cependant envoyer chercher la baronne de Pers, à laquelle il tenait compagnie dans le salon. La baronne, en apprenant ce qui se passait avait montré plus d'agitation que de surprise :

—Mon Dieu, je m'y attendais, mon cher monsieur ! Je ne vous l'avais pas dit, parce que nous n'en étions pas là... mais je m'y attendais parfaitement ! Cette enfant-là tuera ma fille... Elle achèvera ce que son père a si bien commencé... car c'est un pur miracle si ma fille, après tout ce qu'elle a souffert, a repris comme vous la voyez ! Je les laisse ensemble... Je n'y vais pas... Oh ! mon Dieu, je n'y vais pas... D'abord, j'aurais peur de contrarier ma fille, et puis je sortirais de mon caractère, très certainement.

—Quel âge a donc mademoiselle Julia ? demanda Lucan, qui conservait dans ces pénibles circonstances sa courtoisie tranquille.

—Mais elle va avoir quinze ans... et ce n'est pas malheureux, par parenthèse, car enfin, entre nous, on peut espérer qu'on en sera soulagé honnêtement dans un an ou deux. Oh ! elle se mariera facilement, très facilement, soyez sûr. D'abord, elle est riche, et puis enfin, quoi ! c'est un joli monstre... on ne peut pas dire le contraire, et il ne manque pas d'hommes qui aiment ce genre-là !

Clotilde les rejoignit enfin. Quelle que fût son émotion intérieure, elle paraissait calme, n'ayant rien de théâtral dans sa manière. Elle répondit simplement, d'une voix basse et douce, aux questions fiévreuses de sa mère : elle demeurait persuadée que ce malheur ne serait pas arrivé, si elle eût pu apprendre elle-même à Julia avec quelques précautions l'événement que le hasard lui avait brusquement révélé. Adressant alors à M. de Lucan un triste sourire :

—Ces misères de famille, monsieur, lui dit-elle, ne pouvaient entrer dans vos prévisions, et je trouverai tout naturel que vos projets en soient modifiés.

Une anxiété expressive se peignit sur les traits de Lucan.

—Si vous me demandez de vous rendre votre liberté, dit-il, je ne puis que vous obéir ; si c'est votre délicatesse seule qui a parlé, je vous atteste que vous m'êtes encore plus chère depuis que je vous vois souffrir à cause de moi, et souffrir si dignement.

Elle lui tendit sa main, qu'il saisit en s'inclinant.

—J'aimerai tant votre fille, dit-il, qu'elle me pardonnera.

—Oui, je l'espère, dit Clotilde ; cependant, elle veut entrer dans un couvent pour y passer quelques mois, et j'y ai consenti.

Sa voix trembla, et ses yeux se mouillèrent.

—Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle, je n'ai pas encore le droit de vous donner tant de part à mes chagrins. Puis-je vous prier de me laisser avec ma mère ?

Lucan murmura quelques paroles de respect, et se retira. Il était bien vrai, comme il l'avait dit, que Clotilde lui était plus chère que jamais. Rien ne lui avait inspiré une si haute idée de la valeur morale de cette jeune femme que son attitude pendant cette triste soirée.

Frappée en plein vol de bonheur, elle était tombée sans un cri, sans une plainte, en voilant sa blessure : elle avait montré devant lui cette exquise pudeur de la souffrance, si rare chez son sexe.

III

M. de Lucan était depuis plusieurs mois le mari de Clotilde quand le bruit se répandit dans le monde que mademoiselle de Tréceur, cet ancien diable incarné, allait prendre le voile dans le couvent du faubourg Saint-Germain où elle s'était retirée quelque temps avant le mariage de sa mère. Ce bruit était fondé. Julia avait d'abord subi avec peine la discipline et les observances auxquelles les simples pensionnaires de la communauté devaient elles-mêmes se soumettre, puis elle avait été prise peu à peu d'une ferveur pieuse dont on était forcé de tempérer les excès. Elle avait supplié sa mère de ne pas mettre obstacle à la vocation irrésistible qu'elle se sentait pour la vie religieuse, et Clotilde avait difficilement obtenu qu'elle ajournât sa résolution jusqu'à l'accomplissement de sa seizième année.

Les relations de madame de Lucan avec sa fille depuis son mariage étaient d'une nature singulière. Elle venait à peu près chaque jour la visiter, et en recevait toujours de vifs témoignages d'affection : mais sur deux points, et les plus sensibles, la jeune fille était demeurée impitoyable : elle n'avait consenti ni à rentrer sous le toit maternel, ni à voir le mari de sa mère. Elle avait même été longtemps sans faire la moindre allusion à la situation nouvelle de Clotilde, qu'elle affectait d'ignorer. Un jour enfin, sentant la gêne intolérable d'une telle réserve, elle prit son parti, et, fixant sur sa mère son regard étincelant :

— Eh bien, es-tu heureuse au moins ? dit-elle.

— Comment veux-tu, dit Clotilde, puisque tu hais celui que j'aime ?

— Je ne hais personne, reprit sèchement Julia. Comment va-t-il, ton mari ?

Dès ce moment, elle s'informa régulièrement de M. de Lucan sur un ton de politesse indifférente ; mais elle ne prononçait jamais sans hésitation et sans un malaise évident le nom de l'homme qui tenait la place de son père.

Cependant, elle venait d'avoir seize ans. La promesse de sa mère avait été formelle. Julia était libre désormais de suivre sa vocation, et elle s'y préparait avec une ardeur impatiente qui édifiait la communauté. Madame de Lucan exprimant un matin devant sa mère et son mari les angoisses qui lui serraient le cœur pendant ces derniers jour de sursis :

— Pour moi, ma fille, dit la baronne, je t'avouerai que je presse de tous mes vœux le moment que tu redoutes... L'existence que tu mènes depuis ton mariage ne ressemble à rien d'humain, mais ce qui en fait le principal supplice, c'est la lutte que tu soutiens contre l'obstination de cette enfant... Eh bien, quand elle sera religieuse, il n'y aura plus de lutte, ce sera plus net au cœur, et remarque bien que vous ne serez pas en réalité plus séparées que vous ne l'êtes, puisque la maison n'est pas cloîtrée ;— j'aimerais autant quelle le fût, quant à moi : mais enfin elle ne l'est pas... — Et puis pourquoi s'opposer à une vocation que je regarde véritablement comme providentielle ? Dans l'intérêt même de cette enfant, tu devrais te féliciter de la résolution qu'elle a prise... J'en appelle à ton mari... Voyons, je vous demande un peu, mon cher monsieur, ce qu'on pourrait

attendre d'une organisation pareille, si elle était une fois déchaînée dans le monde ? Elle y ferait des ravages !... Vous savez quelle tête elle a... un volcan ! Et notez bien, mon ami, que c'est une vraie odalisque, à l'heure qu'il est... Il y a longtemps que vous ne l'avez vue ; vous n'imaginez pas comme elle s'est développée... Moi qui m'en régale deux fois la semaine, je vous affirme que c'est une vraie odalisque, et avec cela mise comme une déesse... Elle est si bien faite, d'ailleurs... Il lui faut un rien... Vous lui jetteriez un rideau sur le corps avec une fourche, elle aurait l'air de sortir de chez Worth !... Tenez, demandez à Pierre ce qu'il en pense, lui qui a l'honneur de ses bonnes grâces !

M. de Moras, qui entraît au même instant, partageait, en effet, avec un très-petit nombre d'amis de la famille le privilège d'accompagner quelquefois Clotilde au couvent de Julia.

Et bien, mon bon Pierre, reprit la baronne, nous parlions de Julia, et je disais à ma fille et à mon gendre qu'il était vraiment très-heureux qu'elle voulût bien être une sainte, attendu qu'autrement elle mettrait Paris en combustion.

— Parce que ? demanda le comte.

— Parce qu'elle est belle comme le péché !

— Mais sans doute, elle est très bien, dit le comte assez froidement.

La baronne étant allé faire quelques courses avec Clotilde, M. de Moras resta seul avec Lucan.

— Il me semble vraiment, lui dit-il, qu'on est bien dur pour cette pauvre Julia.

— Comment ?

— Sa grand-mère en parle comme d'une créature perverse ! Et qu'est-ce qu'on lui reproche, après tout ? Son culte pour la mémoire de son père ! Il est excessif, soit ; mais la piété filiale, même exagérée, n'est pas un vice, que je sache. Ses sentiments sont exaltés : qu'importe, s'ils sont généreux ? Est-ce une raison pour la vouer aux dieux infernaux et la plonger dans les oubliettes ?

— Mais vous êtes étrange, mon ami, je vous assure, dit Lucan. Qu'est-ce qui vous prend ? à qui en avez-vous ? Vous n'ignorez pas que Julia entre en religion de son plein gré, que sa mère en est désolée, et qu'elle n'a rien épargné pour l'en détourner. Quant à moi, je n'ai aucune raison de l'aimer : elle m'a causé et me cause encore de grands chagrins, mais vous savez assez que j'étais prêt à la recevoir comme ma fille, si elle eût daigné nous revenir...

— Oh ! je n'accuse ni sa mère ni vous, bien entendu, c'est la baronne qui m'irrite ; elle est absurde, elle est dénaturée ! Julia est sa petite-fille, après tout, et elle jubile, elle jubile positivement à la pensée de la voir religieuse !

— Ma foi, je vous déclare que je suis tout près de jubiler aussi. La situation est trop pénible pour Clotilde, il faut en finir, et, comme je ne vois pas d'autre dénoûment possible...

— Mais je vous demande pardon, il y en aurait un autre.

— Et lequel ?

— Vous pourriez la marier.

— Bon ! comme c'est vraisemblable... A qui ?

Le comte se rapprocha de Lucan, le regarda en face, et, souriant avec embarras.

— A moi, dit-il.

— Répétez ! dit Lucan.

— Mon cher, reprit le comte, vous voyez que j'ai un pied de rouge sur les joues, ménagez-moi. Il y a long-

temps que je voulais aborder avec vous cette question délicate, mais le courage me manquait ; puisque je l'ai enfin trouvé, ne me l'ôtez pas.

—Mon cher ami, dit Lucan, laissez-moi d'abord me remettre, car je tombe des nues. Comment ! vous êtes amoureux de Julia ?

—Extraordinairement, mon ami.

—Non ! il y a quelque chose là-dessous ; vous avez découvert ce moyen de la rapprocher de nous, vous voulez vous sacrifier pour le repos de la famille.

—Je vous jure que je ne songe pas du tout au repos de la famille, je songe au mien, qui est fort troublé, car j'aime cette enfant avec une violence de sentiments que je ne connaissais pas. Si je ne l'épouse pas, je ne m'en consolerai de ma vie.

—A ce point-là ? dit Lucan ébahi.

—Mon cher, c'est une chose terrible, reprit M. de Moras. Je suis absolument épris ; quand elle me regarde, quand je touche sa main, quand sa robe me froisse, je sens couler des philtres dans mes veines. J'avais entendu parler de ces sortes d'agitations, mais jamais je ne les avais éprouvées. Je vous avoue qu'elles me ravissent ; en même temps, elles me désespèrent, car je ne puis me dissimuler qu'il y a mille chances pour que cette passion soit malheureuse, et il me semble vraiment que j'en porterai le deuil tant que mon cœur battra.

—Quelle aventure ! dit Lucan, qui avait repris toute sa gravité. C'est très sérieux, cela, très ennuyeux....

Il fit quelques pas à travers le salon, absorbé dans des réflexions qui paraissaient d'une nature assez sombre.

—Julia connaît-elle vos sentiments ? dit-il tout à coup.

—Très-certainement non. Je ne me serais pas permis de les lui apprendre sans vous prévenir. Voulez-vous me faire l'amitié d'être mon interprète auprès de sa mère ?

—Mais.... oui.... très volontiers, dit Lucan avec une nuance d'hésitation qui n'échappa point à son ami.

—Vous pensez que c'est inutile, n'est-ce pas ? dit le comte avec un sourire contraint.

—Inutile.... Pourquoi ?

—D'abord, il est bien tard.

—Il est un peu tard, sans doute. Julia est bien engagée ; mais je me suis toujours un peu déficié de sa vocation.... D'ailleurs, dans ces imaginations tourmentées, les résolutions les plus sincères de la veille deviennent aisément les dégoûts du lendemain.

—Mais vous doutez que.... que je lui plaise ?

—Pourquoi ne lui plairiez-vous pas ? Vous êtes plus que bien de votre personne.... Vous avez trente-deux ans.... Elle en a seize.... Vous êtes un peu plus riche qu'elle.... Tout cela va bien.

—Enfin, pourquoi hésitez-vous à me servir ?

—Je n'hésite point à vous servir, seulement, je vous vois très amoureux, vous n'en avez pas l'habitude, et je crains qu'un état si nouveau pour vous ne vous pousse un peu vite à une détermination aussi grave que le mariage. Une femme n'est pas une maîtresse.... Bref, avant de faire une démarche irrévocable, je voudrais vous prier de bien réfléchir encore.

—Mon ami, dit le comte, je ne le veux pas, et je crois très sincèrement que je ne le peux pas. Vous connaissez mes idées. Les vraies passions ont le dernier mot, et je ne suis pas sûr que l'honneur même soit contre elles un argument très solide. Quant à leur opposer la raison, c'est une plaisanterie.... D'ailleurs, voyons, Lucan, qu'y a-t-il de si déraisonnable dans le fait d'épouser une personne que j'aime ? Je ne vois pas qu'il soit absolu-

ment nécessaire de ne pas aimer sa femme.... Eh bien, puis-je compter sur vous ?

—Complètement, dit Lucan en lui prenant la main. J'ai fait mes objections ; maintenant, je suis tout à vous. Je vais parler à Clotilde dans le moment. Elle doit aller voir sa fille cette après-midi.... Venez dîner ce soir avec nous ; mais rassemblez toute votre fermeté, car enfin le succès est fort incertain.

Il ne fut pas difficile à M. de Lucan de gagner la cause de M. de Moras auprès de Clotilde. Après l'avoir écouté, non sans l'interrompre plus d'une fois par des exclamations de surprise :

—Mon Dieu, reprit-elle, ce serait l'idéal ! Non-seulement ce mariage romprait des projets qui me navrent, mais il réunit toutes les conditions de bonheur que je puisse rêver pour ma fille, et, de plus, l'amitié qui vous lie avec Pierre amènerait tout naturellement quelque jour un rapprochement entre sa femme et vous. Tout cela serait trop heureux ; mais comment espérer une révolution si complète et si soudaine dans les idées de Julia ? Elle ne me laissera même pas terminer mon message !

Elle partit, palpitante d'anxiété. Elle trouva Julia seule dans sa chambre, essayant devant une glace sa toilette de novice : la guimpe et le voile qui devaient cacher son opulente chevelure étaient posés sur le lit ; elle était simplement vêtue de la longue tunique de laine blanche dont elle s'occupait d'ajuster les plis. Elle rougit en voyant entrer sa mère ; puis, se mettant à rire :

—Cymodocée dans le cirque, n'est-ce pas, mère ?

Clotilde ne répondit pas ; elle avait joint les mains dans une attitude suppliante et pleurait en la regardant. Julia fut émue de cette douleur muette, deux larmes glissèrent de ses yeux, et elle sauta au cou de sa mère ; puis, la faisant asseoir :

—Que veux-tu ! dit-elle, moi aussi, j'ai un peu de chagrin au fond, car enfin j'aimais la vie.... mais, à part ma vocation, qui est très réelle, j'obéis à une véritable nécessité.... Il n'y a plus d'autre existence possible pour moi que celle-là.... Je sais bien.... c'est ma faute ; j'ai été un peu folle.... J'aurais dû ne pas te quitter d'abord, ou du moins retourner chez toi de suite après ton mariage.... Maintenant, après des mois, des années même, est-ce possible, je te le demande !.... D'abord, je mourrais de confusion.... Me vois-tu devant ton mari !.... Quelle mine ferais-je ? Puis il doit me détester.... le pli est pris.... moi-même, qui sait si, en le revoyant, dans cette maison.... Enfin, de toute façon, je serais une gêne terrible entre vous !

—Mais, ma chère fillette, dit Clotilde, personne ne te déteste ; tu serais reçue comme l'enfant prodigue, avec des transports.... Si cela te coûte trop de rentrer chez moi, si tu crains d'y trouver ou d'y apporter des ennuis.... Dieu sait combien tu t'abuses !.... mais, si tu le crains pourtant, est-ce une raison pour t'ensevelir toute vivante et me briser le cœur ? Ne pourrais-tu rentrer dans le monde sans rentrer chez moi et sans affronter tous ces embarras qui t'effrayent ?.... Il y aurait pour cela un moyen bien simple, tu sais :

—Quoi ? dit tranquillement Julia, me marier ?

—Sans doute, dit Clotilde en secouant doucement la tête et en baissant la voix.

—Mais, mon Dieu, ma mère, quelle apparence ! Quand je le voudrais,—et j'en suis loin,—je ne connais personne, personne ne me connaît....

—Il y a quelqu'un, reprit Clotilde avec une timidité croissante, quelqu'un que tu connais parfaitement, et qui.... qui t'adore.

Julia ouvrit de grands yeux étonnés et pensifs, et, après une courte pause de réflexion :

—Pierre ? dit-elle.

—Oui, murmura Clotilde, pâle d'angoisse.

Les sourcils de Julia se contractèrent doucement : elle dressa sa tête charmante et resta quelques secondes les yeux fixés sur le plafond ; puis, avec un léger mouvement d'épaules :

—Pourquoi pas ? dit-elle d'un ton sérieux. Autant lui qu'un autre !

Clotilde laissa échapper un faible cri, et, saisissant les deux mains de sa fille :

—Tu veux ? dit-elle ; tu veux bien ?... C'est vrai ?... Tu me permets de lui porter cette réponse ?

—Oui... mais changes-en le texte ! dit Julia en riant.

—Oh ! ma chère, chère mignonne ! s'écria Clotilde, qui couvrait de baisers les mains de Julia ; mais répète-moi encore que c'est bien vrai... que, demain, tu n'auras pas changé d'avis ?

—Non, dit fermement Julia de sa voix grave et musicale.

Elle médita un peu et reprit :

—Vraiment, il m'aime, ce grand garçon ?

—Comme un fou.

—Pauvre homme !... Et il attend la réponse ?

—En tremblant.

—Eh bien, va le calmer... Nous reprendrons l'entretien demain. J'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans ma tête, tu comprends, après tout ce bouleversement ; mais sois tranquille... je suis décidée.

Quand madame de Lucan rentra chez elle, Pierre de Moras l'attendait dans le salon. Il devint fort pâle en l'apercevant.

—Pierre ! dit-elle toute haletante, embrassez moi, vous êtes mon fils !... Avec respect, s'il vous plaît, avec respect ! ajouta-t-elle en riant pendant qu'il l'enlevait et la serrait sur sa poitrine.

Il fit un peu plus tard la même fête à la baronne de Pers, qui avait été mandée à la hâte.

—Mon ami, lui dit la baronne, je suis ravie, ravie... mais vous m'étouffez. Oui, oui... c'est très-bien, mon garçon... mais vous m'étouffez littéralement ! Réservez-vous, mon ami, réservez-vous !... Cette chère petite ! c'est gentil à elle, c'est très gentil... Au fond, c'est un cœur d'or !... Et puis elle a bon goût aussi... car vous êtes très-beau ! Au reste, je m'étais toujours doutée qu'au moment de couper ses cheveux, elle réfléchirait... Il est vrai qu'elle les a admirables, pauvre enfant !

Et la baronne fondit en larmes ; puis, s'adressant au comte à travers ses sanglots :

—Vous ne serez pas malheureux non plus, vous, par parenthèse : c'est une déesse !

M. de Lucan, quoique vivement touché de ce tableau de famille et surtout de la joie de Clotilde, prenait avec plus de sangfroid cet événement inespéré. Outre qu'il se montrait en général peu prodigue d'expansions publiques, il était au fond de l'âme inquiet et triste. L'avenir de ce mariage lui semblait des plus incertains, et sa profonde amitié pour le comte s'en alarmait. Il n'avait osé lui dire, par un sentiment de délicate réserve à l'égard de Julia, tout ce qu'il pensait de ce caractère. Il essayait de repousser comme injuste et partielle l'opinion qu'il s'en était faite ; mais enfin il se rappelait l'enfant terrible qu'il avait autrefois connue, tantôt emportée comme un ouragan, tantôt pensive et enfermée dans une réserve sombre ; il se l'imaginait telle qu'on la lui avait représentée depuis, grandie, belle, ascétique ; puis il la voyait

tout à coup jetant ses voiles au vent, comme une des nonnes fantastiques de *Robert*, et rentrant dans le monde d'un pied léger : de toutes ces impressions diverses, il composait malgré lui une figure de chindère et de sphinx qu'il lui était très difficile d'allier à l'idée du bonheur domestique.

On parla en famille, pendant toute la soirée, des complications que pouvait soulever ce projet de mariage, et des moyens de les éviter. M. de Lucan entra dans ces détails avec beaucoup de bonne grâce, et déclara qu'il se prêterait de grand cœur, pour sa part, à tous les arrangements que sa belle-fille pourrait souhaiter. Cette précaution ne devait pas être inutile.

Clotilde était au couvent le lendemain dès le matin. Julia, après avoir écouté avec une nonchalance un peu ironique le récit que lui fit sa mère des transports et de l'allégresse de son fiancé, prit un air plus sérieux.

—Et ton mari, dit-elle, qu'est-ce qu'il pense.

—Il est charmé, comme nous tous.

—Je vais te faire une question singulière : est-ce qu'il compte assister à notre mariage ?

—Comme tu voudras.

—Écoute, ma bonne petite mère, ne te déssole pas d'avance... Je sens bien qu'un jour ou l'autre ce mariage doit nous réunir tous... mais qu'on me laisse le temps de m'habituer à cette idée... Accordez-moi quelques mois pour faire oublier l'ancienne Julia et pour l'oublier moi-même... n'est-ce pas, dis, tu veux bien ?

—Tout ce qui te plaira, dit Clotilde en soupirant.

—Je t'en prie... Dis-lui que je l'en prie aussi.

—Je le lui dirai ; mais tu sais que Pierre est là ?

—Ah ! mon Dieu !... où donc ?

—Je l'ai laissé dans le jardin...

—Dans le jardin !... quelle imprudence, ma mère ! mais ces dames vont le déchirer... comme Orphée, car tu peux croire qu'il n'est pas en odeur de sainteté ici...

On envoya prévenir M. de Moras, qui arriva en toute hâte. Julia se mit à rire quand il parut, ce qui facilita son entrée. Elle eut à plusieurs reprises, pendant leur entrevue, des accès de ce rire nerveux qui est si utile aux femmes dans les circonstances difficiles. Privé de cette ressource, M. de Moras se contenta de baiser timidement les belles mains de sa cousine, et manqua d'ailleurs d'éloquence ; mais ses beaux traits mâles resplendissaient, et ses grands yeux bleus étaient humides de tendresse heureuse. Il parut laisser une impression favorable.

—Je ne l'avais jamais considéré à ce point de vue, dit Julia à sa mère : il est réellement très-bien... c'est un mari superbe.

Le mariage eut lieu trois mois plus tard sans aucun appareil et dans l'intimité. Le comte de Moras et sa jeune femme partirent le soir même pour l'Italie.

M. de Lucan avait quitté Paris deux ou trois semaines auparavant, et s'était installée au fond de la Normandie dans une ancienne résidence de sa famille, où Clotilde s'empressa de le rejoindre aussitôt après le départ de Julia.

IV

Vastville, domaine patrimonial de la famille de Lucan, est situé à peu de distance de la mer sur la côte occidentale du Finistère normand. C'est un manoir à toits élevés et à balcons de fer ouvragé, qui date du temps de Louis XIII et qui a remplacé l'ancien château, dont quelques ruines servent encore à la décoration du parc. Il se cache dans un pli de terrain très-ombragé, et une

longue avenue de vieux ormes le précède. L'aspect en est singulièrement retiré et mélancolique à cause des bois épais qui l'enveloppent presque de tous côtés. Ce massif boisé marque sur ce point de la presqu'île le dernier effort de la végétation normande. Dès qu'on en franchit la lisière, la vue s'étend tout à coup sans obstacle sur les vastes landes qui forment le plateau triangulaire du cap La Hague : des champs de bruyères et d'ajoncs, des clôtures en pierres sans enlèvement, çà et là une croix de granit, à droite et à gauche les ondulations lointaines de l'Océan, tel est le paysage sévère, mais grandiose, qui se développe tout à coup sous la pleine lumière du ciel.

M. de Lucan était né à Vastville. Les poétiques souvenirs de l'enfance se mêlaient dans son imagination à la poésie naturelle de ce site et le lui rendaient cher. Il y venait chaque année en pèlerinage sous prétexte de chasse. Depuis son mariage seulement, il avait renoncé à cette habitude de cœur pour ne pas quitter Clotilde, que sa fille retenait à Paris ; mais il était convenu qu'ils s'enseveliraient tous deux dans cette retraite pendant une saison dès qu'ils auraient recouvré leur liberté. Clotilde ne connaissait Vastville que par les descriptions enthousiastes de son mari ; elle l'aimait de confiance, et c'était d'avance pour elle un lieu enchanté. Cependant, lorsque la voiture qui l'amenait de la gare s'engagea, à la tombée de la nuit, entre les collines chargées de bois, dans la sombre avenue en pente qui conduisait au château, elle eut une impression de froid.

— Mon Dieu, mon ami, dit-elle en riant, c'est le château d'Udolphe, votre château !

Lucan excusa son château comme il put, et protesta, d'ailleurs, qu'il était prêt à le quitter le lendemain, si elle ne lui trouvait pas meilleure mine au lever du soleil.

Elle ne tarda pas à l'adorer. Son bonheur, si contraint jusque-là, s'épanouit pour la première fois librement dans cette solitude et la lui éclaira d'un jour charmant. Elle voulut même y passer l'hiver et y attendre Julia, qui devait rentrer en France dans le courant de l'année suivante. Lucan fit quelque opposition à ce projet, qui lui semblait d'un héroïsme excessif pour une Parisienne, et finit pourtant par l'adopter, trop heureux lui-même d'encadrer dans ce lieu romanesque le roman de ses amours. Il s'ingénia, d'ailleurs, à atténuer ce que ce séjour pouvait avoir de trop austère en ménageant à Clotilde quelques relations dans le voisinage, en lui procurant par intervalle la société de sa mère. Madame de Pers voulut bien se prêter à cette combinaison, quoique la campagne lui fût généralement répulsive, et que Vastville en particulier eût à ses yeux un caractère sinistre. Elle prétendait y entendre des bruits dans les murailles et des gémissements nocturnes dans les bois. Elle n'y dormait que d'un œil avec deux bougies allumées. Les magnifiques falaises qui bordent la côte à peu de distance, et qu'on essayait de lui faire admirer, lui causaient une sensation pénible.

— Très-beau ! disait-elle, très-sauvage ! tout à fait sauvage ! Mais cela me fait mal ; il me semble que je suis sur le haut des tours de Notre-Dame !... Au surplus, mes enfants, l'amour embellit tout, et je comprends parfaitement vos transports ; quant à moi, vous m'excuserez si je ne les partage pas ! Jamais je ne pourrais m'extasier devant ce pays-ci... J'aime la campagne comme une autre ; mais ceci, ce n'est pas la campagne, c'est le désert, l'Arabie Pétrée, je ne sais pas quoi... Et quant à votre château, mon ami, je suis fâchée de vous

le dire, c'est une maison à crimes... Cherchez bien, vous verrez qu'on y a tué quelqu'un.

— Mais non, chère madame, disait Lucan en riant ; je connais parfaitement l'histoire de ma famille, et je puis vous garantir...

— Soyez sûr, mon ami, qu'on y a tué quelqu'un... dans le temps... Vous savez comme on se gênait peu autrefois pour tout ça !

Les lettres de Julia à sa mère étaient fréquentes. C'était un vrai journal de voyage, rédigé à la diable, avec une saisissante originalité de style, et où la vivacité des impressions se corrigeait par cette nuance d'ironie haultaine qui était propre à l'auteur. Julia parlait assez brièvement de son mari, dont elle ne disait d'ailleurs que du bien. Il y avait le plus souvent un *post-scriptum* rapide et bienveillant adressé à M. de Lucan.

M. de Moras était plus sobre de descriptions. Il paraissait ne voir que sa femme en Italie. Il vantait sa beauté encore accrue, disait-il, au contact de toutes ces merveilles d'art dont elle s'imprégnait ; il louait son goût extraordinaire, son intelligence et même son caractère. À cet égard, elle était extrêmement mûre, il la trouvait presque trop sage et trop grave pour son âge. Ces détails enchantaient Clotilde, et achevaient de lui mettre dans le cœur une paix qu'elle n'avait jamais eue.

Les lettres du comte n'étaient pas moins rassurantes pour l'avenir que pour le présent. Il ne croyait pas, disait-il, devoir presser Julia au sujet de sa réconciliation avec son beau-père ; mais il l'y sentait disposée. Il l'y préparait, au reste, de plus en plus en l'entretenant habituellement de la vieille amitié qui l'unissait à M. de Lucan, de leur vie passée, de leurs voyages, de leurs périls partagés. Non-seulement Julia écoutait ces récits sans révolte, mais souvent elle les provoquait, comme si elle eût regretté ses préventions, et qu'elle eût cherché de bonnes raisons de les oublier :

— Allons, Pylade, parlez-moi d'Oreste ! lui disait-elle.

Après avoir passé en Italie toute la saison d'hiver et une partie de la saison du printemps, M. et madame de Moras visitèrent la Suisse, en annonçant l'intention d'y séjourner jusqu'au milieu de l'été. M. et madame de Lucan eurent la pensée d'aller les y rejoindre, et de brusquer ainsi un rapprochement qui ne paraissait plus être dès ce moment qu'une affaire de forme. Clotilde s'appretait à soumettre ce projet à sa fille, quand elle reçut, par une belle matinée de mai, cette lettre datée de Paris :

« Mère chérie,

« Plus de Suisse ! trop de Suisse ! Me voilà. Ne te dérange pas. Je sais combien tu te plais à Vastville. Nous irons t'y trouver un de ces matins, et nous reviendrons tous ensemble à l'automne. Je te demande seulement quelques jours pour préparer ici notre future installation.

« Nous sommes au *Grand Hôtel*. Je n'ai pas voulu descendre chez toi pour toute sorte de raisons, pas davantage chez ma grand'mère, qui me l'a offert toutefois très gracieusement :

« — Ah ! mon Dieu ! mes chers enfants... mais c'est impossible... À l'hôtel !... ce n'est pas convenable ! Vous ne pouvez pas rester à l'hôtel ! Logez chez moi... Mon Dieu, vous serez très mal... Vous serez campés... Je ne sais même pas comment je vous nourrirai, car ma cuisinière est dans son lit, et mon imbécile de cocher qui a un loriot sur l'œil, par parenthèse ! Aussi on n'arrive pas comme cela... Vous me tombez là comme deux pots de fleurs ! C'est inimaginable ! — Vous vous portez

bien d'ailleurs, mon ami. . . . Je ne vous le demande pas. . . . Ça se voit de reste. . . . — Et toi, ma belle minette ? Mais c'est un astre. . . . un vrai astre. . . . cache-toi. . . . Tu me fais mal aux yeux !. . . . Est-ce que vous avez des bagages ?. . . . Enfin, que voulez-vous !. . . . on les mettra dans le salon. Et pour vous, je vous donnerai ma chambre. Je prendrai une femme de ménage et un cocher de remise. . . . Vous ne me gênez pas du tout, du tout, du tout. . . .

— Bref, nous n'avons pas accepté.

— Mais l'explication de ce retour subit ? . . . La voici :

— Est-ce que la Suisse ne vous ennue pas, mon ami ? ai-je demandé à mon mari.

— La Suisse m'ennue, m'a répondu cet écho fidèle.

— Eh bien, allons-nous-en.

— Et nous sommes partis.

— Contente et troublée jusqu'au fond de l'âme à la pensée de t'embrasser.

— JULIA.

— P.-S.—Je prie M. de Lucan de ne pas m'intimider.

Les jours qui suivirent furent délicieusement remplis pour Clotilde. Elle défaisait elle-même les caisses qui se succédaient sans interruption, et en rangeait le contenu de ses mains maternelles. Elle déplaçait, elle repliait, elle caressait ces jupes, ces corsages, cette lingerie fine et parfumée, qui étaient déjà comme une partie, comme une douce émanation de la personne de sa fille. Lucan, un peu jaloux, la surprenait méditant avec amour sur ces jolies nippes. Elle allait aux écuries voir le cheval de Julia qui avait suivi de près les caisses ; elle lui donnait du sucre et causait avec lui. Elle emplissait de fleurs et de branchages verts l'appartement destiné au jeune ménage.

Cette heureuse fièvre eut bientôt son heureux terme. Environ huit jours après son arrivée à Paris, Julia lui écrivait qu'elle et son mari comptait partir le soir, et qu'ils seraient le lendemain matin à Cherbourg. C'était la station la plus rapprochée de Vastville. Clotilde se disposa naturellement à les aller prendre avec sa voiture. M. de Lucan, après en avoir conféré avec elle, ne crut pas devoir l'accompagner. Il craignit de gêner les premières expansions du retour, et, ne voulant pas cependant que Julia pût interpréter son absence comme un manque d'empressement, il résolut d'aller à cheval au-devant des voyageurs.

V

On était aux premiers jours de juin. Clotilde partit de grand matin, fraîche et radieuse comme l'aube. Lucan se mettait en marche deux heures plus tard au petit pas de son cheval. Les routes normandes sont charmantes en cette saison. Les haies d'épine parfument la campagne, et jettent ça et là sur les bords du chemin leur neige rosée. Une profusion de jeune verdure constellée de fleurs sauvages couvre le revers des fossés. Tout cela, sous le gai soleil du matin, est une fête pour les yeux. M. de Lucan n'accordait cependant, contre sa coutume, qu'une attention distraite au spectacle de cette souriante nature. Il se préoccupait à un degré qui l'étonnait lui-même de sa prochaine rencontre avec sa belle-fille.

Une calèche découverte, pavoisée d'ombrelles, parut au haut d'une côte : Lucan vit une tête se pencher et un mouchoir s'agiter hors de la voiture ; il lança aussitôt son cheval au galop. Presque au même instant, la calèche s'arrêta, et une jeune femme sauta lestement sur la route ; elle se retourna pour adresser quelques mots à ses compagnons de voyage, et s'avança seule au-devant de Lucan. Ne voulant pas se laisser dépasser en procé-

dés, il mit lui-même pied à terre, donna son cheval au domestique qui le suivait, et se dirigea avec empressement vers la jeune femme qu'il ne reconnaissait pas, mais qui était évidemment Julia. Elle venait à lui sans hâter le pas, d'une démarche glissante, balançant légèrement sa taille flexible. Tout en approchant, elle repoussa son voile d'un coup de main rapide, et Lucan put retrouver dans ce jeune visage, dans ces grands yeux un peu sombres, dans l'arc pur et allongé des sourcils, quelques traits de l'enfant qu'il avait connue.

Quand le regard de Julia rencontra celui de Lucan, son teint pâle se couvrit de pourpre. Il la salua très bas, avec un sourire d'une grâce affectueuse :

— Welcome ! dit-il.

— Merci, monsieur, dit Julia d'une voix dont la sonorité grave et mélodieuse frappa Lucan : — amis, n'est-ce pas ?

Et elle lui tendit ses deux mains avec une résolution charmante.

Il l'attira doucement pour l'embrasser ; mais croyant sentir un peu de résistance dans les bras subitement roidis de la jeune femme, il se borna à lui baiser le poignet au défaut du gant. Puis, affectant de la regarder avec une admiration polie, qui d'ailleurs était sincère :

— J'ai vraiment envie de vous demander, dit-il en riant, à qui j'ai l'honneur de parler.

— Vous me trouvez grandie ? dit-elle en montrant ses dents éblouissantes.

— Étonnamment, dit Lucan, très étonnamment. Je comprends Pierre à merveille.

— Pauvre Pierre ! dit Julia, il vous aime bien !. . . . Ne le faisons pas languir plus longtemps, si vous voulez.

Ils se dirigèrent vers la calèche devant laquelle M. de Moras les attendait, et, tout en marchant côte à côte :

— Quel joli pays ! reprit Julia. . . . et la mer tout près ?

— Tout près.

— Nous ferons une promenade à cheval après déjeuner, n'est-ce pas ?

— Très volontiers ; mais vous devez être horriblement fatiguée, ma chère enfant. . . . Pardon !. . . ma chère. . . . Au fait, comment voulez-vous que je vous appelle ?

— Appelez-moi madame. . . . j'ai été si mauvaise enfant !

Et elle eut un accent de ce rire soudain, gracieux, mais un peu équivoque, qui lui était familier. Puis, élevant la voix :

— Vous pouvez venir, Pierre, votre ami est mon ami !

Elle laissa les deux hommes échanger de cordiales poignées de main, s'élança dans la voiture, et reprenant sa place auprès de sa mère :

— Ma mère, dit-elle en l'embrassant, cela s'est très bien passé. . . . N'est-ce pas, monsieur Lucan ?

— Très bien, dit Lucan en riant, sauf quelques détails.

— Oh ! trop difficile, monsieur ! dit Julia en se drapant dans ses fourrures.

L'instant d'après, M. de Lucan galopait à côté de la portière pendant que les trois voyageurs de la calèche se livraient à une de ces causeries expansives qui suivent les crises heureusement dénouées. Clotilde, désormais en possession de toutes ses amours, nageait dans le ciel bleu.

— Vous êtes trop jolie, ma mère, lui dit Julia. Avec une grande fille comme moi, c'est coupable !

Et elle l'embrassait.

Lucan, tout en prenant part à l'entretien et en faisant à Julia les honneurs du paysage, essayait de résumer à

part lui ses impressions sur la cérémonie qui venait de s'accomplir. En somme, il pensait, comme sa belle-fille, que cela s'était bien passé, quoique la perfection n'y fût pas.

Il avait été, au reste, agréablement surpris de la beauté de madame de Moras, qui était en effet saisissante. La pureté sévère de ses traits, l'éclat profond de son regard bleu frangé de longs cils noirs, l'exquise harmonie de ses formes, n'étaient pas ses seules, ni même ses principales séductions : elle devait son attrait rare et personnel à une sorte de grâce étrange, mêlée de souplesse et de force, qui enchantait ses moindres mouvements. Elle avait dans ses jeux de physionomie, dans sa démarche, dans ses gestes, l'aisance souveraine d'une femme qui ne sent pas un seul point faible dans sa beauté, et qui se meut, se développe et s'épanouit avec toute la liberté d'un enfant dans son berceau ou d'un fauve dans les bois. Fuite comme elle l'était, elle n'avait pas de peine à se bien mettre : les plus simples toilettes s'ajustaient sur sa personne avec une précision élégante qui faisait dire à la baronne de Pers, dans son langage inexact, mais expressif :

— On l'habillera avec un gant de Suède !

Dans la même journée et dans les jours qui suivirent, Julia s'assura de nouveaux titres aux bonnes grâces de M. de Lucan en se prenant d'un goût vif pour le château de Vastville et pour les sites environnants. Le château lui plut par son style romantique, son jardin à la vieille mode orné de charmilles et d'ifs taillés, les allées solitaires du parc et ses bois mélancoliques semés de ruines. Elle eut des extases devant les grandes plaines de bruyères fouettées par les vents de l'Océan, les arbres aux cimes tordues et convulsives, les hautes falaises de granit creusées par les vagues éternelles. — Tout cela, disait-elle en riant, avait beaucoup de caractère, et comme elle en avait beaucoup aussi, elle se sentait dans son élément. Elle avait trouvé sa patrie, elle était heureuse ; sa mère, à qui elle payait en effusions passionnées tout son arriéré de tendresse, l'était encore davantage.

La plupart des journées se passaient en cavalcades. Après le dîner, Julia, dans cette humeur joyeuse et un peu fiévreuse qui l'animait, racontait ses voyages en parodiant d'une manière plaisante ses exaltations et la froideur relative de son mari devant les chefs-d'œuvre de l'art antique. Elle illustrait ces souvenirs par des scènes de mimique où elle déployait une adresse de fée, une verve d'artiste, et parfois une drôlerie de rapin. En un tour de main, avec une fleur, un chiffon, une feuille de papier, elle se faisait une coiffure napolitaine, romaine, sicilienne. Elle jouait des scènes de ballet ou d'opéra en repoussant la queue de sa robe d'un coup de pied tragique, et en accentuant fortement les exclamations banales du lyrisme italien : — *O ciel ! cruel ! perfido ! O dio ! perdona !* Puis, s'agenouillant sur un fauteuil, elle imitait la voix et les gestes d'un orateur qu'elle avait entendu à Rome, et qui ne paraissait pas l'avoir suffisamment édifiée. Dans toutes ces attitudes diverses, elle ne perdait pas un atome de sa grâce, et ses poses les plus comiques gardaient de l'élégance. A la suite de ces folies, elles reprenaient son air de reine ennuyée.

Sous le charme du mouvement et des prestiges de cette brillante nature, M. de Lucan pardonnait volontiers à Julia les caprices et les singularités dont elle était prodigue, surtout à l'égard de son beau-père. Elle se montrait en général avec lui ce qu'elle avait été dès le début, amicale et polie, avec une nuance d'ironie

altière ; mais elle avait de fortes inégalités. Lucan surprenait parfois son regard attaché sur lui avec une expression pénible et comme féroce. Un jour, elle repoussait avec une brusque maussaderie la main qu'il lui offrait pour l'aider à descendre de cheval ou à escalader une barrière. Elle semblait fuir les occasions de se trouver seul avec lui, et, quand elle ne pouvait échapper à quelques moments de tête-à-tête, elle laissait voir tantôt un malaise irrité, tantôt une impertinence railleuse. Lucan pensait qu'elle se reprochait parfois de trop démentir ses anciens sentiments, et qu'elle croyait se devoir à elle-même de leur donner de temps en temps un gage de fidélité. Il lui savait gré au surplus de réserver pour lui seul ces signes équivoques et de n'en pas troubler sa mère. En somme, il n'attachait à ces symptômes qu'une faible importance. S'il y avait encore dans les dispositions affectueuses de sa belle-fille un peu de lutte et d'effort, c'était de la part de ce caractère hautain un trait excusable, une dernière défense qu'il se flattait de faire bientôt disparaître en redoublant de délicates attentions.

Deux semaines environ après l'arrivée de Julia, il y eut un bal chez la marquise de Boisfresnay, en son château de Boisfresnay qui est situé à deux ou trois lieues de Vastville. M. et madame de Lucan entretenaient des relations de voisinage avec la marquise. Ils allèrent à ce bal avec Julia et son mari, les hommes dans le coupé, les deux femmes, à cause de leur toilette, seules dans la calèche. Vers minuit, Clotilde prit son mari à part, et, lui montrant sa fille qui valsait dans le salon voisin avec un officier de marine :

— Chut ! mon ami, lui dit-elle : j'ai une migraine affreuse, et Pierre s'ennuie à mourir ; mais nous n'avons pas le courage d'emmener Julia de si bonne heure. . . . Voulez-vous être aimable ? Vous la ramènerez, et nous allons partir, Pierre et moi, nous vous laisserons la calèche.

— Très bien, ma chère, dit Lucan, sauvez-vous.

Clotilde et M. de Moras s'esquivèrent aussitôt.

Un instant plus tard, Julia, fendant dédaigneusement la foule qui s'écartait devant elle comme devant un ange de lumière, souleva son front superbe et fit un signe à Lucan.

— Je ne vois plus ma mère ? lui dit-elle.

Lucan l'informa en deux mots de la combinaison qui venait d'être arrêtée. Un éclair soudain jaillit des yeux de la jeune femme, ses sourcils se plissèrent ; elle haussa légèrement les épaules sans répondre, et rentra dans le bal en se frayant passage avec la même insolence tranquille. Elle s'abandonna de nouveau au bras d'un officier de marine, et parut prendre plaisir à tourbillonner dans sa splendeur. Sa toilette de bal donnait, en effet, à sa beauté un étrange éclat.

Au bout d'une heure, elle se lassa d'être admirée, et demanda la voiture. Comme elle s'enveloppait de ses draperies dans le vestibule, son beau-père lui offrit ses services.

— Non ! je vous en prie, dit-elle avec impatience ; les hommes ne savent pas. . . pas du tout !

Puis elle se jeta dans la voiture d'un air ennuyé. Cependant, comme les chevaux se mettaient en marche :

— Fumez, monsieur, reprit-elle avec plus de bonne grâce.

Lucan la remercia de la permission sans en profiter ; puis, tout en faisant ses petits arrangements de voisinage :

— Vous étiez bien belle ce soir, ma chère enfant ! lui dit-il.

—Monsieur, dit Julia d'un ton nonchalant mais affirmatif, je vous défends de me trouver belle, et je vous défends de m'appeler " ma chère enfant " !

—Soit, dit Lucan. Eh bien, vous n'êtes pas belle, vous ne m'êtes pas chère, et vous n'êtes pas une enfant.

—Pour enfant ! non, dit-elle énergiquement.

Elle s'encauchonna de son voile, croisa les bras sur son sein, et s'accoucha dans son coin, où des clartés de lune venaient de temps à autre se jouer dans ses blancheurs.

—Peut-on dormir ? demanda-t-elle.

—Comment donc ? Très-certainement. Voulez-vous que je ferme la glace ?

—S'il vous plaît. Mes fleurs ne vous feront pas mal ?

—Pas du tout.

Après un silence :

—M. de Lucan ? reprit Julia.

—Chère madame ?

—Expliquez-moi donc les usages, car il y a des choses que je ne comprends pas bien. . . Est-ce qu'il est admis... est-ce qu'il est convenable qu'on laisse revenir du bal, en tête-à-tête, à deux heures du matin, une femme de mon âge et un monsieur du vôtre ?

—Mais, dit Lucan, non sans une certaine gravité, je ne suis pas un monsieur. . . je suis le mari de votre mère.

—Ah ! sans doute, vous êtes le mari de ma mère ! dit-elle en scandant ces mots d'une voix vibrante, qui fit craindre à Lucan quelque explosion.

Mais, paraissant dominer une violente émotion, elle poursuiivit d'un ton presque enjoué :

—Oui, vous êtes le mari de ma mère, et vous êtes même, suivant moi, un très-mauvais mari pour ma mère.

—Suivant vous, dit tranquillement Lucan. Et pourquoi cela ?

—Parce que vous ne lui convenez pas du tout.

—Avez-vous consulté votre mère à ce sujet, ma chère dame ? Il me semble qu'elle en est meilleur juge que vous.

—Je n'ai pas besoin de la consulter. Il n'y a qu'à vous voir tous deux. Ma mère est une créature angélique. . . et vous, non.

—Qu'est-ce que je suis donc ?

—Un romanesque, un tourmenté. . . tout le contraire enfin. Un jour ou l'autre, vous la trahirez.

—Jamais, dit Lucan, avec un peu de sévérité.

—En êtes-vous bien sûr, monsieur ? dit Julia en dirigeant son regard sur lui du fond de son capuchon.

—Chère madame, répondit M. de Lucan, vous me demandiez tout à l'heure de vouloir bien vous apprendre ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, eh bien, il n'est pas convenable que nous prenions, vous votre mère, et moi ma femme, pour texte d'une plaisanterie de ce genre, et, par conséquent, il est convenable de nous taire.

Elle se tut, resta immobile et ferma les yeux. Après un moment, Lucan vit une larme se détacher de ses longs cils, et glisser sur sa joue.

—Mon Dieu, mon enfant, dit-il, je vous ai blessée. . . je vous fais sincèrement mes excuses.

—Gardez vos excuses ! dit-elle d'une voix sourde en ouvrant brusquement ses grands yeux. Je ne veux pas plus de vos excuses que de vos leçons !. . . Vos leçons ! comment en ai-je mérité l'humiliation ?. . . Je ne comprends pas. Quoi de plus innocent que mes paroles, et que voulez-vous donc que je vous dise ? Est-ce ma faute si je suis là seule avec vous. . . si je suis obligée de vous

parler. . . si je ne sais que vous dire ? Comment m'expose-t-on à cela ? Pourquoi m'en demander plus que je n'en puis faire ? On présume trop de mes forces ! C'est assez. . . c'est mille fois trop déjà de la comédie que je joue chaque jour. . . Dieu sait si j'en suis lasse !

Lucan eut peine à surmonter l'étonnement douloureux qui l'avait saisi.

—Julia, dit-il enfin, vous avez bien voulu me dire que nous étions amis ; je le croyais. . . Ce n'est donc pas vrai ?

—Non.

Après avoir lancé ce mot avec une sombre énergie, elle s'enveloppa la tête et le visage dans ses voiles, et demeura pendant le reste du chemin plongée dans un silence que M. de Lucan ne troubla pas.

VI

Après quelques heures d'un sommeil pénible, M. de Lucan se leva le lendemain le front chargé de soucis. La reprise d'hostilités qui lui avait été si clairement signifiée présageait sûrement pour son repos de nouveaux troubles, pour le bonheur de Clotilde de nouveaux déchirements. Il allait donc rentrer dans ces odieuses agitations qui avaient si longtemps désolé sa vie, et, cette fois, sans aucune espérance d'en sortir. Comment, en effet, ne pas désespérer à jamais de ce caractère indomptable que l'âge et la raison, que tant d'égards et de tendresse avaient laissé impassible dans ses préventions et ses haines ? Comment comprendre et surtout comment vaincre jamais le sentiment chimérique ou plutôt la manie qui avait pris possession de cette âme concentrée, et qui s'y perpétuait sourdement, toujours près d'éclater en violences furieuses ?

Clotilde et Julia n'avaient pas encore paru. Lucan alla faire un tour dans le jardin pour respirer encore une fois la paix de sa chère solitude, en attendant les orages prévus. A l'extrémité d'un berceau de charmillle, il aperçut le comte de Moras, le bras appuyé sur le piédestal d'une vieille statue et les yeux fixés sur le sol. M. de Moras n'avait jamais été un rêveur ; mais, depuis son arrivée au château, il avait, dans plus d'une occasion déjà, laissé voir à Lucan des dispositions mélancoliques très-étrangères à son naturel. Lucan s'en inquiétait ; cependant, comme il n'aimait pas lui-même qu'on forçât sa confiance, il s'était abstenu de l'interroger.

Ils se prirent la main en s'abordant.

—Vous êtes revenus tard cette nuit ? demanda le comte.

—Vers trois heures.

—Oh ! *povero* !. . . A propos, merci de votre complaisance pour Julia. . . Comment a-t-elle été pour vous ?

—Mais. . . bien, dit Lucan. — Un peu singulière, comme toujours.

—Oh ! singulière. . . va de soi !

Il sourit assez tristement, prit le bras de Lucan, et, l'entraînant dans les dédales de charmillle :

—Voyons, mon cher, lui dit-il d'une voix contenue, entre nous deux, qu'est-ce que c'est que Julia ?

—Comment, mon ami ?

—Oui, quelle femme est-ce que ma femme ? Si vous le savez, je vous en prie, dites-le moi.

—Pardon. . . mais c'est à vous que je le demanderai.

—A moi ? dit le comte ; mais je l'ignore absolument. C'est une énigme dont le mot m'échappe. Elle me charme et m'épouvante. . . Elle est singulière, disiez-vous ? Elle est plus que cela, . . . elle est fantastique.

Elle n'est pas de ce monde. Je ne sais qui j'ai épousé... Vous vous rappelez cette belle et froide créature des contes arabes qui se relevait la nuit pour aller faire des orgies dans les cimetières... C'est absurde, mais elle m'y fait songer !

L'œil troublé du comte, le rire contraint dont il accompagnait ses paroles, émuèrent vivement Lucan.

—Ainsi, lui dit-il, vous êtes malheureux ?

—On ne peut davantage, répondit le comte en lui serrant la main avec force. Je l'adore, et je suis jaloux, ... sans savoir de qui ni de quoi ! Elle ne m'aime pas ... et cependant, elle aime, ... elle doit aimer ! Comment en douter ? Vous la voyez, c'est l'image même de la passion ; ... le feu de la passion déborde dans ses paroles, dans ses regards, dans le sang de ses veines ! ... Et, près de moi, c'est la statue glacée d'un tombeau !

—Franchement, mon cher, dit Lucan, vous me semblez exagérer beaucoup vos désastres. En réalité, ils me paraissent se réduire à très-peu de chose. D'abord, vous êtes sérieusement amoureux pour la première fois de votre vie, je crois ; vous aviez beaucoup entendu parler de l'amour, de la passion, et peut-être en attendiez-vous des merveilles excessives. En second lieu, je vous ferai observer que les très-jeunes femmes sont rarement très-passionnées. L'espèce de froideur dont vous semblez vous plaindre est donc très-explicable sans l'invention du surnaturel. Les jeunes femmes, je vous le répète, sont en général idéalistes ; leurs amours n'ont pas de corps... Vous demandez de qui ou de quoi vous devez être jaloux ? Soyez-le donc de tout ce romanesque vague qui tourmente les jeunes imaginations, du vent, de la tempête, des plaines désertes, des falaises sauvages, de mon vieux manoir, de mes bois et de mes ruines, car Julia adore tout cela ! Soyez-le surtout de ce culte ardent qu'elle conserve à la mémoire de son père, et qui absorbe encore—j'en ai la preuve récente—le plus vif de sa passion.

—Vous me faites du bien, reprit Pierre de Moras en respirant avec allègement, et cependant je m'étais dit tout cela... Mais, si elle n'aime pas... elle aimera... elle aimera un jour... et si ce n'était pas moi ! Si elle donnait à un autre tout ce qu'elle me refuse !... mon ami, ajouta le comte, dont les beaux traits pâlirent, je la tuerais de ma main !

—Amoureux ! dit Lucan ; et moi, je ne suis plus rien alors ?

—Vous, mon ami ? dit Moras avec émotion... vous voyez ma confiance ! Je vous livre des faiblesses honteuses... Ah ! pourquoi ai-je jamais connu un autre sentiment que celui de l'amitié ! Elle seule rend tout ce qu'on lui donne, elle fortifie au lieu d'énervier ; c'est la seule passion digne d'un homme... Ne m'abandonnez jamais, mon ami ; vous me consolerez de tout.

La cloche qui annonçait l'heure du déjeuner les rappela au château. Le dîner fut, ce jour-là, plus sérieux qu'à l'ordinaire. La conversation tomba vers la fin du repas sur un terrain brûlant, et ce fut Julia qui l'y amena, sans d'ailleurs penser à mal. Elle épuisait sa verve railleuse sur un bambin de huit à dix ans, fils de la marquise de Boisfresnay, lequel l'avait fort agacée la veille en promenant dans le bal sa suffisante petite personne, et en se lançant agréablement comme une toupie dans les jambes des danseurs et dans les robes des danseuses. La marquise se pâmait de joie devant ces délicieuses espiègleries. Clotilde la défendit doucement en alléguant que cet enfant était son fils unique.

—Ce n'est pas une raison pour faire cadeau à la société d'un drôle de plus, dit Lucan.

—Au reste, reprit Julia, qui s'empressa de n'être plus de son propre avis dès que son beau-père en était, il est parfaitement reconnu que les enfants gâtés sont ceux qui tourment le mieux.

—Il y a bien au moins quelques exceptions, dit froidement Lucan.

—Je n'en connais pas, dit Julia.

—Mon Dieu, dit le comte de Moras sur un ton de conciliation, à tort ou à raison, c'est fort la mode aujourd'hui de gâter les enfants.

—C'est une mode criminelle, dit Lucan. Autrefois, on les fouettait, et on en faisait des hommes.

—Quand on a ces dispositions-là, dit Julia, on ne mérite pas d'avoir des enfants... et on n'en a pas ! ajouta-t-elle avec un regard direct qui aggravait encore l'intention désobligeante et même cruelle de ses paroles.

M. de Lucan devint très-pâle. Les yeux de Clotilde s'emplirent de larmes. Julia, embarrassée de son triomphe, sortit de la salle. Sa mère, après être restée quelques minutes le visage caché dans ses mains, se leva et alla la rejoindre.

—Ah ça ! mon cher, dit M. de Moras dès qu'il se trouva seul avec Lucan, que s'est-il donc passé entre vous, la nuit dernière ?... Vous m'aviez bien dit quelque chose de cela tantôt... mais j'étais si absorbé dans mes préoccupations égoïstes, que je n'y ai pas pris garde... Enfin, que s'est-il passé ?

—Rien de grave. Seulement, j'ai pu me convaincre qu'elle ne me pardonnait pas de tenir une place qui, suivant elle, n'aurait jamais dû être remplie.

—Que me conseillez-vous, George ? reprit M. de Moras. Je ferai ce que vous voudrez.

—Mon ami, dit Lucan en lui posant doucement les mains sur les épaules, ne vous offensez pas, mais la vie commune dans ces conditions devient bien difficile. N'attendons pas quelque scène irréparable. A Paris, nous pourrions nous voir sans inconvénient. Je vous conseille de l'emmenner.

—Si elle ne veut pas ?

—Je parlerais ferme, dit Lucan en le regardant dans les yeux ; j'ai à travailler ce soir, cela se trouve bien. A bientôt, mon ami.

Le lendemain, M. de Lucan, levé comme de coutume d'assez grand matin, travaillait depuis quelque temps près de la fenêtre de la bibliothèque, qui s'ouvrait à une faible hauteur sur le jardin. Il ne fut pas médiocrement surpris de voir apparaître le visage de sa belle-fille entre les lianes de chèvrefeuille qui s'enlajaient au feuillage de fer du balcon :

—Monsieur, dit-elle de sa voix chantante, êtes-vous bien occupé ?

—Mon Dieu, non ! répondit-il en se levant.

—C'est qu'il fait un temps divin, reprit-elle. Voulez-vous venir vous promener avec moi ?

—Mon Dieu, oui.

—Eh bien, venez... Dieu ! ça sent bon, ce chèvrefeuille !

Et elle en arracha quelques fleurs qu'elle jeta par la fenêtre à Lucan avec un éclat de rire. Il les fixa dans sa boutonnière, en faisant le geste d'un homme qui ne comprend rien à ce qui se passe, mais qui n'en est pas fâché.

Il la trouva en fraîche toilette du matin, piaffant sur le sable de son pied léger et impatient.

—Monsieur de Lucan, lui dit-elle gaiement, ma mère

veut que je sois aimable pour vous, mon mari le veut, le Ciel aussi, je suppose, c'est pourquoi je le veux également, et je vous assure que je suis très-aimable quand je m'en donne la peine. . . . vous verrez ça !

—Est-il possible ? dit Lucan.

—Vous verrez, monsieur ! répondit-elle en lui faisant avec toutes ses grâces une révérence théâtrale.

—Et où allons-nous, madame ?

—Où il vous plaira, . . . dans les bois, à l'aventure, si vous voulez.

Les collines boisées étaient si rapprochées du château, qu'elles bordaient d'une frange d'ombre un des côtés de la cour. M. de Lucan et Julia s'engagerent dans le premier sentier qui se présenta devant eux ; mais Julia ne tarda point à quitter les chemins frayés pour marcher au hasard d'un arbre à l'autre, s'égarant à plaisir, battant les fourres de sa canne, cueillant des fleurs ou des feuillages, s'arrêtant en extase devant les bandes lumineuses qui rayaient çà et là les tapis de mousse, franchement enivrée de mouvement, de plein air, de soleil et de jeunesse.

Dans son admiration pour la flore sauvage, elle avait peu à peu récolté un véritable fagot dont M. de Lucan acceptait la charge avec résignation. Sapercevant qu'il succombait sous le poids, elle s'assit sur les racines d'un vieux chêne pour faire, dit-elle, un triage dans tout ce pêle-mêle. Elle prit alors sur ses genoux le paquet d'herbes et de fleurs, et se mit à rejeter tout ce qui lui parut d'une qualité inférieure. Elle passait à Lucan, assis à quelques pas d'elle, ce qu'elle croyait devoir réserver pour le bouquet définitif, motivant gravement ses arrêts à chacune des plantes qu'elle examinait.

—Toi, ma chère, trop maigre ! . . . toi, gentille, mais trop courte ! . . . toi, tu sens mauvais ! . . . toi, tu as l'air bête ! . . .

Puis, venant brusquement à un autre ordre d'idées qui ne laissa pas d'inquiéter d'abord M. de Lucan :

—C'est vous, n'est-ce pas, lui dit-elle, qui avez conseillé à Pierre de me parler avec fermeté ?

—Moi ? dit Lucan, quelle idée !

—Ça doit être vous. Toi, poursuivit-elle en continuant de s'adresser à ses fleurs, tu as l'air malade, bonsoir ! . . . —Oui, ça doit être vous. . . . On vous croirait doux, à vous voir, et vous êtes très-dur, très-tyrannique. . . .

—Féroce, dit Lucan.

—Au reste, je ne vous en veux pas. Vous avez eu raison, ce pauvre Pierre est trop faible avec moi. J'aime qu'un homme soit un homme. . . . Il est pourtant très-brave, n'est-ce pas ?

—Infiniment, dit Lucan. Il est capable de la plus extrême énergie.

—Il en a l'air, et cependant avec moi. . . c'est un ange.

—C'est qu'il vous aime.

—Très probable ! . . . Il y a de ces fleurs qui sont curieuses. . . . On dirait une petite dame, celle-ci !

—J'espère bien que vous l'aimez aussi, mon brave Pierre ?

—Très-probable, encore.

Après une pause, elle secoua la tête.

—Et pourquoi l'aimerais-je ?

—Belle question ! dit Lucan, mais parce qu'il est parfaitement digne d'être aimé, parce qu'il a tous les mérites, l'intelligence, le cœur et même la beauté, . . . enfin, parce que vous l'avez épousé.

—Monsieur de Lucan, voulez-vous que je vous fasse une confidence ?

—Je vous en prie.

—Ce voyage d'Italie a été très-mauvais pour moi.

—Comment cela ?

—Avant mon mariage, figurez-vous que je ne me croyais pas laide précisément, mais je me croyais ordinaire.

—Oui. . . eh bien ?

—Eh bien, en me promenant en Italie, à travers tous ces souvenirs et tous ces marbres si admirés, je faisais d'étranges réflexions. . . . Je me disais qu'après tout ces princesses et ces déesses du monde antique qui rendaient fous les bergers et les rois, pour lesquelles éclataient les guerres et les sacrilèges, étaient à peu près des personnes de mon genre. Alors m'est venue l'idée fatale de ma beauté. J'ai compris que je disposais d'une puissance exceptionnelle, que j'étais une chose sacrée qui ne devait pas se donner à un prix vulgaire, qui ne pouvait être que la récompense. . . . que sais-je. . . d'une grande action. . . . ou d'un grand crime !

Lucan resta un moment interdit par l'audacieuse naïveté de ce langage. Il prit le parti d'en rire.

—Mais, ma chère Julia, dit-il, faites attention : vous vous trompez de siècle. . . . Nous ne sommes plus au temps où l'on se mettait en guerre pour les beaux yeux des dames. . . . Au reste, parlez-en à Pierre : il a tout ce qu'il faut pour vous fournir la grande action demandée, quant au crime, je crois que vous devez y renoncer.

—Croyez-vous ? dit Julia. C'est dommage ! ajouta-t-elle en éclatant de rire.—Enfin, vous voyez, je vous dis toutes les folies qui me passent par la tête. . . . C'est aimable, ça, j'espère ?

—C'est extrêmement aimable, dit Lucan. Continuez.

—Avec ce précieux encouragement, monsieur ! . . . dit-elle en se levant et en achevant sa phrase par une révérence : —mais, pour, le moment, allons déjeuner. . . . Je vous recommande mon bouquet. Tenez les têtes en bas. . . . Marchez devant, monsieur, et par le plus court, je vous prie, car j'ai un appétit qui m'arrache des larmes.

Lucan prit le sentier qui menait le plus directement au château. Elle le suivit d'un pas agile, tantôt fredonnant une cavatine, tantôt lui adressant de nouvelles instructions sur la manière de tenir son bouquet, le touchant légèrement du bout de sa canne pour lui faire admirer quelque oiseau perché sur une branche.

Clotilde et M. de Moras les attendaient, assis sur un banc devant la porte du château. L'inquiétude peinte sur leur visage se dissipa au bruit de la voix riieuse de Julia. Dès qu'elle les aperçut, la jeune femme enleva le bouquet à Lucan, accourut vers Clotilde, et, lui jetant dans les bras sa moisson de fleurs :

—Ma mère, dit-elle, nous avons fait une délicieuse promenade. . . . Je me suis beaucoup amusée. M. de Lucan aussi. . . . et, de plus, il a beaucoup profité dans ma conversation. . . . Je lui ai ouvert des horizons ! . . .

Elle décrivit avec la main une grande courbe dans le vide, pour indiquer l'immensité des horizons qu'elle avait ouverts à M. de Lucan. Puis, entraînant sa mère vers la salle à manger et aspirant l'air avec force :

—Oh ! cette cuisine de ma mère ! dit-elle. Quel arôme !

Cette belle humeur, qui mit le château en fête, ne se démentit pas de toute la journée, et chose inespérée, elle persista le lendemain et les jours suivants sans altération sensible. Si Julia nourrissait encore quelque reste de ses farouches ennuis, elle avait du moins la bonté de les réserver pour elle et d'en souffrir seule.

La baronne de Pers vint sur ses entrefaites passer

trois jours chez sa fille. Elle fut informée aussitôt avec détails du changement miraculeux qui s'était opéré dans le caractère de Julia et dans sa manière d'être à l'égard de son beau-père. Témoin des gracieuses intentions qu'elle prodiguait à M. de Lucan, madame de Pers eut des démonstrations de vive satisfaction, au milieu desquelles on retrouvait toutefois quelques traces de ses anciennes préventions contre sa petite-fille.

La veille du départ de la baronne, on invita quelques voisins à dîner pour lui être agréable, car elle n'avait qu'un faible goût pour l'intimité de famille, et elle aimait passionnément les étrangers. On lui donna donc, faute de temps pour mieux faire, le curé de Vastville, le percepteur, le médecin et le receveur de l'enregistrement, hôtes assez habituels du château et grands admirateurs de Julia. C'était peu de chose sans doute, c'était assez cependant pour fournir à la baronne l'occasion de mettre une robe habillée.

Julia, pendant le dîner, parut s'appliquer à faire la conquête du curé. Elle le faisait manger, elle le faisait boire, elle le faisait rire.

— Quel serpent, n'est-ce pas, monsieur le curé ? dit la baronne.

— Elle est bien aimable, dit le curé.

— A faire frémir, reprit la baronne.

Le soir, après quelques tours de valse, Julia, accompagné par son mari, chanta de sa belle voix grave des mélodies inédites, des chansons nationales qu'elle avait rapportées d'Italie. Un de ces airs lui rappelant une espèce de tarentelle qu'elle avait vu danser par des femmes de Procida, elle pria son mari de la jouer. Elle contait en même temps avec feu comment se dansait cette tarentelle, en donnant une rapide indication des pas, des gestes et des attitudes, puis, tout à coup, entraînée par l'ardeur de son récit :

— Attendez, Pierre, dit-elle, je vais la danser... Ce sera plus simple.

Elle releva sa traîne, qui la gênait, et pria sa mère de la fixer avec des épingles. Pendant ce temps, elle s'occupait elle-même activement : il y avait sur la cheminée et sur les consoles des vases remplis de fleurs et de verdure ; elle y puisait de ses mains alertes, et, posée devant une glace, elle piquait et entrelaçait pêle-mêle dans ses cheveux magnifiques des fleurs, des herbes, des grappes, des épis, tout ce qui venait sous ses doigts. La tête chargée de cette couronne épaisse et frissonnante, elle vint se placer au milieu du salon.

— Allez, mon ami ! dit-elle à M. de Moras.

Il joua la tarentelle, qui débutait par une sorte de pas de ballet lent et solennel que Julia mimait avec des airs souverains, déployant et repleyant comme des guirlandes ses bras d'almée ; puis, le rythme s'animant de plus en plus, elle frappa le parquet de ses pas rapides et redoublés avec la souplesse sauvage et le sourire épanoui d'une jeune bacchante : brusquement elle termina par une glissade prolongée qui l'amena toute palpitante devant M. de Lucan, assis en face d'elle. Là, elle fléchit un genou, porta d'un geste soudain ses deux mains à ses cheveux, et, secouant en même temps sa tête penchée, elle fit tomber sa couronne en pluie de fleurs aux pieds de Lucan, en disant de sa plus douce voix, sur le ton d'un gracieux hommage :

— Morsieur !...

Après quoi, elle se redressa, toujours glissante, se jeta dans un fauteuil, prit gravement le tricorne du curé, et s'en éventa le visage.

Au milieu des applaudissements et des rires qui rem-

plissaient le salon, la baronne de Pers, se rapprocha doucement de Lucan sur le canapé qu'ils occupaient en commun, et lui dit tout bas :

— Ah çà, mon cher monsieur, qu'est-ce que c'est donc que ce nouveau système-là ? Savez-vous que j'aimais encore mieux sa première manière, moi ?

— Comment, chère madame ? Pourquoi donc ? dit simplement Lucan.

Mais, avant que la baronne eût pu s'expliquer, en supposant qu'elle en eût l'intention, Julia fut prise d'une nouvelle fantaisie.

— Décidément j'étouffe... dit-elle. — Monsieur de Lucan, offrez-moi votre bras.

Elle sortit, et Lucan l'accompagna. Elle s'arrêta dans le vestibule pour se couvrir la tête de son grand voile blanc, parut hésiter un moment entre la porte du jardin et celle de la cour ; puis, se décidant :

— Dans l'allée aux Dames, dit-elle ; c'est là qu'il fait le plus frais.

On était alors à la fin de juillet, et la chaleur avait été accablante dans la journée. En quittant l'atmosphère de la cour encore embrasée par les feux du couchant, Julia respira avec avidité l'air frais du ruisseau et des bois.

— Dieu ! que c'est bon ! dit-elle.

— Mais j'ai peur que ce ne soit trop bon, dit Lucan ; permettez-moi...

Et il lui roula en double autour du cou les bouts flottants de son voile.

— Comment ! vous tenez donc à mes jours ? dit-elle.

— Mais certainement.

— C'est magnanime !

Elle fit quelques pas en silence, s'appuyant légèrement sur le bras de son compagnon, et balançant à sa manière sa taille gracieuse.

— Votre bon curé doit me prendre pour une espèce de diable ? reprit-elle.

— Il n'est pas le seul, dit Lucan avec un sang-froid ironique.

Elle eut un rire bref et contraint ; puis, après une nouvelle pause, en continuant sa marche, le front penché :

— Vous devez pourtant me détester un peu moins maintenant, dites ?

— Un peu moins.

— Soyez sérieux, voulez-vous ? Je sais que je vous ai fait beaucoup souffrir... Commencez-vous à me pardonner ?

Sa voix avait pris un accent de sensibilité qui ne lui était pas ordinaire, et qui toucha M. de Lucan.

— Je vous pardonne de grand cœur, mon enfant, répondit-il.

Elle s'arrêta, et lui saisissant les deux mains :

— C'est vrai ? c'est fini de nous haïr ?... dit-elle d'un ton bas et comme timide. Vous m'aimez un peu ?

— Je vous remercie, dit Lucan avec une gravité émue, je vous remercie, et je vous aime bien.

Comme elle l'attirait doucement, il l'enlaça d'une franche et affectueuse étreinte, et posa les lèvres sur son front, qu'elle lui tendait ; mais, au même instant, il sentit la taille souple de la jeune femme se roidir ; sa tête se renversa, puis elle s'affaissa tout entière, et glissa dans ses bras comme une tige fauchée.

Il y avait un banc à deux pas, il l'y porta ; mais, après l'y avoir déposée, au lieu de lui donner du secours, il demeura dans une attitude d'étrange immobilité devant cette forme charmante et inerte. Il y eut un long silence

que troublait seul le bruit doux et triste du ruisseau. Se réveillant enfin de sa stupeur, M. de Lucan appela plusieurs fois d'une voix haute et presque dure :

— Julia ! Julia !

Comme elle restait sans mouvement, il descendit dans le ravin à la hâte et y puisa de l'eau dans sa main ; il lui en baigna les tempes. Après un moment, il vit dans l'ombre ses grands yeux s'ouvrir, et il l'aïda à soulever sa tête.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en le regardant d'un air égaré ; qu'est-ce qui est arrivé, monsieur ?

— Mais vous vous êtes trouvée mal, dit Lucan en riant.

— Trouvée mal ? répéta Julia.

— Sans doute ; c'est ce que je craignais... Le froid vous aura saisie. Pouvez-vous marcher ? voyons, essayez.

— Très-bien, dit-elle en lui prenant le bras.

Comme tous ceux qui éprouvent des défaillances subites, Julia ne se rappelait que d'une manière très-indistincte la circonstance qui avait provoqué son évanouissement.

Ils avaient repris à pas lents le chemin du château.

— Trouvée mal ! reprit-elle gaiement ; Dieu que c'est ridicule !

Puis avec une vivacité subite :

— Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Est-ce que j'ai parlé ?

— Vous avez dit : " J'ai froid ! " et puis vous êtes partie.

— Comme cela ?

— Comme cela.

— Est-ce que vous avez cru que j'étais morte ?

— Je l'ai espéré un instant, dit froidement Lucan.

— Quelle horreur ! .. Mais nous causions avant cela ?

Qu'est-ce que nous disions ?

— Nous faisons un pacte de bonne amitié.

— Eh bien, il n'y paraît guère... monsieur de Lucan !

— Madame ?

— Vous avez l'air de m'en vouloir de ce que je me suis trouvée mal ?

— Sans doute... D'abord, je n'aime pas les histoires... et puis c'est entièrement votre faute ; .. vous êtes si déraisonnable !

— Oh ! mon Dieu ! .. voulez-vous un bâton ?

Et comme on apercevait les lumières du château :

— A propos, n'inquiétez pas ma mère de ce détail, n'est-ce pas ?

— Je n'aurai garde ; soyez tranquille.

— Vous êtes parfaitement maussade, vous savez ?

— C'est vrai ; mais j'ai passé là quelques minutes tellement pénibles...

— Je vous plains de toute mon âme, dit sèchement Julia.

Elle se débarrassa de son voile dans le vestibule, et rentra dans le salon.

La baronne de Pers, qui devait sortir le lendemain de bonne heure, s'était déjà retirée. Julia joua des sonates à quatre mains avec sa mère. M. de Lucan remplaça le mort au whist du curé, et la soirée s'acheva paisiblement.

VII

Le lendemain matin, Clotilde allait monter en voiture avec sa mère, qu'elle conduisait à la gare ; M. de Lucan, retenu au château par un rendez-vous d'affaires, assistait à leur départ. Il remarqua l'air absorbé de la baronne ; elle était silencieuse contre sa coutume, elle jetait

sur lui des regards embarrassés ; elle s'approcha plusieurs fois avec un sourire contraint et d'un air de confiance, puis se borna à lui adresser des paroles banales. Enfin, profitant d'un moment où Clotilde donnait quelques ordres, elles se pencha par la portière, et, serrant avec force la main de Lucan :

— Soyez honnête homme, monsieur ! dit-elle.

Il vit en même temps ses yeux se mouiller. La voiture partit aussitôt.

L'affaire dont s'occupait alors M. de Lucan, et dont il s'entretint longuement le matin même avec son avocat et son avoué, arrivé de Caen dans la nuit, était un vieux procès de famille que le maire de Vastville, personnage ambitieux et taquin, avait mis sa gloire à ressusciter. Il s'agissait d'une revendication de biens communaux qui aurait eu pour effet de dépouiller M. de Lucan d'une partie de ses bois, et de déshonorer son domaine patrimonial. Il avait gagné ce procès en première instance ; mais on allait bientôt le juger en appel, et il conservait des craintes sur le résultat définitif. Il n'eut pas de peine à colorer de ce prétexte pendant quelques jours aux yeux des habitants du château une sévérité de physionomie, une brièveté de langage, et des goûts de solitude qui couvraient peut-être des soucis plus graves. Ce prétexte ne tarda pas à lui manquer. Un télégramme lui apprit, dès le commencement de la semaine suivante, que son procès était définitivement gagné, et il dut manifester à cette occasion une allégresse qui était loin de son cœur.

Il reprit dès ce moment le train de la vie commune auquel Julia continuait d'imprimer tout le mouvement de son active imagination. Toutefois, il ne se prêta plus avec la même familiarité affectueuse aux caprices de sa belle-fille. Elle s'en aperçut ; mais elle ne s'en aperçut pas seule. Lucan surprit dans les regards de M. de Moras de l'étonnement, dans ceux de Clotilde, des reproches. Un danger nouveau lui apparut. Il se donnait des torts qu'il était également impossible, également redoutable d'expliquer ou de laisser interpréter.

Avec le temps d'ailleurs, la hueur effroyable qui lui avait traversé le cerveau dans une circonstance récente, s'affaiblissait ; elle ne jetait plus dans son esprit la même force de conviction. Il concevait des doutes : il s'accusait par instants d'une véritable aberration ; il accusait la baronne de préventions cruelles et coupables, il se disait enfin qu'en tout cas le parti le plus sage était de ne pas croire au drame, et de ne pas le vivifier en y prenant sérieusement un rôle. Malheureusement, le caractère de Julia, plein de surprises et d'imprévu, ne permettait guère de suivre avec elle un plan de conduite régulier.

Par une belle après-midi, les hôtes du château, accompagnés de quelques voisins, avaient fait une excursion à cheval jusqu'à l'extrémité du cap La Hague. Au retour et vers le milieu de la route, Julia, qui avait été remarquablement silencieuse tout le jour, se détacha du groupe principal, et jetant de côté à M. de Lucan un regard expressif, poussa son cheval un peu en avant. Il la rejoignit presque aussitôt. Elle lui lança de nouveau un coup d'œil oblique, et brusquement, de son accent le plus amer et le plus haut :

— Est-ce que ma présence vous est dangereuse, monsieur ?

— Comment, dangereuse ? dit-il en riant. Je ne vous comprends pas, ma chère dame.

— Pourquoi me fuyez-vous ? Que vous ai-je fait ? Que signifient ces allures nouvelles et désagréables que vous

affectez avec moi ? C'est une chose vraiment étrange, que vous soyez d'autant moins poli que je le suis davantage. On me persécute pendant des années pour que je vous fasse des mines gracieuses, et, quand je m'épuise à vous en faire, vous boudez ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qui vous passe par la tête ?... Infiniment curieuse de le savoir.

—C'est bien simple, et je vais vous l'apprendre en deux mots. Il me passe par la tête qu'après avoir été peu aimable avec moi, vous l'êtes maintenant presque trop... J'en suis sincèrement touché et charmé ; mais je crains véritablement quelquefois de trop détourner à mon profit des attentions auxquelles je n'ai pas seul droit. Vous savez combien j'aime votre mari... Il ne peut être question ici de jalousie, bien entendu ; mais l'affection d'un homme est fière et ombrageuse. Sans descendre à des sentiments bas et d'ailleurs impossibles, Pierre, se voyant un peu négligé, pourrait se froisser, s'attrister, et nous en serions tous deux désespérés, n'est-ce pas ?

—Je ne sais rien faire à demi, dit-elle avec un geste d'impatience. On ne change pas son naturel. C'est avec mon cœur à moi, et non avec celui d'un autre, que j'aime et que je hais... Et puis... pourquoi n'entrerait-il pas dans mes idées de donner de la jalousie à Pierre ?... Ma vieille haine légendaire pour vous a peut-être fait ce savant calcul... Il vous tuerait, ou moi, et ce serait un dénoûment comme un autre.

—Vous me permettez bien d'en préférer un autre, dit Lucan, essayant toujours, mais sans grand succès, de donner un tour enjoué à ce farouche entretien.

—Au reste, continua-t-elle, rassurez-vous, mon cher monsieur. Pierre n'est pas jaloux... Il ne se doute de rien, comme on dit dans les vaudevilles !

Elle eut un de ses rires mauvais et reprit aussitôt d'un ton sérieux :

—Et de quoi se douterait-il, si je suis aimable pour vous, c'est par ordre... et personne ne peut savoir jusqu'à quel point j'y mets du mien.

—Je suis persuadé que vous ne le savez pas vous-même, dit-il en riant. Vous êtes une personne naturellement agitée ; il vous faut de l'orage, et quand il n'y en a pas, vous l'imitez... Que vous aimiez ou que vous n'aimiez pas votre beau-père, cela n'a rien au fond de très dramatique... Il n'y a lieu ici qu'à des sentiments très simples et très ordinaires... Il faut bien les compliquer un peu... n'est-ce pas, ma chère ?

—Oui, —mon cher ! —dit-elle en accentuant ironiquement le dernier mot.

Puis elle lança son cheval au galop.

—On touchait alors à la lisière des bois. Il la vit bientôt quitter la route directe qui les traversait et prendre un sentier à travers la bruyère comme pour se jeter en pleine futaie. Au même instant, Clotilde accourut près de lui, et, lui touchant l'épaule du bout de sa cravache :

—Où va donc Julia ? dit-elle vivement.

Lucan répondit par un geste vague et par un sourire.

—Je suis sûre, reprit Clotilde, qu'elle va boire à cette fontaine là-bas... Elle se plaignait tout à l'heure d'avoir soif... Suivez-là, mon ami, je vous en prie, et empêchez-la... Elle a si chaud !... Cela peut être mortel... Courez, je vous en supplie !

M. de Lucan rendit la main à son cheval qui partit comme le vent. Julia avait déjà disparu sous le couvert du bois. Il suivit sa trace ; mais sous la futaie les racines et la pente du terrain ralentirent un peu sa marche. A quelque

distance, dans une clairière étroite, le travail des siècles et la filtration du sol avaient creusé une de ces fontaines mystérieuses dont l'eau limpide, les parois revêtues de mousse et l'air de profonde solitude enchantent l'imagination, et en ont fait jaillir tant de poétiques légendes. Quand M. de Lucan put apercevoir de nouveau Julia à travers les arbres, elle avait mis pied à terre. Son cheval, admirablement dressé, demeurait immobile à deux pas, broutant le feuillage, pendant que sa maîtresse, à genoux et penchée sur le bord de la fontaine, buvait dans ses mains.

—Julia, je vous en prie ! dit M. de Lucan en élevant la voix.

Elle s'était relevée par une sorte de bondissement léger : elle le salua gaiement.

—Trop tard, monsieur ! dit-elle ; mais je n'ai bu que quelques gouttes, quelques petites gouttes seulement, je vous jure !

—Vous êtes vraiment folle ! dit Lucan, qui était alors tout près d'elle.

—Le pensez-vous ?

Elle agitait ses mains blanches et superbes, qui lui avaient servi de coupe et qui semblaient secouer des diamants.

—Donnez-moi votre mouchoir !

Lucan lui donna son mouchoir. Elle s'essuya les mains gravement ; puis, en lui rendant le mouchoir de la main droite, elle se dressa un peu sur ses pieds et lui présenta la main gauche à la hauteur du visage :

—La ! ne boudez plus !

Lucan baisa la main.

—L'autre maintenant, reprit-elle... Ne pâlisiez donc pas, mon ami !

M. de Lucan affecta de n'avoir pas entendu ces dernières paroles, et descendit brusquement de cheval.

—Il faut que je vous aide à remonter, dit-il d'une voix sèche et dure.

Elle mettait ses gants le front baissé. Tout à coup, relevant la tête, et, le regardant d'un œil fixe :

—Quelle misérable je fais, n'est-ce pas ? dit-elle.

—Non, dit Lucan, mais quelle malheureuse !

Elle s'appuya contre un des arbres qui ombrageaient la source, la tête à demi renversée et une main sur les yeux.

—Venez ! dit Lucan.

Elle obéit, et il l'aida à se remettre à cheval. Ils sortirent du bois sans se parler, regagnèrent la route et eurent bientôt rejoint la cavalcade.

A peine échappé aux angoisses de cette scène, M. de Lucan n'hésita point à penser que l'éloignement de Julia et de son mari en devait être la conséquence nécessaire et immédiate ; mais quand il vint à chercher les moyens de provoquer leur brusque départ, son esprit se perdit dans des difficultés insolubles. Par quel motif, en effet, justifier aux yeux de Clotilde et de M. de Moras une détermination si nouvelle, si imprévue ? On était au milieu du mois d'août, et il était convenu dès longtemps que toute la famille retournerait à Paris le 1er septembre. La proximité même du terme fixé pour le départ général donnerait plus d'in vraisemblance au prétexte invoqué pour expliquer cette séparation soudaine. Il était presque impossible qu'elle n'éveillât pas dans l'esprit de Clotilde et dans celui du comte des soupçons irréparables, des lumières mortelles pour le bonheur de l'un et de l'autre. Le remède était véritablement plus menaçant que le mal lui-même ; car, si le mal était grand, il était du moins inconnu de ceux dont il aurait

brisé le cœur et la vie, et on pouvait encore espérer qu'il continuerait de l'être à jamais. M. de Lucan songea un moment à s'éloigner lui-même, mais il était encore plus impossible de motiver son départ que celui de Julia.

Toutes ces réflexions faites, il résolut de s'armer de patience et de courage. Une fois à Paris, les habitations séparées, les relations plus rares, les obligations mondaines, les activités de la vie, ne tarderaient pas à dénouer, puis à dénouer paisiblement la situation douloureuse et formidable sur laquelle il était désormais interdit de s'abuser. Il compta sur lui-même et aussi sur la générosité naturelle de Julia pour gagner sans éclat et sans brisement le terme prochain qui devait mettre fin à l'existence commune et à ses incessants périls. Il ne devait pas être impossible de conjurer encore pendant une courte période de quinze jours l'explosion d'un orage qui grondait depuis plusieurs mois sans laisser voir ses foudres. Il oubliait avec quelle effrayante rapidité les maladies de l'âme, comme celles du corps, après avoir atteint lentement et graduellement certaines crises fatales, précipitent soudain leurs progrès et leurs ravages.

M. de Lucan se demanda s'il devait informer Julia de la conduite qu'il avait arrêtée et des raisons qui la lui dictaient : mais toute ombre d'explication entre eux lui parut souverainement malséante et dangereuse. Leur intelligence confidentielle sur un tel sujet eût pris un air de complicité que repoussaient tous ses sentiments d'honneur. Malgré les clartés terribles qui s'étaient faites, il restait cependant entre eux quelque chose d'obscur, d'indécis, d'inavoué, qu'il crut devoir conserver à tout prix. Aussi, loin de chercher les occasions de quelque entretien intime, il les évita dès ce moment avec un scrupule absolu. Julia semblait pénétrée de la même réserve et préoccupée au même degré que lui de fuir le tête-à-tête, tout en sauvegardant les apparences, mais, à cet égard, la jeune femme ne disposait pas de la puissance de dissimulation que Lucan devait à sa fermeté naturelle et acquise. Il pouvait, quant à lui, sans effort visible, cacher sous sa contenance habituelle de gravité les anxiétés qui le dévoraient. Julia n'arrivait pas sans une contrainte presque convulsive à porter d'un front haut et riant le fardeau de sa pensée. Pour le seul témoin qui eût le secret de ses combats, c'était un spectacle poignant que celui de cette gracieuse et fiévreuse animation dont la malheureuse enfant soutenait péniblement l'artifice. Il la voyait de loin quelquefois, semblable à une comédienne épuisée, s'isoler sur quelque banc retiré du jardin, et haleter, la main sur sa poitrine, comme pour contenir son cœur révolté. Il se sentait alors, malgré tout, devant tant de beauté et de misère, envahi d'une pitié immense.

N'était-ce que de la pitié ?

L'attitude, les paroles, les regards de Clotilde et du mari de Julia étaient en même temps pour M. de Lucan l'objet d'une observation constante et inquiète. Clotilde évidemment ne concevait pas la moindre alarme. La douce sérénité de ses traits demeurait inaltérée. Quelques bizarreries de plus ou de moins dans les allures de Julia n'étaient pas chose assez nouvelle pour appeler son attention particulière. Sa pensée, d'ailleurs, était trop loin des monstrueux abîmes ouverts à ses côtés. Elle y eût mis le pied et s'y fût engloutie avant de les avoir soupçonnés.

La physionomie blonde, calme et belle du comte de Moras conservait en tout temps, comme le visage brun de Lucan une sorte de fermeté sculpturale. Il était donc

assez difficile d'y lire les impressions d'une âme qui était naturellement forte et très-maîtresse d'elle-même. Sur un point cependant cette âme était devenue faible. M. de Lucan ne l'ignorait pas, il connaissait l'amour ardent du comte pour Julia et la susceptibilité maladroite de sa passion. Il était invraisemblable qu'un tel sentiment, s'il était sérieusement mis en défiance, ne se trahit pas par quelque signe extérieur violent ou du moins saisissable. M. de Lucan ne remarquait en réalité aucun de ces symptômes redoutés. S'il surprenait par moments un pli fugitif du sourcil, une intonation douteuse, un regard dérobé ou distrait, il pouvait croire tout au plus à quelque retour de cette jalousie vague et chimérique dont il savait le comte dès longtemps tourmenté. Il le voyait, du reste, apporter dans la vie de famille la même impassibilité souriante, et il continuait d'en recevoir les mêmes témoignages de cordialité. Obsédé toutefois par ses légitimes scrupules de loyauté et d'amitié, il eut la tentation folle de prendre le comte pour confident de l'épreuve qui leur était imposée ; mais, en allégeant son propre cœur, cette confiance si délicate et si cruelle n'eût-elle pas désespéré le cœur de son ami ? Et, de plus, ce prétendu trait de loyauté, livrant le secret d'une femme, n'eût-il pas été doublé d'une lâcheté et d'une trahison ?

Il fallait donc, à travers tant d'écueils et d'angoisses, soutenir seul jusqu'au bout le poids de cette épreuve, plus compliquée et plus périlleuse encore peut-être que M. de Lucan ne voulait se l'avouer à lui-même.

Elle devait avoir un terme plus prochain qu'il ne pouvait le pressentir.

Clotilde et son mari, accompagnés de M. et de madame de Moras, allèrent un jour visiter en voiture les débris d'une galerie couverte qui est une des rares antiquités druidiques du pays. Ces ruines se trouvent au fond d'une anse pittoresque creusée dans le flanc de la muraille rocheuse qui borde la côte orientale de la presqu'île. Elles jonchent de leurs masses informes une de ces croupes gazonnées qui s'avancent çà et là au pied des falaises comme de monstrueux contre-forts. On y accède, malgré la roideur de la pente, par une route facile qui descend en serpentant longuement jusque sur le sable jaune de la petite baie. Clotilde et Julia firent un croquis du vieux temple celtique pendant que les hommes fumaient, puis on s'amusa quelque temps à voir la mer montante étaler sur le sable ses franges d'écume. On convint de remonter la côte à pied pour soulager les chevaux. La voiture, sur un signe de Lucan, se mit en marche ; Clotilde prit le bras de M. de Moras, et ils commencèrent à gravir lentement la route sinueuse. Lucan attendait, pour les suivre, le bon plaisir de Julia, elle était restée à quelques pas en conversation animée avec un vieux pêcheur qui achevait de tendre ses amorces dans le creux des rochers. Elle éleva un peu la voix en se retournant vers Lucan :

— Il dit qu'il y a un chemin beaucoup plus court et très-facile, là tout près, le long de la falaise... J'ai envie de le prendre pour éviter cette ennuyeuse côte.

— N'en faites rien, croyez-moi, dit Lucan ; un chemin très-facile pour les gens du pays peut l'être beaucoup moins pour vous.

Après une nouvelle conférence avec son pêcheur.

— Il dit, reprit Julia, qu'il n'y a vraiment aucun danger, et que les enfants montent et descendent par là tous les jours. Il va me conduire jusqu'au bas du sentier, je n'aurai plus qu'à monter tout droit... Dites à ma mère que je serai là-haut avant vous.

—Votre mère va mourir d'inquiétude.

—Dites-lui qu'il n'y a aucun danger.

Lucan, renonçant à lutter plus longtemps contre une volonté qui devenait impatiente, s'approcha du domestique qui portait les châles et l'album de Julia, il le chargea de rassurer Clotilde et M. de Moras, qui avaient déjà disparu dans les angles de la route ; puis, retournant à Julia :

—Quand vous voudrez, dit-il.

—Vous venez avec moi ?

—Naturellement.

Le vieux pêcheur les précéda en suivant le pied des falaises. Au sortir de la baie sablonneuse, le rivage était encombré d'écueils aux crêtes aiguës, de gigantesques fragments de roche, qui rendirent leur marche très pénible. Quoique la distance fût courte, ils étaient déjà brisés de fatigue quand ils arrivèrent à la naissance du sentier, qui parut à Lucan et peut-être à Julia elle-même beaucoup moins sûr et commode que le pêcheur ne le prétendait. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne voulut faire d'objections. Après quelques recommandations dernières, leur vieux guide se retira, fort satisfait de la générosité de Lucan. Tous deux commencèrent alors résolument l'escalade de la falaise, qui, sur ce point de la côte, connue sous le nom de côte de Jobourg, domine l'Océan d'une hauteur de trois cents pieds.

Au début de leur ascension, ils rompirent le silence qu'ils avaient gardé jusqu'à ce moment pour échanger sur un ton de plaisanterie quelques brèves observations sur les agréments de ce sentier de chèvres ; mais les difficultés réelles et même alarmantes du chemin ne tardèrent pas d'absorber toute leur attention. La légère trace frayée disparaissait par instant sur la roche nue ou sous quelque éboulement de terrain. Ils avaient peine à en retrouver le fil rompu. Leurs pieds hésitaient sur les parois polies de la pierre ou sur l'herbe rase et comme savonneuse. Il y avait des moments où ils se sentaient sur une pente presque verticale, et, s'ils voulaient s'arrêter pour reprendre haleine, les grands espaces ouverts sous leurs yeux, l'étendue infinie, l'éblouissement métallique de la mer, leur causaient une impression de vertige et de flottement. Bien que le ciel fût bas et couvert, une chaleur lourde et orageuse pesait sur eux, et accélérât le mouvement de leur sang. Lucan marchait en avant avec une sorte d'ardeur fiévreuse, se retournant de temps à autre pour jeter un regard sur Julia, qui le suivait de près, puis levant la tête pour chercher quelque point de station, quelque plateforme sur laquelle on pût respirer un instant avec sécurité. Au-dessus de lui comme au-dessous, c'était la falaise à pic et parfois surplombante. Tout à coup Julia l'appela d'un ton d'angoisse :

—Monsieur ! monsieur ! je vous prie... ma tête tourne !

Il redescendit vivement de quelques pas, au risque de se précipiter, et, lui saisissant la main avec force :

—Allons ! allons ! dit-il en souriant ; qu'est-ce que c'est donc ?... une vaillante personne comme vous !

—Il faudrait des ailes ! dit-elle faiblement.

Lucan se remit aussitôt à gravir le sentier, soutenant et traînant à demi Julia presque évanouie.

Il eut enfin la joie de poser le pied sur une projection de terrain, une sorte d'étroite esplanade, adossée au rocher. Il y attira avec effort Julia toute palpitante. La tête de la jeune femme fléchit et se posa sur la poitrine de Lucan. Il entendait ses artères et son cœur battre avec une effrayante violence. Peu à peu cette agitation

se calma. Elle souleva lentement sa tête, entr'ouvrit ses longs cils, et, le regardant d'un œil enivré :

—Je suis si heureuse !... murmura-t-elle ; je voudrais mourir là !

Lucan l'écarta de lui brusquement à la longueur de son bras ; puis, la ressaisissant tout à coup et l'enlaçant étroitement d'un geste terrible, il jeta un regard troublé sur elle, un autre sur l'abîme. Elle crut certainement qu'ils allaient mourir. Une légère pâleur passa sur ses lèvres qui sourirent ; sa tête se renversa à demi :

—Avec vous... dit-elle, quelle joie !

Au même instant, un bruit de voix se fit entendre à peu de distance au-dessus d'eux. Lucan reconnut la voix de Clotilde et celle du comte. Son bras se détendit soudain, et se détacha de la taille de Julia. Il lui montra sans parler, mais d'un signe impérieux, le sentier qui tournait autour du rocher.

—Sans vous, alors ! dit-elle d'un accent doux et fier. Et elle monta.

Deux minutes après, ils étaient sur le plateau de la falaise, racontant à Clotilde les périls de leur ascension, qui expliquèrent suffisamment leur trouble visible. Ils le crurent du moins.

Dans la soirée de ce même jour, Julia, M. de Moras et Clotilde se promenaient après le dîner sous les charmilles du jardin. M. de Lucan, après leur avoir tenu compagnie quelque temps, venait de se retirer sous prétexte de quelques lettres à écrire. Il ne demeura que peu d'instants dans sa bibliothèque, où les voix des promeneurs frappaient son oreille et agitaient son esprit. Le désir de la solitude absolue, du recueillement, peut-être aussi quelque sentiment bizarre et inavoué, le conduisirent dans cette allée aux Dames, marquée pour lui d'un ineffaçable souvenir. Il y marcha longtemps à pas lents, dans l'ombre profonde que la nuit tombante achevait alors d'y répondre. Il voulait consulter son âme, pour ainsi dire face à face, sonder en homme sa pensée jusqu'au fond. Ce qu'il y découvrit l'épouvanta. C'était une ivresse folle que la saveur du crime exaltait. Devoir, loyauté, honneur, tout ce qui se dressait devant sa passion pour y faire obstacle en exaspérait la fureur. La Vénus païenne lui mordait le cœur, et y faisait couler ses poisons. L'image de la fatale beauté était là sans trêve, dans son cerveau brûlant, devant ses yeux troublés, il en respirait avidement malgré lui la langueur, les parfums, le souffle.

Le bruit d'un pas léger sur le sable suspendit sa marche. Il entrevit à travers l'obscurité une forme blanche qui venait.

C'était elle.

Par un mouvement à peine réfléchi, il se jeta dans l'angle obscur d'un de ces piliers massifs qui soutenaient les ruines sur le revers du bois. Un fouillis de verdure y redoublait les ténèbres.—Elle passa, le front penché, de sa démarche souple et rythmée. Elle alla jusqu'au petit étang qui recevait les eaux du ruisseau, rêva quelques minutes sur le bord, et revint. Une seconde fois, elle passa devant la ruine sans lever les yeux et comme profondément absorbée.—Lucan restait persuadé qu'elle n'avait pas soupçonné sa présence, quand tout à coup elle retourna un peu la tête sans interrompre sa marche, et elle jeta derrière elle ce seul mot : " Adieu ! " d'un ton si doux, si musical, si douloureux, qu'on eût dit une larme tombée sur un cristal sonore.

Cette minute était suprême. C'était une de ces minutes où la vie d'un homme se décide pour l'éternel bien

ou pour le mal éternel. M. de Lucan le sentit. S'il céda à l'attrait de passion, de vertige, de pitié, qui le poussait avec une violence presque irrésistible sur les traces de cette belle et malheureuse jeune femme, qui allait le précipiter à ses pieds, sur son cœur,—il comprit qu'il était une âme à jamais perdue et désespérée. Ce crime dût-il rester ignoré de tous, le séparait à jamais de tout ce qu'il avait eu jusque-là de respecté, de sacré, d'inviolable. Il n'y avait plus rien pour lui sur la terre ni dans le ciel : il n'y avait plus ni foi, ni probité, ni honneur, ni ami, ni Dieu ! Le monde moral tout entier s'évanouissait dans ce seul instant.

Il accepta l'adieu, et n'y répondit pas. La forme blanche s'éloigna et s'effaça bientôt dans les ténèbres.

La soirée de famille se passa comme de coutume. Julia, pâle, soucieuse et hautaine, travailla en silence à sa tapisserie. Lucan remarqua qu'elle embrassait sa mère, en la quittant, avec une effusion extraordinaire.

Il ne tarda point à se retirer lui-même. Assailli des plus redoutables appréhensions, il ne se coucha pas. Vers le matin seulement, il se jeta sur son lit. Il était environ cinq heures, et l'aube naissait à peine quand il crut entendre marcher avec précaution sur le tapis du corridor et de l'escalier. Il se releva. Les fenêtres de sa chambre s'ouvraient sur la cour. Il vit Julia la traverser, habillée comme pour monter à cheval. Elle entra dans les écuries et en sortit quelques instants après. Un domestique lui amena son cheval et l'aida à y monter. Cet homme, habitué aux allures un peu excentriques de la jeune femme, ne vit apparemment rien d'alarmant dans ce caprice de promenade matinale.

M. de Lucan, après quelques minutes de réflexions agitées, prit sa résolution. Il se dirigea vers la chambre du comte de Moras. A sa vive surprise, il le trouva levé et habillé. Le comte, en voyant entrer Lucan, parut frappé d'étonnement. Il attacha sur lui un regard pénétrant et visiblement troublé.

—Qu'y a-t-il donc ? dit-il enfin d'une voix basse et émue.

—Rien de sérieux, j'espère, répondit Lucan. Cependant, je suis inquiet. . . Julia vient de sortir à cheval. . . Vous l'avez sans doute vue et entendue comme moi, puisque vous êtes du bout ?

—Oui, dit Moras, qui avait continué de regarder Lucan avec un air d'indicible stupeur, oui, répéta-t-il se remettant avec peine, et je suis vainement aise, très-aise de vous voir, mon ami.

En prononçant ces simples paroles, la voix de Moras s'embarassa. un voile humide passa sur ses yeux.

—Où peut-elle aller à cette heure ? reprit-il avec sa fermeté d'accent accoutumée.

—Je ne sais. . . quelque fantaisie nouvelle, je pense, mais enfin elle m'a paru plus étrange depuis quelque temps, plus sombre, et je suis inquiet. Essayons de la suivre, si vous voulez.

—Allons, mon ami, dit le comte d'un ton froid après une pause d'hésitation bizarre.

Ils sortirent tous deux du château, emportant leurs fusils de chasse pour laisser croire qu'ils allaient, suivant une habitude assez fréquente, tirer des oiseaux de mer. Au moment de prendre une direction, M. de Moras consulta Lucan du regard.

—Je ne vois de danger, dit Lucan, que du côté des falaises, . . . quelques paroles qui lui ont échappé hier me font craindre que le péril ne soit là ; mais avec son cheval elle est forcée de faire un long détour. . . En traversant les bois, nous y serons avant elle.

Ils s'engagèrent sous la futaie, à l'ouest du château, et y marchèrent en silence d'un pas rapide. Ce chemin les conduisait directement sur le plateau des falaises qu'ils avaient visitées la veille. Les bois poussaient de ce côté une pointe irrégulière dont les derniers arbres touchaient presque au bord même de la falaise. Comme ils approchaient, en accélérant le pas fébrilement, de cette lisière extrême, Lucan s'arrêta tout à coup.

—Écoutez ! dit-il.

Le bruit du galop d'un cheval sur un sol dur se faisait entendre distinctement. Ils coururent.

Un talus d'une faible élévation séparait le bois du plateau. Ils le franchirent à demi en s'aidant des branches pendantes, masqués eux-mêmes par les broussailles et le feuillage, ils eurent alors sous les yeux un spectacle saisissant. à peu de distance, sur leur gauche, Julia arrivait d'une course folle, elle longeait la ligne oblique des bois, paraissant se diriger en droite ligne vers le bord de la falaise. Ils crurent d'abord le cheval emporté ; mais ils virent qu'elle lui cravaçait les flancs pour hâter encore son allure.

Elle était alors à une centaine de pas des deux hommes, et elle allait passer devant eux. Lucan s'élançait pour se précipiter de l'autre côté du talus quand la main de M. de Moras, s'abattit violemment sur son bras et le maintint. . . Ils se regardèrent. . . Lucan fut stupéfait de la profonde altération qui avait subitement contracté le visage du comte et creusé ses yeux ; il lut en même temps dans son regard fixe une douleur immense, mais une résolution inexorable.—Il comprit qu'il n'y avait plus de secret entre eux. Il obéit à ce regard, qui n'avait d'ailleurs pour lui, il le sentit, qu'une expression de confiance et de supplication amicale. Il saisit de sa main crispée la main de son ami, et resta immobile. Le cheval passa à quelques pas comme un trait, le poitrail blanc d'écume, tandis que Julia, belle, gracieuse et charmante encore à ce moment terrible, bondissait légèrement sur la selle.

À quelques pieds de la coupure de la falaise, le cheval, sentant l'abîme, se déroba brusquement et marqua un demi-cercle. Elle le ramena sur le plateau, reprit du champ, et, le poussant de la cravache et de la voix, elle le lança de nouveau vers l'effrayant précipice. L'animal refusant encore ce formidable obstacle, la jeune femme, les cheveux dénoués, l'œil étincelant, la narine ouverte, le retourna et le fit reculer peu à peu sur l'arête de la falaise. Le cheval, fumant, cabré, se levait presque droit et se dessinait de toute sa hauteur sur le ciel gris du matin.

Lucan sentit les ongles de M. de Moras entrer dans sa chair.

Enfin, le cheval fut vaincu : ses deux pieds de derrière quittèrent le sol et rencontra l'espace. Il se renversa, ses jambes de devant battirent l'air convulsivement.

L'instant d'après, la falaise était vide. Aucun bruit ne s'était fait. Dans ce profond abîme, la chute et la mort avaient été silencieuses.